

2 vols
£3.50
RC


The Institute of Mediaeval S
LIBRARY
Toronto, Ontario

HISTOIRE

DE

SAINTE ELISABETH

DE HONGRIE

—

TOME I

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

HISTOIRE

DE

SAINTE ÉLISABETH

DE HONGRIE

DUCHESSE DE THURINGE

PAR

LE COMTE DE MONTALEMBERT

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TREIZIÈME ÉDITION

> Ab antiquo scriptis non contentus, ipse quoque scripturire incepi, non ut scientiam meam, quæ pene nulla est, proponerem, sed ut res absconditas, quæ in strue vetustatis latebant, convellerem in lucem.
>
> GUILLELM. MALMESB., *de Gest. Reg.*, liv. II, Prol.

TOME PREMIER

PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82.

1871

A LA MÉMOIRE

DE MA SŒUR

ÉLISABETH

ROSALIE CLARA

DE

MONTALEMBERT

MORTE A QUINZE ANS.

INTRODUCTION

Le 19 novembre 1833, un voyageur arriva à Marbourg, ville de la Hesse électorale, située sur les bords charmants de la Lahn : il s'y arrêta pour étudier l'église gothique qu'elle renferme, célèbre à la fois par sa pure et parfaite beauté, et parce qu'elle fut la première de l'Allemagne où l'ogive triompha du plein cintre dans la grande rénovation de l'art au treizième siècle. Cette basilique porte le nom de Sainte-Élisabeth, et il se trouva que ce jour-là était le jour même de sa fête. Dans l'église, aujourd'hui luthérienne, comme toute cette contrée, on ne voyait aucune marque de so-

lennité; seulement en l'honneur de ce jour, et contre l'habitude protestante, elle était ouverte, et de petits enfants y jouaient en sautant sur des tombes. L'étranger parcourut ses vastes nefs désertes et dévastées, mais encore jeunes d'élégance et de légèreté. Il vit adossée à un pilier la statue d'une jeune femme en habits de veuve, au visage doux et résigné, tenant d'une main le modèle d'une église, et de l'autre faisant aumône à un malheureux estropié. Plus loin, sur des autels nus, et dont nulle main sacerdotale ne vient jamais essuyer la poussière, il examina curieusement d'anciennes peintures sur bois à demi effacées, des sculptures en relief mutilées, mais, les unes comme les autres, profondément empreintes du charme naïf et tendre de l'art chrétien. Il y distingua une jeune femme effrayée, qui faisait voir à un guerrier couronné son manteau rempli de roses; plus loin, ce même guerrier, découvrant avec violence son lit, y trouvait le Christ couché sur la croix; plus loin encore, tous deux s'arrachaient avec une grande douleur des bras l'un de l'autre; puis on voyait la jeune femme, plus belle que dans tous les autres sujets, étendue sur son lit de mort au milieu de prêtres et de reli-

gieuses qui pleuraient : en dernier lieu les évêques déterraient un cercueil, sur lequel un empereur déposait sa couronne. On dit au voyageur que c'étaient là des traits de la vie de sainte Élisabeth, souveraine de ce pays, morte, il y avait six siècles à pareil jour, dans cette même ville de Marbourg, et enterrée dans cette même église. Au fond d'une obscure sacristie, on lui montra la châsse d'argent couverte de sculptures qui avait renfermé les reliques de la Bienheureuse jusqu'au moment où l'un de ses descendants, devenu protestant, les en avait arrachées et jetées au vent. Sous le baldaquin en pierre qui couvrait autrefois cette châsse, il vit que chaque marche était profondément creusée ; et on lui dit que c'était là la trace des pèlerins innombrables qui étaient venus s'y agenouiller autrefois, mais qui depuis trois siècles n'y venaient plus. Il sut qu'il y avait bien dans cette ville quelques fidèles et un prêtre catholique, mais ni messe ni souvenir quelconque pour la Sainte dont c'était ce jour-là même l'anniversaire. La foi, qui avait laissé son empreinte profonde sur la froide pierre, n'en avait laissé aucune dans les cœurs.

L'étranger baisa cette pierre creusée par les

générations fidèles et reprit sa course solitaire; mais un doux et triste souvenir de cette Sainte délaissée, dont il était venu, pèlerin involontaire, célébrer la fête oubliée, ne le quitta plus. Il entreprit d'étudier sa vie; il fouilla tour à tour dans ces riches dépôts d'antique science que la docte Allemagne offre en si grand nombre[1]. Séduit et charmé chaque jour davantage par ce qu'il y apprenait sur elle, cette pensée devint peu à peu l'étoile directrice de sa marche. Après avoir épuisé les livres et les chroniques, et consulté les manuscrits les plus négligés, il voulut, comme l'avait fait le premier des anciens historiens de la Sainte, interroger les lieux et les traditions populaires. Il alla donc de ville en ville, de château en château, d'église en église, chercher partout les traces de celle qui a été de tout temps nommée dans l'Allemagne catholique la *chère sainte Élisabeth*. Il essaya en vain de visiter son berceau à Presbourg, dans la lointaine Hongrie; mais du moins il put séjourner dans ce célèbre château de Wartbourg, où elle vint tout enfant, où elle vécut jeune fille,

[1] Ces recherches ont été depuis complétées par d'autres dans diverses bibliothèques de Flandre et d'Italie, surtout dans la Vaticane et la Laurentienne.

puis mariée avec un époux tendre et pieux comme elle ; il put gravir les rudes sentiers par où elle allait distribuer aux pauvres, ses plus chers amis, d'inépuisables aumônes. Il la suivit à Creuzburg, où elle fut mère pour la première fois ; au monastère de Reinhartsbrünn, où il lui fallut quitter à vingt ans son bien-aimé, qui allait mourir pour le tombean du Christ ; à Bamberg, où elle trouva un asile contre de cruelles persécutions ; sur la sainte montagne d'Andechs, berceau de sa famille, où elle apporta en offrande sa robe de noces, lorsque, d'épouse tendrement chérie, elle fut devenue veuve errante et exilée. A Erfurth, il approcha de ses lèvres le pauvre verre qu'elle a laissé en souvenir d'elle à d'humbles religieuses. Enfin à Marbourg, où elle consacra les derniers jours de sa vie à des œuvres d'une héroïque charité, et où elle mourut à vingt-quatre ans, il revint prier sur sa tombe profanée, et recueillir péniblement quelques souvenirs de la bouche d'un peuple qui a renié avec la foi de ses pères le culte de sa bienfaitrice.

Ce sont les fruits de ces longues recherches, de ces pieux pèlerinages, que renferme ce livre.

Souvent, en errant dans nos villes récrépies, ou

dans nos campagnes dépeuplées de leurs anciens ornements, et d'où s'effacent chaque jour les monumeuts de la vie des aïeux, la vue d'un débris qui a échappé aux dévastateurs, d'une statue couchée dans l'herbe, d'une porte cintrée, d'une rosace défoncée, vient éveiller l'imagination; la pensée en est frappée, non moins que les regards; on s'émeut, on se demande quel rôle ce fragment a pu jouer dans l'ensemble ; on se laisse entraîner involontairement à la réflexion, à l'étude : peu à peu l'édifice entier se relève aux yeux de l'âme, et, quand cette œuvre de reconstruction intérieure s'est accomplie, on voit l'abbaye, l'église, la cathédrale, se redresser dans toute sa noblesse, toute sa beauté; on croit errer sous ses voûtes majestueuses, mêlé aux flots du peuple fidèle, au milieu des pompes symboliques et des ineffables harmonies du culte antique.

C'est ainsi que celui qui a écrit ce livre, ayant voyagé longtemps dans les contrées étrangères et les siècles passés, a ramassé ce débris, et qu'il l'offre à ceux qui ont la même foi et les mêmes affections que lui, pour les aider à reconstruire dans leur pensée le sublime édifice des âges catholiques.

Grâce aux monuments nombreux et vraiment précieux qui nous sont restés sur la vie de sainte Élisabeth, dans les grandes collections historiques de l'Allemagne comme dans les manuscrits de ses bibliothèques ; grâce aux détails innombrables et tout à fait intimes qui nous ont été transmis sur elle par des narrateurs, les uns contemporains, les autres dominés par le charme que son caractère et sa destinée sont si propres à exercer sur toute âme catholique ; grâce à cette réunion tout à fait rare de circonstances heureuses, on peut se proposer un double but en racontant cette vie. Tout en restant fidèle à l'idée fondamentale d'un pareil travail, qui doit être de donner une *vie de Sainte*, une *légende* des siècles de foi, on peut en outre espérer de fournir un tableau fidèle des habitudes et des mœurs de la société d'une époque où l'empire de l'Église et de la chevalerie était à son apogée. On a senti depuis longtemps que l'histoire même purement profane d'une ère si importante pour les destinées de l'humanité ne peut que gagner en profondeur et en exactitude par les recherches particulières qui porteraient sur les objets des plus ferventes croyances et des plus chères affections des hommes de ce temps. Nous osons dire

••

que dans l'histoire du moyen âge il y a peu de biographies qui prêtent mieux que celle de sainte Élisabeth à une étude semblable.

D'un autre côté, avant de parler plus au long de cette Sainte et des idées qu'elle représente, il nous semble qu'il convient de tracer une esquisse de l'état de la chrétienté au temps où elle vécut; car tout serait inexplicable dans sa vie, pour qui ne connaîtrait et n'apprécierait pas son siècle. Non-seulement sa destinée, sa famille, son nom, se trouvent liés de loin ou de près à une foule d'événements de ce temps, mais ce caractère offre de trop nombreuses analogies avec tout ce que le monde voyait alors sur une plus grande échelle, pour qu'il ne soit pas indispensable de rappeler à ceux qui nous liront les principaux traits de l'ensemble social où son nom occupe une place si vénérée. Qu'il nous soit donc d'abord permis de détourner d'elle leur attention, pour la concentrer sur ses contemporains et son époque.

Née en 1207, morte en 1231, sa rapide carrière se place au milieu de cette première moitié du treizième siècle, qui est peut-être la période la plus importante, la plus complète, la plus resplendis-

sante de l'histoire de la société catholique. Il serait, du moins, à ce qu'il nous semble, difficile de trouver, en parcourant les glorieuses annales de l'Église, une époque où son influence sur le monde et sur la race humaine dans tous ses développements fût plus vaste, plus féconde, plus incontestée. Jamais peut-être l'Épouse du Christ n'avait régné avec un empire si absolu sur la pensée et sur le cœur des peuples. Elle voyait tous les éléments anciens, contre lesquels elle avait eu à se débattre si longtemps, enfin vaincus et transformés à ses pieds. L'Occident tout entier ployait avec un respectueux amour sous sa sainte loi. Dans la longue lutte qu'il lui a fallu soutenir depuis sa divine origine contre les passions et les révoltes de l'humanité déchue, jamais elle ne les a plus victorieusement combattues, plus énergiquement domptées. Certes, sa victoire était loin d'être complète, et ne pouvait pas l'être, puisqu'elle est ici-bas pour combattre, et qu'elle attend le ciel pour triompher; mais au moins alors, plus qu'à aucun autre moment de ce rude combat, l'amour de ses enfants, leur dévouement sans bornes, leur nombre et leur courage chaque jour croissants, les saints que chaque jour elle voyait

éclore parmi eux, offraient à cette mère immortelle des forces et des consolations dont elle n'a éte depuis que trop cruellement privée.

Le treizième siècle est d'autant plus remarquable sous ce rapport, que la fin du douzième était loin de faire bien augurer du siècle suivant. En effet, l'écho de cette grande voix de saint Bernard, qui semble l'avoir rempli tout entier, s'était affaibli vers sa fin, et avec lui la force extérieure de la pensée catholique. La funeste bataille de Tibériade, la perte de la vraie croix, et la prise de Jérusalem par Saladin (1187), avaient montré l'Occident vaincu par l'Orient sur le sol sacré que les croisades avaient racheté. Les débauches de la tyrannie de Henri II d'Angleterre, l'assassinat de saint Thomas Becket, la captivité de Richard Cœur de Lion, les violences de Philippe Auguste contre sa femme Ingerbuge, les atroces cruautés de l'empereur Henri VI en Sicile, tous ces triomphes de la force brutale n'indiquaient que trop une certaine diminution de la force catholique, tandis que le progrès des hérésies vaudoise et albigeoise, et les plaintes universelles sur le relâchement des clercs et des ordres religieux, dévoilaient un mal dangereux au sein même de l'Église. Mais une glorieuse

réaction ne devait pas tarder à éclater. Avec les dernières années de ce siècle (1198), on voit monter sur la chaire de saint Pierre un homme dans la force de l'âge, qui devait, sous le nom d'Innocent III, lutter avec un invincible courage contre tous les adversaires de la justice et de l'Église, et donner au monde peut-être le modèle le plus accompli d'un souverain pontife, le type par excellence du vicaire de Dieu. Comme cette grande figure domine tout le siècle qu'il avait inauguré, on nous pardonnera d'en retracer quelques détails. Gracieux et bienveillant dans ses manières; doué d'une beauté physique peu commune; plein de confiance et de tendresse dans ses amitiés; généreux à l'excès dans ses aumônes et ses fondations; orateur éloquent et fécond; écrivain ascétique et savant [1]; poëte même, comme le démontrent la belle prose *Veni, Sancte Spiritus* et le *Stabat Mater*, cette sublime élégie qu'on lui a longtemps attribuée; grand et profond jurisconsulte, comme il convenait de l'être au juge en dernier ressort de toute la chrétienté; protecteur zélé des sciences et des études religieuses; veillant avec sévérité au

[1] Voyez ses *Sermons* et ses traités *De contemptu mundi* et sur les *Sept psaumes pénitentiaux*.

maintien des lois de l'Église et de sa discipline ; il avait ainsi toutes les qualités qui eussent pu illustrer sa mémoire, s'il avait été chargé du gouvernement de l'Église dans une époque paisible et facile, ou si ce gouvernement s'était alors borné au seul soin des choses spirituelles. Mais une autre mission lui était réservée. Avant de monter sur le trône sacerdotal, il avait compris et même publié dans ses œuvres le but et la destinée du pontificat suprême, non pas seulement pour le salut des âmes et la conservation de la vérité catholique, mais pour le bon gouvernement de la société chrétienne : toutefois, plein de défiance en lui-même, à peine est-il élu, qu'il demande avec instance à tous les prêtres de l'univers catholique des prières spéciales pour que Dieu l'éclaire et le fortifie ; et Dieu exauce cette prière universelle en lui donnant la force de poursuivre et d'accomplir la grande œuvre de saint Grégoire VII. Jeune encore, et pendant qu'il étudiait à l'université de Paris, il avait été en pèlerinage à Cantorbéry, au tombeau de saint Thomas le martyr ; et l'on comprend tout ce qu'il dut puiser d'amour auprès de ces reliques sacrées pour la liberté de l'Église, dont il fut désormais le victorieux champion. Mais, tan-

dis qu'il défendait cette liberté suprême, la constitution de l'Europe à cette époque lui conférait la glorieuse fonction de veiller en même temps à tous les intérêts des peuples, au maintien de tous leurs droits, à l'accomplissement de tous leurs devoirs. Il fut, pendant tout son règne de dix-huit années, à la hauteur de cette colossale mission. Quoique sans cesse menacé et attaqué par ses propres sujets, les turbulents habitants de Rome, il planait sur l'Église et le monde chrétien avec un calme imperturbable, avec une sollicitude permanente et minutieuse, portant partout un regard de père et de juge. De l'Islande à la Sicile, du Portugal jusqu'en Arménie, pas une loi de l'Église n'est transgressée qu'il ne la relève, pas une injure n'est infligée au faible qu'il n'en demande réparation, pas une garantie légitime n'est attaquée qu'il ne la protége. Pour lui, la chrétienté tout entière n'est qu'une majestueuse unité, qu'un seul royaume sans frontières intérieures et sans distinction des races, dont il est le défenseur intrépide au dehors et le juge inébranlable et incorruptible au dedans. Pour la mettre à l'abri de ses ennemis extérieurs, il réveille l'ardeur défaillante des croisades ; il se montre dévoré plus que personne de

cette sainte ardeur des combats pour la Croix, dont saint Grégoire VII avait ressenti les premières atteintes, et qui enflamma tous les pontifes romains jusqu'à Pie II, qui mourut croisé. Le cœur des papes était alors comme le foyer d'où cette ardeur rayonnait sur toutes les nations chrétiennes ; leurs yeux étaient sans cesse ouverts sur les dangers qui menaçaient l'Europe : et, tandis qu'Innocent s'efforçait, chaque année, de lancer contre les Sarrasins, vainqueurs à l'Orient, quelque armée chrétienne, au Nord il propageait la foi parmi les peuples slaves et sarmates ; et à l'Occident, en prêchant aux rois d'Espagne la concorde et un effort décisif contre les Maures, il présidait à leurs victoires miraculeuses. Il ramenait à l'unité catholique, par la seule force de la persuasion et l'autorité de son grand caractère, les royaumes les plus éloignés, comme l'Arménie et la Bulgarie, qui, victorieuses des armées latines, n'hésitent pas à s'incliner devant la seule parole d'Innocent. A un zèle infatigable et exalté pour la vérité il savait joindre la plus haute tolérance pour les personnes ; il protégeait les juifs contre les exactions de leurs princes et les aveugles fureurs de leurs concitoyens, comme les vivants témoins de la vérité

chrétienne, imitant du reste en cela tous ses prédécesseurs sans exception; il correspondait même avec les princes musulmans, dans l'intérêt de la paix et de leur salut. Tout en luttant avec une rare perspicacité et une inépuisable constance contre les innombrables hérésies qui éclataient dès lors et menaçaient les fondements de l'ordre social et moral de tout l'univers, il ne cessait de prêcher aux catholiques vainqueurs et irrités, aux évêques eux-mêmes, la modération et la clémence. Il cherche longtemps à réunir, par des voies de douceur et de conciliation, l'Église schismatique d'Orient à celle d'Occident; puis, lorque le succès inespéré de la quatrième croisade, en renversant l'empire de Byzance, eut soumis de force à son autorité cette moitié égarée du monde chrétien, et doublé ainsi sa puissance, il recommande la douceur envers l'Église vaincue; et, loin d'exprimer un seul sentiment de joie ou d'orgueil en apprenant cette conquête, il refuse de s'associer à la gloire et au triomphe des vainqueurs ; il repousse toutes leurs excuses, tous leurs prétextes religieux, parce qu'ils avaient méconnu dans leur entreprise les lois de la justice et oublié le tombeau du Christ ! C'est que, pour lui, la religion et la justice étaient tout, et

qu'il avait identifié sa vie avec elles. Son âme était enflammée d'un amour passionné de la justice, qu'aucune acception de personnes, aucun obstacle, aucun échec, ne pouvait diminuer ni arrêter ; ne comptant pour rien les succès ni les défaites, dès que le droit était intéressé à une cause ; doux et miséricordieux envers les faibles et les vaincus ; inflexible pour les puissants et les orgueilleux ; partout et toujours protecteur de l'opprimé, de la faiblesse et de l'équité, contre la force triomphante et injuste. C'est ainsi qu'on le voit défendre avec une sorte de noble acharnement la sainteté du lien conjugal, comme la clef de voûte de la société et de la vie chrétienne. Aucune épouse outragée n'implorait en vain son intervention puissante. Le monde le vit avec admiration lutter pendant quinze années contre son ami et son allié Philippe Auguste, et défendant les droits de cette infortunée Ingerburge, venue du fond du Danemark pour être l'objet des mépris de ce prince, seule, emprisonnée, abandonnée de tous au milieu de la terre étrangère, excepté par le pontife, qui sut enfin la faire rétablir sur le trône de son époux, au milieu des applaudissements du peuple, heureux de voir qu'il y avait dès ce

monde une justice également sévère pour tous [1].

C'était dans le même esprit qu'il veillait avec une sollicitude paternelle, et jusque dans les pays les plus lointains, sur les titres des légitimes héritiers des couronnes et sur le sort de plus d'un royal orphelin. Nous voyons qu'il sut maintenir dans leur droit et leur héritage les princes de Norwége, de Pologne et d'Arménie (1199), les infantes de Portugal, le jeune roi Ladislas de Hongrie, et jusqu'aux fils des ennemis de l'Église, tels que Jacques d'Aragon, dont le père avait été tué en combattant pour les hérétiques, et qui, captif lui-même de l'armée catholique, fut libéré par ordre d'Innocent ; tels encore que Frédéric II, l'unique héritier de la race impériale de Hohenstaufen, le rival le plus redoutable du Saint-Siége, mais qui, laissé orphelin à la garde d'Innocent, est élevé, instruit, défendu par lui, et maintenu dans son patrimoine avec l'affection et le dévouement, non plus d'un tuteur, mais d'un père. Il nous paraît surtout admirable, alors qu'il offre un asile, au pied de son trône, au vieux Raymond de Toulouse, l'ancien et opiniâtre en-

[1] Il fut de même le défenseur triomphant de la reine Marie d'Aragon, devenue importune à son mari débauché, et de la reine Adélaïde de Bohême, que son époux voulait répudier pour faire un mariage plus avantageux, et qu'un concile avait déjà condamné.

nemi du catholicisme, et à son jeune fils ; lorsqu'il plaide lui-même leur cause contre les prélats et les croisés victorieux ; lorsque, après avoir prodigué les plus tendres conseils à ce jeune prince, après avoir essayé en vain de fléchir ses vainqueurs, il lui assigne, malgré leurs murmures, le Comtat et la Provence, pour que le fils innocent du coupable dépouillé ne soit pas sans patrimoine[1]. Comment s'étonner si, à une époque où la foi était regardée comme la base de tous les trônes, et lorsque la justice ainsi personnifiée était asise sur la chaire de Pierre, les rois cherchaient à s'y rattacher par les liens les plus forts? si le vaillant Pierre d'Aragon ne croit pas pouvoir mieux garantir la jeune indépendance de sa couronne qu'en traversant les mers pour la déposer aux pieds d'Innocent, et la recevoir comme vassal de sa main? si Jean d'Angleterre, poursuivi par la juste indignation de son peuple, se proclame, lui aussi, vassal de cette Église qu'il avait si cruellement persécutée, sûr d'y trouver un refuge et un pardon que les hommes lui re-

[1] Les données des historiens contemporains sur ce trait de la vie d'Innocent se trouvent confirmées de la manière la plus remarquable par l'*Histoire de la croisade contre les Albigeois*, en vers provençaux, publiée par M. Fauriel dans la collection des Documents inédits sur l'histoire de France : vers 3160 à 3735.

fusaient? si, outre ces deux royaumes, ceux de Navarre, de Portugal, d'Écosse, de Hongrie et de Danemark s'honoraient d'appartenir, en quelque sorte, au Saint-Siége par un lien de protection tout spécial? Tous savaient qu'Innocent respectait autant les droits des rois à l'égard de l'Église que ceux de l'Église elle-même contre les rois. Comme ses illustres prédécesseurs, une haute et prévoyante politique se mêlait à son culte pour l'équité. Comme eux, en s'opposant à l'hérédité de l'empire dans la maison de Souabe, en soutenant la liberté des élections en Allemagne, il a sauvé cette noble contrée de la centralisation monarchique, qui aurait altéré sa nature et étouffé tous les germes de cette prodigieuse fécondité intellectuelle dont elle s'enorgueillit à juste titre. Comme eux, en rétablissant et en défendant avec une inébranlable constance l'autorité temporelle du Saint-Siége, il a garanti l'indépendance de l'Italie, non moins que celle de l'Église. Il forme, par son exemple et ses préceptes, toute une génération de pontifes également dévoués à cette indépendance, et dignes d'être ses auxiliaires, comme le furent Étienne Langton en Angleterre, Henri de Gnesen en Pologne, Roderic de Tolède en Espagne, Foulques de Tou-

louse au milieu des hérétiques ; ou dignes de mourir martyrs de cette cause sainte, comme saint Pierre Parentice et Pierre de Castelnau [1]. Sa glorieuse vie se termine par ce concile célèbre de Latran (1215), qu'il convoqua et présida, où furent resserrés tous les liens de l'Église; où les *jugements de Dieu*, dégénérés en abus de la force, furent définitivement abolis ; où la communion pascale fut prescrite; où fut établie cette procédure criminelle [2] qui a servi de modèle à celle de tous les tribunaux séculiers ; où furent enfin présentés, pour ainsi dire, au monde chrétien, ces deux grands ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, qui devaient l'animer d'une vie nouvelle, et qu'Innocent III eut la gloire de voir tous deux naître sous son pontificat [3].

Les successeurs de ce grand pape ne dérogèrent pas, et offrent, pendant près d'un demi-siècle, le

[1] Tués par les hérétiques, le premier à Orvieto en 1199, le second en Languedoc en 1209.

[2] Au huitième canon de ce concile.

[3] Les travaux des historiens protestants de l'Allemagne, Jean de Müller, Wilken et Raumer, ont enfin rendu hommage au génie et aux vertus de ce grand pontife, si indignement méconnu par tant d'historiens français. Et, depuis, un écrivain du même pays, M. Hurter, dans son *Histoire d'Innocent III et de ses contemporains*, a élevé à sa gloire et à celle de l'Église un monument qui mérite la reconnaissance de tous les amis de la vérité.

spectacle sublime d'une lutte soutenue avec les seules forces de la foi et de la justice, contre toutes les ressources du génie et de la puissance humaine, concentrées dans l'empereur Frédéric II, et employées pour amener le triomphe de la force matérielle. Honorius III a le premier à lutter avec ce pupille ingrat du Saint-Siége. Doux et patient, il semble placé entre deux combattants impérieux et inflexibles, Innocent III et Grégoire IX, comme pour montrer jusqu'où pouvait aller la longanimité apostolique. Il prêchait aux rois sa propre mansuétude ; il épuisait son trésor pour fournir aux frais de la croisade. Il eut le bonheur de confirmer solennellement les trois saints ordres qui devaient, en quelque sorte, allumer un nouveau foyer de charité et de foi dans le cœur des peuples chrétiens : les Dominicains (1226), les Franciscains (1223), et les Carmes (1226). Malgré sa douceur, il se vit forcé de mettre l'Empereur, une première fois, au ban de l'Église, en laissant à Grégoire IX le soin de continuer le combat. Celui-ci, octogénaire au moment où il ceignit la tiare (1227), montra pendant ses quinze ans de règne la plus indomptable énergie, comme s'il avait rajeuni en devenant dépositaire de la puissance délé-

guée par l'Éternel. Ce fut lui qui fut le protecteur et l'ami de cette sainte Élisabeth, qui nous a amené à l'étude de ce siècle; il la rapprocha de saint François d'Assise, dont elle sut imiter les héroïques vertus ; il la protégea dans son veuvage et son abandon ; et, quand Dieu l'eut appelée à lui, il proclama ses droits à la perpétuelle vénération des fidèles, en l'inscrivant parmi les saints. Mais c'est dans tous les rangs qu'il était le protecteur universel des faibles et des opprimés ; et, tandis qu'il promettait son appui à la royale veuve de Thuringe, il étendait sa paternelle sollicitude sur les plus pauvres serfs des contrées les plus éloignées de la chrétienté, comme on le voit par sa lettre aux seigneurs polonais, où il leur reproche, comme un détestable forfait, d'user la vie de leurs vassaux, rachetés et anoblis par le sang de Jésus-Christ, à veiller sur des faucons ou des oiseaux de proie.

Ami zélé de la vraie science, il fonde l'université de Toulouse, et fait rétablir celle de Paris par saint Louis, non sans avoir sagement protesté contre les envahissements de la philosophie profane dans la théologie. Par la collection des Décrétales, il a la gloire de donner à l'Église son code, qui

était alors aussi celui de la société tout entière. Digne neveu d'Innocent III, il sut unir toujours la justice et la fermeté : réconcilié avec Frédéric II, après l'avoir excommunié d'abord, il le soutient avec une noble impartialité contre la révolte de son fils Henri (1235), et même contre les exigences trop grandes des villes lombardes, qui étaient cependant les meilleures alliées de l'Église (1237). Quand plus tard cet Empereur manque à ses plus solennelles promesses, quand il faut une seconde fois l'excommunier, qu'il est beau de voir ce vieillard, presque centenaire, s'engager hardiment dans une lutte désespérée, tout en recommandant à l'armée de Jean de Brienne, qui marchait contre le perfide Empereur, la clémence, la douceur, le soin des prisonniers! Puis, vaincu et abandonné de tous, assiégé dans Rome par Frédéric ligué contre lui avec les Romains eux-mêmes, il retrouve dans ce moment terrible, et au sein de la faiblesse humaine, cette force qui n'appartient qu'aux choses divines : il fait tirer du sanctuaire les reliques des saints Apôtres, les promène en procession à travers la ville, et demande aux Romains s'ils veulent voir périr ce sacré dépôt, qu'il ne peut plus défendre sans eux. Aussitôt leur cœur

est touché, ils jurent de mourir pour lui, l'Empereur est repoussé et l'Église délivrée.

Après lui, Innocent IV (1242), jusqu'à son élection ami et partisan de Frédéric, à peine élu, sacrifie ses liaisons antérieures à l'auguste mission qui lui est confiée, et à cette admirable unité de vues qui avait dominé tous ses prédécesseurs depuis deux siècles. Poursuivi, menacé, enfermé entre les serres impériales, qui, du Nord et du Midi, et d'Allemagne et de Sicile, font pour lui de Rome une prison, il faut bien qu'il s'échappe. Où trouvera-t-il un asile ? Tous les rois, même saint Louis, le lui refusent ; mais heureusement Lyon est libre et n'appartient qu'à un archevêque indépendant : Innocent y rassemble autour de lui en concile général tous les évêques qui peuvent échapper au tyran, et ses frères les cardinaux ; il donne à ceux-ci le chapeau rouge, pour leur montrer qu'ils doivent toujours être prêts à verser leur sang pour l'Église : et puis, du sein de ce tribunal suprême, que Frédéric avait lui-même invoqué et reconnu, et devant lequel ses avocats vinrent plaider solennellement sa cause, le pontife fugitif fulmine, contre le plus puissant souverain du monde, la sentence de déposition, comme oppresseur de la liberté

religieuse, spoliateur de l'Église, hérétique et tyran [1]. Triomphe à jamais mémorable du droit sur la force, de la foi sur l'intérêt matériel ! troisième acte de ce drame sacré, où saint Grégoire VII et Alexandre III avaient déjà foulé aux pieds l'élément rebelle aux acclamations des saints et des hommes ! On sait assez comment la Providence se chargea de ratifier cette sentence ; on connaît la chute et les dernières années de Frédéric, la mort prématurée de son fils, et la ruine totale de cette race redoutable. Par une admirable marque de la confiance absolue qu'inspirait la droiture du Saint-Siége, comme autrefois Frédéric lui-même, orphelin au berceau, avait été légué à la protection d'Inno-

[1] Nous avons relevé sur sa tombe, dans l'église de Saint-Janvier, à Naples, cette épitaphe, que nous croyons peu connue :

Hic superis dignus requiescit Papa benignus,
Ortus de Flisco, sepultus tempore prisco,
Vir sacer et rectus, sancto velamine tectus :
Ut jam collapso mundo temeraria passo
Sancta ministrari urbs posset quoque rectificari,
Concilium fecit veteraque jura refecit.
Hæresis illisa tunc extitit atque recisa.
Mænia direxit; rite sibi credita rexit :
Stravit inimicum Christi colubrum Fredericum.
Janua de nato gaudet sic glorificato;
Laudibus immensis urbs tu quoque Parthenopensis
Pulchra decore satis dedit hic sibi plurima gratis.
Hoc titulavit ita Umbertus Metropolita.

On sait qu'il était Génois et de la maison des comtes de Fiesque.

cent III, les proches et les alliés de son petit-fils Conradin, dernier et infortuné rejeton de la maison de Souabe, ne voulurent point confier sa tutelle à d'autres qu'au pontife même qui avait déposé son aïeul, et qui la géra loyalement, jusqu'à ce qu'elle lui fût trop tôt arrachée par le perfide Mainfroy.

La lutte se continue contre celui-ci et contre tous les autres ennemis de l'Église, avec la même intrépidité, la même persévérance, sous Alexandre IV (1254), digne rejeton de cette famille des Conti qui avait déjà donné au monde Innocent III et Grégoire IX, et, après lui, sous Urbain IV (1261), ce fils de cordonnier qui, loin de rougir de son origine, fit peindre son père exerçant son métier sur les vitraux de Troyes; qui eut la gloire de trouver un nouvel aliment à la piété catholique en instituant la fête du Saint-Sacrement (1264); et qui, inébranlable au milieu des plus grands dangers, meurt sans savoir où reposer sa tête, mais en laissant à l'Église la protection du frère de saint Louis et une royauté française dans les Siciles. Cette conquête s'achève sous Clément IV, qui réclame en vain la vie de Conradin, victime innocente et expiatoire de sa coupable famille. Et ainsi se termine pour un temps cette noble guerre de l'É-

glise contre l'oppression laïque, qui devait recommencer avec un tout autre succès, mais non avec moins de gloire, sous Boniface VIII.

Il ne faut pas oublier que pendant que ces grands pontifes livraient cette guerre à outrance, loin d'être absorbés par elle, ils donnaient à l'organisation intérieure de l'Église et de la société tous les soins qu'aurait pu comporter un état de paix profonde. Ils continuaient l'un après l'autre, avec une invincible persévérance, l'œuvre gigantesque dont ils étaient chargés depuis la chute de l'empire romain, l'œuvre de mouler et de pétrir tous les divers éléments de ces races germaniques et septentrionales qui avaient conquis et ravivé l'Europe, d'y distinguer tout ce qui était bon, pur et salutaire, pour le sanctifier et le civiliser, et de rejeter tout ce qui était vraiment barbare. En même temps et avec la même constance, ils propageaient la science et les études ; ils les mettaient à la portée de tous ; ils consacraient l'égalité naturelle de la race humaine, en appelant aux plus hautes dignités de l'Église des hommes nés dans les dernières classes, pour peu qu'ils eussent de la vertu et du savoir ; ils élaboraient et promulgaient le magnifique ensemble de la législation ecclésiastique, et enraci-

••

naient cette juridiction cléricale, dont les bienfaits étaient d'autant mieux sentis que, seule alors, elle ne connaissait ni la torture ni aucune peine cruelle, et que seule elle ne faisait aucune acception de personnes parmi les chrétiens.

Assurément, dans le sein de l'Église qui avait de pareils chefs, bien des misères humaines se trouvaient mêlées à tant de grandeur et de sainteté : il en sera toujours ainsi tant que les choses divines seront déposées entre des mains mortelles; mais on peut, ce nous semble, douter si à aucune autre époque il y en eut moins, et si jamais les droits de Dieu et ceux de l'humanité furent défendus avec un plus noble courage et par de plus illustres champions.

En face de cette majestueuse Église s'élevait la *seconde majesté* devant laquelle les hommes de ce temps s'inclinaient : ce saint-empire romain, dont semblaient découler toutes les royautés secondaires. Malheureusement, depuis la fin de la maison de Saxe, au onzième siècle, il était devenu l'apanage de deux familles où le grand et pieux génie de Charlemagne s'était graduellement éteint, celles de Franconie et de Souabe. Elles y substituèrent un

esprit nouveau, impatient de tout joug spirituel, superbe et fier de la seule force des armes et du lien féodal, tendant sans cesse à confondre les deux puissances, à absorber l'Église dans l'Empire. Cette funeste tendance, vaincue par saint Grégoire VII dans la personne de Henri IV, et par Alexandre III dans celle de Frédéric Barberousse, tenta un nouvel effort dans Frédéric II. Mais lui aussi trouva ses vainqueurs sur le Saint-Siége. Ce Frédéric II domine tout ce demi-siècle, que son règne embrasse presque en entier [1]. Il nous paraît impossible, même pour les yeux les plus prévenus, de n'être pas frappé d'une immense différence entre les commencements de son règne, alors qu'il était fidèle à l'Église romaine qui avait si scrupuleusement veillé sur sa minorité [2], et ces vingt dernières années, qui virent se flétrir toutes les gloires diverses qui avaient environné sa jeunesse. Rien de plus éclatant, de plus poétique, de plus grandiose, que cette cour impériale à laquelle présidait un prince tout jeune, doué de toutes les qualités du corps et de l'esprit, enthousiaste des arts,

[1] Roi de Sicile en 1198, empereur en 1215, mort en 1250.

[2] Innocent III, Honorius III et Grégoire IX eurent tous trois part à sa tutelle : le premier comme pape, et les denx autres comme cardinaux.

de la poésie, de l'instruction ; sachant lui-même six langues, et versé dans une foule de sciences ; octroyant, pendant que le pape le couronnait à Rome (1220), au royaume de Sicile, des codes sages, savants, et remarquables par leur unité ; et plus tard, après sa première réconciliation avec le Saint-Siége, publiant à Mayence les premières lois de l'Allemagne dans sa langue nationale ; réunissant autour de lui l'élite de la chevalerie de ses vastes États, leur donnant l'exemple de la valeur et du talent poétique, dans ses beaux palais de Sicile, où se trouvaient rapprochés les divers éléments de la civilisation germanique, italienne et orientale. Ce fut ce mélange qui le perdit : il eût été, dit un chroniqueur, sans rival sur la terre, *s'il avait aimé son âme ;* mais un penchant fatal l'entraînait vers les mœurs de l'Orient. Celui que l'on songea un moment à marier à sainte Élisabeth lorsqu'elle fut devenue veuve, et qui brigua lui-même la main de sainte Agnès de Bohême [1], se renferma bientôt dans un honteux sérail, entouré de gardes sarrasines. A côté de ce sensualisme moral il pro-

[1] Elle le refusa pour devenir franciscaine ; l'Empereur en l'apprenant dit : « Si elle m'avait préféré un homme quelconque, je me serais vengé ; mais, puisqu'elle ne me préfère que Dieu, je n'ai rien à dire. »

clame bientôt une sorte de matérialisme politique, qui était au moins prématuré au treizième siècle : il renverse toutes les idées de la chrétienté, en allant au saint Sépulcre comme l'allié des princes musulmans, et non plus comme le conquérant de la Terre sainte. De retour en Europe, peu satisfait de cette magnifique position d'empereur chrétien, le premier entre les puissants et les forts, et non le maître d'une foule d'esclaves, l'*avoué* de l'Église, et non son oppresseur, il dépose dans la société les germes des funestes doctrines qui n'ont que trop fructifié depuis. Comme plus tard Louis XIV et Napoléon, enivré par sa puissance, l'intervention de toute force spirituelle lui répugne ; et il fait publier par son chancelier, Pierre des Vignes, que le droit de disposer de toutes choses divines et humaines appartient à l'Empereur. Ce siècle était encore trop chrétien pour supporter un pareil envahissement sur la force vitale du christianisme. Pour régner alors sur les convictions et les imaginations, il fallait, même dans la puissance laïque, un autre esprit : il se trouva dans saint Louis. Aussi voit-on ce Frédéric, qui, selon la parole du saint roi, avait *guerroyé Dieu de ses dons*, frappé par les foudres de l'Eglise, faire chaque jour de

nouveaux progrès dans la cruauté, la perfidie, la duplicité [1] ; accabler ses peuples d'impôts et de pénalités ; faire douter de sa foi par l'exès de ses débauches, et mourir enfin retiré à l'extrémité de l'Italie, étouffé par son propre fils, au milieu des Sarrasins, dont l'attachement ne le rendait que plus suspect aux chrétiens. Sous son règne, comme sous celui de ses prédécesseurs, l'Allemagne, qui du reste le vit peu, était dans un état florissant : elle voyait grandir la puissance des Wittelsbach, en Bavière ; elle admirait l'éclat des princes d'Autriche, de Frédéric le Victorieux, de Léopold le Glorieux, que l'on disait être *brave comme un lion et pudique comme une jeune fille ;* elle célébrait les vertus de la maison de Thuringe, sous le beau-père et le mari de sainte Élisabeth ; elle voyait dans l'archevêque Engelbert de Cologne [2] un martyr de la justice et de la sûreté publique, que l'Eglise se hâta de mettre au nombre des saints. Ses villes, commes celles des Pays-Bas, se développaient avec une puissante et féconde individualité : Cologne et Lubeck étaient au faîte de leur influence, et la cé-

[1] Par exemple le supplice du fils du doge Tiepolo, de l'évêque d'Arezzo ; l'emprisonnement des cardinaux qui se rendaient au concile que lui-même avait demandé.

[2] Tué en 1225 par le comte d'Altena.

lèbre Hanse commençait à se former. Sa législation se développait avec grandeur dans les deux Miroirs de Saxe et de Souabe, et dans une foule d'autres codes locaux, tous basés sur le respect des droits établis et des vieilles libertés, et qui respiraient un si noble mélange de la pensée chrétienne avec les éléments de l'antique droit germanique, non encore altéré par l'importation gibeline du droit romain. Enfin, elle comptait déjà parmi ses preux un véritable monarque chrétien : car il croissait en silence, à l'ombre du trône des Hohenstaufen, ce Rodolphe de Habsbourg[1], digne d'être le fondateur d'une race impériale, puisqu'il sauva son pays de l'anarchie, et qu'il montra au monde un véritable représentant de Charlemagne. On put deviner son règne, lorsqu'à son sacre, ne trouvant pas de sceptre, il saisit le crucifix sur l'autel et s'écria : « Voilà mon sceptre ! je n'en veux pas d'autre. »

Si l'Empire semblait sorti de ses voies naturelles, en revanche la France le remplaçait en quelque sorte, et lui dérobait ce caractère de sainteté et de grandeur qui devait donner tant de lustre à la royauté très-chrétienne. Mais elle-même renfermait

[1] Il fut présenté au baptême par Frédéric II en mai 1218. Raumer, III, 275.

dans son sein une plaie profonde qu'il fallait cicatriser à tout prix, pour que son unité et ses grandes destinées ne fussent pas à jamais compromises : c'était ce foyer d'hérésies à la fois antisociales et antireligieuses qui souillaient le Midi, et qui étaient enracinées dans les masses corrompues qu'on a désignées sous le nom d'Albigeois. On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur les mœurs et les doctrines de ces hommes qui avaient pour dignes représentants des princes dont les désordres font frémir, et que des historiens prévaricateurs ont si longtemps fait valoir aux dépens de la vérité et de la religion. On sait qu'ils furent au moins autant persécuteurs que persécutés [1] ; on sait qu'après tout ils étaient les agresseurs contre la loi commune de la société à cette époque. Non-seulement la France, mais encore l'Espagne et l'Italie, eussent été dès lors perdues pour la foi et la vraie civilisation, si la croisade n'avait pas été victorieusement prêchée contre cet impur foyer de doctrines païennes et orientales. Sans doute pour dompter cette rébellion contre le christianisme, on employa trop souvent des moyens déplorables, dont la charité

[1] Voyez Michelet, *Histoire de France*, II, 470; et surtout la *Vie de saint Dominique*, par le P. Lacordaire.

chrétienne a horreur, que la postérité doit réprouver, et que le Saint-Siége réprouva toujours, même au plus fort de la lutte. Mais il est reconnu aujourd'hui que ces cruautés étaient au moins réciproques ; et l'on n'a pas encore, que nous sachions, trouvé le moyen de faire la guerre, et surtout une guerre de religion, avec indulgence et aménité. Celui qui fut dans cette lutte terrible le champion du catholicisme, Simon de Montfort, a sans doute terni une partie de sa gloire par une trop grande ambition et par une rigueur que la bonne foi ne saurait excuser ; mais il lui en reste assez pour que les catholiques ne rougissent plus de la proclamer hautement. L'histoire offre assurément bien peu de caractères aussi grands que le sien par la volonté, la persévérance, le courage, le mépris de la mort ; et, quand on songe à la ferveur et à l'humilité de sa piété, à la pureté inviolable de ses mœurs, à cet inflexible dévouement à l'autorité ecclésiastique qui l'avait fait se retirer tout seul du camp des croisés devant Zara, parce que le pape lui avait défendu de guerroyer contre les chrétiens, on conçoit tous les excès de son indignation contre ceux qui troublaient la paix des consciences et renversaient toutes les barrières de la morale. Son ca-

ractère et son époque se peignent à la fois dans ce mot qu'il prononça au moment d'entreprendre une lutte inégale : « Toute l'Église prie pour moi, je ne saurais succomber. » Et encore lorsque, poursuivi par l'ennemi, et ayant passé avec sa cavalerie une rivière que les gens à pied ne pouvaient franchir, il la repassa avec cinq hommes seulement, en s'écriant : « Les pauvres du Christ sont exposés à la mort, et moi je resterais en sûreté ! Advienne de moi la volonté du Seigneur, j'irai certainement avec eux ! »

La bataille décisive de Muret (1212), qui assura la victoire de la foi, peint aussi, par le contraste de ses deux principaux personnages, la nature de cette lutte : l'un, Montfort, à la tête d'une poignée de combattants, cherchant dans la prière et les sacrements les droits de demander une victoire qui ne pouvait être qu'un miracle ; l'autre, Pierre d'Aragon, venant, affaibli par la débauche, se faire battre et tuer au sein de sa nombreuse armée.

Pendant que cette lutte s'achevait et préparait la réunion directe de ces provinces reconquises avec la couronne de France, un roi digne de son surnom, Philippe Auguste, entourait cette couronne des premiers rayons de la gloire et de l'in-

fluence morale fondées sur la religion, qu'elle devait si longtemps conserver. Jeune encore lorsqu'on lui demandait à quoi il songeait pendant ses longues et fréquentes rêveries : « Je songe, répond-il, au moyen de rendre à la France l'éclat et la force qu'elle avait sous Charlemagne. » Et, pendant son long et glorieux règne, il ne cesse de se montrer fidèle à cette grande pensée. La réunion de la Normandie et des provinces enlevées à l'assassin Jean sans Terre jette les véritables fondements de la puissance des monarques français. Après avoir fait ses preuves pour la cause du Christ à la croisade, il se montre pendant toute sa vie l'ami et le plus ferme appui de l'Église[1]; et il le prouve par le plus pénible sacrifice, en triomphant de sa répugnance enracinée pour l'épouse que Rome lui imposait. Réconcilié avec son peuple par sa réconciliation avec elle, il reçoit bientôt du ciel sa récompense dans la grande victoire de Bouvines (1215); victoire aussi religieuse que nationale, remportée sur les ennemis de l'Église aussi bien que sur ceux de la France. Cela est suffisamment établi par tout ce que les historiens nous ont

[1] Il ne combattait jamais le dimanche.

transmis sur les projets impies des confédérés qui étaient tous excommuniés, par les ardentes prières des prêtres pendant le combat, par les belles paroles de Philippe à ses guerriers : « L'Église prie pour nous : je vais combattre pour elle, pour la France et pour vous[1]. » Autour de lui combattent tous les héros de la chevalerie française, Matthieu de Montmorency, Enguerrand de Coucy, Guillaume des Barres et Guérin de Senlis, pontife, ministre et guerrier à la fois. L'ennemi défait, ils s'associent à leur roi pour fonder, en l'honneur de la sainte Vierge, l'abbaye de Notre-Dame de la Victoire, destinée à consacrer, par le nom de Marie, la mémoire d'un triomphe qui avait sauvé l'indépendance de la France.

La grandeur de la royauté française, et sa domination sur les provinces méridionales qu'elle devait finir par absorber, ne firent que croître sous le règne court, mais prospère, de Louis VIII, mort victime de sa chasteté, ainsi que sous la brillante régence de Blanche de Castille, aussi tendre mère que souveraine courageuse et sage, qui disait mieux aimer voir tous ses enfants mourir que

[1] Guillaume le Breton, etc.

commettre un péché mortel, et qui n'en sut pas moins bien veiller à leur grandeur temporelle : Blanche, objet bien naturel du romanesque amour de Thibaut de Champagne, le poëte roi, et qui portait à notre sainte Élisabeth une si tendre dévotion[1]. Cette régence annonce dignement le règne de saint Louis, ce modèle des rois, sur qui la pensée de l'historien se reporte comme sur le personnage peut-être le plus accompli des temps modernes, tandis que la prière du chrétien honore en lui la réunion de toutes les vertus qui peuvent mériter le ciel. En lisant l'histoire de cette vie si sublime et si touchante à la fois, on se demande si jamais le Roi du ciel a eu sur la terre un serviteur plus fidèle que cet ange, couronné pour un temps d'une couronne mortelle, afin de montrer au monde comment l'homme peut se transfigurer par la foi et l'amour. Quel cœur chrétien pourrait ne pas tressaillir d'admiration en songeant à tout ce qu'il y a eu dans cette âme de saint Louis; à ce sentiment si violent et si pur du devoir ; à ce culte exalté et scrupuleux de la justice ; à cette exquise délicatesse de conscience, qui l'engageait

[1] Voyez chap. XXVI de l'histoire.

à répudier les acquisitions illégitimes de ses prédécesseurs, aux dépens même de la sûreté publique et de l'affection de ses sujets ; à cette sollicitude si tendre pour les âmes d'autrui ; à cet amour immense du prochain qui débordait de son cœur, qui, après avoir inondé son épouse chérie, sa mère, ses frères, dont il pleurait si amèrement la mort, allait chercher le dernier de ses sujets, et le dirigeait pendant ses heures de délassement vers la chaumière des pauvres, qu'il soulageait lui-même! Et cependant, à toutes ces vertus de saint il savait unir la plus téméraire bravoure ; c'était à la fois le meilleur chevalier et le meilleur chrétien de France : on le vit à Taillebourg et à la Massoure. C'est qu'il pouvait combattre et mourir sans crainte, celui qui avait fait avec la justice de Dieu et des hommes un pacte inviolable ; qui savait, pour lui rester fidèle, être sévère contre son propre frère ; qui n'avait pas rougi, avant de s'embarquer pour la croisade, d'envoyer par tout son royaume des moines mendiants, chargés de s'informer auprès des plus pauvres gens s'il leur avait été fait quelque tort au nom du roi, et de les réparer aussitôt à ses dépens. Aussi, comme s'il eût été une sorte d'incarnation

de l'équité suprême, il est choisi pour arbitre dans tous les grands procès de son temps, entre le pape et l'empereur, entre les barons de l'Angleterre et leur roi : captif et enchaîné par les infidèles, c'est encore lui qu'ils prennent pour juge. Poussé deux fois par l'amour du Christ sur la plage barbare, après la captivité il y trouve la mort; c'était une sorte de martyre, le seul qui fût à sa portée et le seul trépas digne de lui. Sur son lit de mort il dicte à son fils ses mémorables Instructions, les plus belles paroles qui soient jamais sorties de la bouche d'un roi. Avant de rendre le dernier soupir, on l'entend murmurer à voix basse : « O Jérusalem, Jérusalem! » Était-ce à celle du ciel ou à celle de la terre qu'il adressait ce regret ou cet espoir sublime? Il n'avait pas voulu entrer dans celle-ci par traité et sans son armée, de peur que son exemple n'autorisât les autres rois chrétiens à faire de même. Ils firent mieux : pas un n'y alla après lui. Il fut le dernier des croisés, des rois vraiment chrétiens, des rois pontifes : il en avait été le plus grand. Il nous a laissé deux monuments immortels, son oratoire et son tombeau, la Sainte-Chapelle et Saint-Denis, tous deux purs, simples, élancés vers le ciel comme lui-même. Il

en a laissé un plus beau et plus immortel encore dans la mémoire des peuples : le chêne de Vincennes.

En Angleterre, la race perverse des rois normands, tous oppresseurs de leur peuple, et tous oppresseurs acharnés de l'Église, n'avait pu opposer à Philippe Auguste que l'infâme Jean sans Terre, et à saint Louis que le pâle et faible Henri III. Mais, si la royauté y est scandaleuse, l'Église y brille de tout son éclat, et la nation y conquiert de vitales et durables garanties. L'Église surtout avait été heureusement dotée en Angleterre d'une suite de grands hommes sur le siége principal de Cantorbéry, qui est peut-être sans pareille dans ses annales. Étienne Langton fut, sous le règne de Jean, le digne successeur de saint Dunstan, de Lanfranc, de saint Anselme, de saint Thomas Becket, et le digne représentant d'Innocent III. Après avoir défendu avec une invincible intrépidité les franchises ecclésiastiques, il se place à la tête des barons insurgés et réunis en armée *de Dieu et de la sainte Église*. Cette sainte ligue arrache au roi Jean la célèbre *Grande Charte*, base de cette constitution anglaise que les modernes ont tant admirée, oubliant sans doute qu'elle n'était que le produit de

l'organisation féodale, et que cette Charte même, loin d'être une innovation, n'était qu'une réhabilitation des lois de saint Édouard, une confirmation du droit public de toute l'Europe de cette époque, fondé sur le maintien de tous les droits anciens et individuels. Sous Henri III que le Saint-Siége maintint seul sur son trône chancelant, en empêchant la réunion avec la France par la conquête du fils de Philippe Auguste, l'Église eut aussi ses défenseurs courageux et ses nobles victimes dans saint Edmond de Cantorbéry, mort dans l'exil en 1242, et dans saint Richard de Winchester; et la nation acheva de conquérir ses libertés, sous la conduite du noble fils de Simon de Montfort, brave et pieux comme son père, vaincu et tué à la fin de sa carrière, mais non avant d'avoir fait de cette guerre populaire une croisade, et introduit les députés du peuple dans la première assemblée politique qui ait porté le nom, depuis si glorieux, de *Parlement britannique* (1258).

Vers le même temps, en Écosse, on voit le pieux roi Guillaume, allié d'Innocent III, afin de donner une preuve de son amour pour l'Église et la sainte Vierge, ordonner que le pauvre peuple se reposerait de ses travaux tous les samedis depuis midi

..

(1202). Dans les royaumes scandinaves, le treizième siècle commence sous le grand archevêque Absalon de Lund (1201), à la fois guerrier intrépide et saint pontife, bienfaiteur et civilisateur de ces peuples. La Suède grandissait sous le petit-fils de saint Éric ; et la Norwége, où s'était conservé le plus de traces de l'ancienne constitution germanique, goûtait sous Haquin V (1217-1263), son législateur principal, un repos inaccoutumé. Waldemar le Victorieux (1202-1252), le plus illustre des rois de Danemark, étendait son empire sur toutes les terres méridionales de la Baltique ; et, préludant à l'union de Calmar, concevait et était à la veille d'exécuter un projet grandiose de réunir sous un seul chef tous les pays riverains de la Baltique, lorsque la bataille de Bornhoveden (1227) vint donner le dessus aux races germaniques sur les races scandinaves. Mais, dans tout le cours de ses conquêtes, il ne perdait jamais de vue la conversion des peuples païens, à laquelle le Saint-Siége l'exhortait sans cesse ; ses efforts pour la propagation de la foi en Livonie se rencontraient avec ceux de l'Ordre des Porte-Glaives, fondé dans ce seul but (1203), et plus tard avec l'Ordre Teutonique. La translation des principales forces de ce dernier

Ordre en Prusse, pour y implanter le christianisme (1234), est un fait immense dans l'histoire de la religion et de la civilisation du nord de l'Europe ; et, si les passions humaines vinrent trop tôt se mêler à cette croisade, qui dura deux siècles, il n'en faut pas moins reconnaître que le christianisme ne pénétra que grâce à elle dans ces populations obstinées, et admirer tout ce que firent les papes pour adoucir le régime de la conquête [1]. Sur la même ligne, la Pologne offrait déjà les bases du *royaume ortodoxe* [2] ; l'archevêque Henri de Gnesen, légat d'Innocent III, y rétablissait la discipline et la liberté ecclésiastique contre les attaques du duc Ladislas ; sainte Hedwige, tante de notre Élisabeth, y donnait sur le trône l'exemple des plus austères vertus, et offrait à Dieu, comme un holocauste, son fils, mort martyr de la foi en combattant les Tartares. La Pologne, en opposant à ces hordes terribles qui avaient asservi la Russie et inondé la Hongrie un boulevard qu'elles ne purent jamais franchir, versa pendant tout ce siècle des flots de son sang, et apprenait ainsi à devenir ce

[1] En 1249, un légat du pape alla en Prusse pour garantir aux populations conquises la liberté de mariage et de succession, etc.

[2] Titre accordé depuis par les papes à la Pologne.

qu'elle a toujours été depuis, la glorieuse victime de la chrétienté.

En redescendant vers le midi de l'Europe, et en contemplant cette Italie, qui était la plus animée et la plus brillante des nations chrétiennes, l'âme s'afflige d'abord au spectacle de ces cruelles et interminables luttes des Guelfes et des Gibelins, et de cet immense empire de la haine qui se propageait à la faveur de la guerre de principes dont ces partis tiraient leur origine. C'est ce funeste élément de la haine qui semble dominer l'histoire d'Italie à toutes ces époques ; il se liait à je ne sais quelle politique païenne et égoïste, reste des souvenirs de la république romaine, qui l'emporta pendant tout le moyen âge, dans les cœurs italiens, sur l'idée de l'Église ou de l'Empire, et qui ne les dérobait que trop à la salutaire influence du Saint-Siége, dont ils auraient dû être les premiers sujets, et dont ils avaient pu apprécier la puissance et le dévouement pendant toute la lutte des cités lombardes contre les empereurs. Mais, quelque rebuté qu'on soit par ces discordes qui déchiraient le sein de l'Italie, comment ne pas céder à l'admiration qu'excite le spectacle de l'immense énergie morale et physique, de l'ardeur du patriotisme, de la profondeur des

convictions, qui est empreinte dans l'histoire de chacune des innombrables républiques qui couvraient son sol? On est stupéfait de cette incroyable fécondité de monuments, d'institutions, de fondations, de grands hommes en tout genre, guerriers, poëtes, artistes, qu'on voyait éclore dans chacune de ces cités d'Italie, aujourd'hui si désertes, si dépeuplées. Jamais assurément, depuis les beaux siècles de la Grèce antique, on n'avait vu un si puissant développement de la volonté humaine, une si merveilleuse valeur donnée à l'homme et à ses œuvres, tant de vie dans un si petit espace! Mais, quand on songe aux prodiges de sainteté que le treizième siècle vit naître en Italie, on comprend quel était le lien qui tenait ensemble tous ces cœurs impétueux; on se souvient de ce fleuve de charité chrétienne qui coulait, profond et incommensurable, sous ces orages et ces vagues furieuses. Au milieu de cette mêlée universelle, les villes se fondent et s'enrichissent, leur population est souvent décuple de ce qu'elle est de nos jours, les chefs-d'œuvre des arts s'y produisent, le commerce et surtout la science y grandissent chaque jour [1].

[1] La célèbre université de Padoue est fondée en 1222; celles de Vicence en 1202, Verceil en 1228, Trévise en 1290, Naples en 1224.

A l'inverse des pays germaniques, toute l'existence politique et sociale se concentre avec la noblesse dans les villes, dont aucune cependant n'était alors assez prédominante pour absorber la vie des autres : et cette libre concurrence entre elles peut expliquer en partie la force inouïe dont elles purent disposer. La ligue des villes lombardes, triomphante depuis la paix de Constance, bravait victorieusement tous les efforts de la puissance impériale. Les croisades avaient donné un incalculable essor au commerce et à la prospérité des républiques maritimes de Gênes et de Venise ; celle-ci surtout, sous son doge Henri Dandolo, héros octogénaire et aveugle, devenait une puissance de premier ordre par la conquête de Constantinople et de ce *quart et demi* de l'empire d'Orient, dont elle fut si longtemps fière. La ligue des villes toscanes, sanctionnée par Innocent III, assurait une nouvelle garantie à l'existence de ces cités dont l'histoire vaut celle des plus grands empires, telles que Pise, Lucques, Sienne, qui se donnait solennellement à la sainte Vierge avant la victoire glorieuse de l'Arbia; Florence surtout, peut-être la plus intéressante unité des temps modernes. A chaque page des annales de toutes ces villes on trouve des traits de la

plus touchante piété comme du plus généreux dévouement à la patrie. Pour n'en citer qu'un entre mille, quand on voit un peuple se plaindre, comme celui de Ferrare, qu'on ne l'impose pas assez pour les besoins de la patrie, on ne se sent guère le courage d'être sévère envers des institutions qui comportaient un tel degré de désintéressement et de patriotisme. A côté de ce mouvement purement italien, on sait que la grande lutte entre la puissance spirituelle et la puissance temporelle y était plus flagrante que partout ailleurs ; et certes celle-ci, réduite à se faire représenter par l'atroce Eccelin, lieutenant de Frédéric II, rend suffisamment hommage à la supériorité morale de la cause de l'Église. Le midi de l'Italie, sous le sceptre de la maison de Souabe, dut à Frédéric II et à son chancelier Pierre des Vignes le bienfait d'une législation sage et complète, et tout l'éclat de la poésie et des arts ; mais en même temps il fut inondé par cet empereur et son fils Mainfroy de colonies sarrasines, jusqu'à ce que Rome y eût appelé une nouvelle race française, la maison d'Anjou, qui vint, comme autrefois les preux Normands, garantir l'indépendance de l'Église et fermer aux infidèles cette porte de l'Europe.

Mais si l'historien catholique est forcé de lutter contre une certaine tristesse dans son jugement sur l'Italie, il ne trouve dans l'Espagne du seizième siècle que l'objet d'une admiration sans mélange. C'étaient alors, sous tous les rapports, les temps héroïques de cette noble nation ; les temps où elle méritait de conquérir, en même temps que son sol et son indépendance, le glorieux titre de *monarchie catholique*. Des deux grandes divisions de la Péninsule, l'Aragon nous montre d'abord, après ce roi Pierre III que nous avons vu tenir volontairement sa couronne d'Innocent III, et cependant mourir en combattant l'Église à Muret, son fils don Jacques le Conquérant, qui avait pour femme une sœur de sainte Élisabeth ; qui mérita son surnom en enlevant aux Maures Majorque et Valence ; qui écrivit, comme César, sa propre chronique, et qui, pendant soixante-quatre ans de règne et de combats, ne fut jamais vaincu, gagna trente victoires et fonda deux mille églises. En Castille, le siècle s'ouvre sous le règne d'Alphonse le Bref, fondateur de l'ordre de Saint-Jacques et de l'université de Salamanque[1], ces deux gloires de l'Espagne.

[1] D'abord à Palencia ; transférée à Salamanque en 1213.

A côté du roi brille l'illustre Roderic Ximenès, archevêque de Tolède (1208-1215), digne précurseur de celui qui devait, deux siècles plus tard, immortaliser ce même nom : il était à la fois, comme tant d'autres prélats de ce temps, guerrier intrépide, profond politique, prédicateur éloquent, historien exact, et aumônier prodigue. Ce roi et ce primat furent les héros de la sublime journée de las Navas de Tolosa (16 juillet 1212), où l'Espagne fit pour l'Europe ce que la France avait fait sous Charles Martel, ce que fit plus tard la Pologne sous Sobieski, où elle la sauva de l'irruption de quatre cent mille Musulmans qui la prenaient à revers. L'empire du Croissant fut brisé à dater de cette glorieuse journée, véritable type d'une bataille chrétienne, consacrée dans la mémoire du peuple par des traditions miraculeuses, et que le grand Innocent III ne crut pouvoir dignement célébrer qu'en instituant la fête du *Triomphe de la Croix*, qui s'observe encore aujourd'hui à pareil jour en Espagne. A Alphonse succède saint Ferdinand, contemporain et cousin germain de saint Louis, et qui ne dérogea point à cette illustre parenté, puisque, comme Louis, il réunit toutes les gloires du guerrier chrétien à toutes les vertus du saint, et le

plus tendre amour de son peuple au plus ardent amour de Dieu. Il ne voulut jamais consentir à grever ses sujets de nouveaux impôts : « Dieu pourvoira, disait-il, par d'autres ressources à notre défense ; je crains plus la malédiction d'une seule pauvre femme que toute l'armée des Maures ! » Et cependant il poursuit avec un bonheur sans pareil l'œuvre de l'affranchissement national ; il prend Cordoue, le siége du Califat d'Occident ; et, après avoir dédié la principale mosquée à la sainte Vierge, il fait reporter à Compostelle, sur les épaules des Maures, les cloches que le calife Almanzor en avait enlevées sur celle des chrétiens. Conquérant du royaume de Murcie en 1240, de celui de Jaën en 1246, de Séville enfin en 1248, il ne laisse plus aux Arabes que Grenade ; mais, humble au milieu de tant de gloire, et étendu sur son lit de mort, il s'écriait avec larmes : « O mon Seigneur ! vous avez tant souffert pour l'amour de moi ! Et moi, malheureux, qu'ai-je fait pour l'amour de vous ? »

L'Espagne avait sa croisade permanente sur son propre sol ; le reste de l'Europe allait au loin la chercher, soit au nord contre les barbares, soit au midi contre les hérétiques, soit à l'orient contre

les profanateurs du saint Sépulcre. Cette grande pensée venait de temps à autre se jeter au travers de toutes les agitations locales, de toutes les passions personnelles, pour les absorber toutes en une seule. Elle ne descendit au tombeau qu'avec saint Louis ; elle était encore dans toute sa force pendant la première moitié du treizième siècle. Dès ses premières années, Foulques de Neuilly, rival de Pierre l'Ermite et de saint Bernard par l'éloquence et l'enthousiasme qu'il inspire, allant de tournois en tournois, fait prendre la croix à toute la chevalerie française : une armée de barons s'embarque à Venise et va renverser l'empire de Byzance, comme un acheminement à Jérusalem. Malgré l'improbation qu'une sévère équité fit prononcer à Innocent III contre cette étonnante conquête, on ne saurait disconvenir de sa grandeur, ni même du sentiment chrétien qui l'inspirait. On voit toujours les chevaliers français poser, comme première base de leurs négociations, la réunion de l'Église grecque avec Rome, et en faire le premier résultat de leur victoire. Cette conquête n'était d'ailleurs qu'un juste châtiment infligé à la perfidie des empereurs grecs, qui avaient toujours trahi la cause des croisés, et à leur peuple dégé-

néré et sanguinaire, toujours esclave ou assassin de ses princes. Bien que l'idée de la croisade, en se portant sur différentes directions, dût nécessairement perdre de sa force, cependant cette force nous est révélée par tous ces princes généreux qui ne croyaient pas leur vie complète avant d'avoir vu la Terre sainte ; tels étaient Thibaut de Champagne, à qui cette expédition a inspiré de si beaux vers, le saint et pieux Louis, mari de notre Élisabeth, que nous verrons mourir en chemin ; Léopold d'Autriche, et jusqu'au roi lointain de Norwége, qui voulut être le compagnon de saint Louis. Les femmes de ces preux n'hésitaient pas à les accompagner à ces dangereux pèlerinages, et l'on comptait presque autant de princesses que de princes dans les tentes des croisés. Les enfants même subissaient l'entraînement général, et sur tous les points de l'Europe on vit avec émotion cette croisade d'enfants, en 1212, dont l'issue fut si funeste, puisqu'ils y périrent tous, mais qui était une preuve suprême de cet amour du sacrifice, de ce dévouement exclusif aux croyances et aux convictions qui animaient l'homme de ces temps-là, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Ce que ces petits enfants avaient tenté de faire avant l'âge, des vieil-

lards usés par les années ne se lassèrent pas de l'entreprendre, témoin ce Jean de Brienne, roi de Jérusalem, qui, après une vie tout entière consacrée aux combats de la foi et de l'Église, même contre son propre gendre Frédéric II, va, déjà plus qu'octogénaire, se charger de défendre le nouvel empire latin d'Orient. Après des succès presque miraculeux, il expire à quatre-vingt-neuf ans, épuisé par la victoire plus encore que par la vieillesse, et ayant dépouillé la pourpre impériale et sa glorieuse armure pour se revêtir de l'habit de Saint-François, et mourir sous ces insignes d'un dernier triomphe (1237).

A côté de ces manifestations individuelles de zèle, l'Europe voyait encore fleurir comme milice permanente de la Croix les trois grands ordres militaires, les fraternités belliqueuses du Temple, de Saint-Jean de Jérusalem et de Sainte-Marie des Allemands. Ces derniers avaient pour grand-maître, pendant les premières années du treizième siècle, Hermann de Saltza, illustre par ses nobles et infatigables efforts pour concilier l'Église et l'Empire, et sous le règne de qui eut lieu la première expédition des chevaliers Teutoniques en Prusse, tandis que l'un des foyers principaux de l'Ordre, et plus

tard sa capitale, était auprès du tombeau de sainte Élisabeth de Marbourg.

Ainsi donc, à l'Orient, la prise de Constantinople et la ruine de l'empire grec par une poignée de Francs ; en Espagne, las Navas de Tolosa et saint Ferdinand ; en France, Bouvines et saint Louis ; en Allemagne, la gloire et la ruine des Hohenstaufen ; en Angleterre, la Grande Charte ; au sommet du monde chrétien, le grand Innocent III et ses héroïques successeurs : en voilà assez, ce nous semble, pour assigner à l'époque de sainte Élisabeth une place mémorable dans l'histoire de l'humanité. Et, si nous en cherchons les idées fondamentales, il sera facile de les trouver, d'une part, dans la magnifique unité de cette Église à laquelle rien n'échappait ; qui proclamait dans ses plus augustes mystères, comme dans ses moindres détails, la suprématie définitive de l'esprit sur la matière ; qui consacrait, avec une prudente et paternelle sollicitude, la loi de l'égalité parmi les hommes, et qui, en garantissant au plus pauvre serf la liberté du mariage et la sainteté de la famille, en lui assignant dans les temples une place à côté de ses maîtres, surtout en lui ouvrant l'accès de toutes les dignités spirituelles, creusait un abîme entre sa

condition et celle de l'esclave le plus favorisé de l'antiquité. En face d'elle, le pouvoir laïque, l'Empire, la royauté, souvent profané par les passions de ceux qui en étaient dépositaires, mais retenu par mille liens dans la voie de la charité ; trouvant partout dans ses écarts les barrières élevées par la foi et l'Église ; n'ayant pas encore appris à se délecter dans ces législations générales, qui trop souvent écrasent le génie des nations sous le niveau d'une uniformité stérile ; chargé au contraire de veiller au maintien de tous les droits individuels et des coutumes saintes des ancêtres, au développement régulier des besoins locaux et des inclinations particulières ; enfin, présidant à cette grande organisation féodale qui était fondée tout entière sur le sentiment du devoir comme entraînant le droit à sa suite, et qui donnait à l'obéissance toute la dignité d'une vertu et tout le dévouement d'une affection. Les horreurs commises par Jean sans Terre pendant sa longue lutte contre l'Église, la misérable décrépitude de l'empire byzantin, montrent assez ce qu'eût été, à cette époque, la puissance laïque livrée à elle-même, tandis que son alliance avec l'Église donnait au monde des saints couronnés comme saint Louis et saint Ferdinand,

c'est-à-dire des rois comme on n'en a jamais vu depuis.

Voilà pour la vie politique et sociale de ce siècle. La vie de l'âme et des croyances, la vie intérieure, en tant qu'on peut la distinguer de celle qui précède, nous offre un spectacle plus grand et plus merveilleux encore, et qui se rattache bien plus intimement à la vie de la Sainte dont nous avons écrit l'histoire. A côté de ces grands événements qui changent la face des empires, nous verrons des révolutions plus complètes et plus durables encore dans le royaume des esprits : à côté de ces illustres guerriers, de ces saints assis sur le trône, nous verrons l'Église enfanter et envoyer à la recherche des âmes d'invincibles conquérants et des armées de saints recrutés dans tous les rangs de la société chrétienne.

En effet, une grande corruption de mœurs s'était à la longue introduite dans cette société : formulée en hérésies de diverses natures, elle la menaçait de toute part ; la ferveur et la piété s'étaient ralenties ; les grandes fondations des siècles précédents, Cluny, Cîteaux, Prémontré, les Chartreux, ne suffisaient plus pour la vivifier, tandis que dans

les écoles une aride logique en desséchait trop souvent les sources. Il fallait à la chrétienté malade quelque remède nouveau et souverain ; il fallait à ses membres engourdis une secousse violente ; il fallait à sa tête, à l'Église de Rome, des bras nouveaux et plus puissants. Dieu, qui n'a jamais manqué à son épouse, qui a juré de ne lui manquer jamais, lui envoya le secours désiré et nécessaire.

C'étaient des visions bien prophétiques que ces rêves où Innocent III et Honorius III virent la basilique de Latran, la mère et la cathédrale de toutes les églises chrétiennes[1], au moment de s'écrouler, et soutenue, soit par un mendiant italien, soit par un pauvre prêtre d'Espagne. Le voilà ! Ce prêtre qui descend des Pyrénées dans le midi de la France envahi par les hérétiques, qui va nu-pieds à travers les ronces et les épines pour les prêcher, c'est ce grand saint Dominique de Gusman[2], que sa mère, pendant qu'elle le portait dans son sein, vit sous la forme d'un chien ayant une torche enflammée dans sa gueule, emblème prophétique de sa

[1] On lit dans l'inscription, seul reste de l'ancienne façade, sur le portail moderne de Saint-Jean de Latran : « Dogmate papali datur ac simul imperiali, quod sim cunctarum mater et caput ecclesiarum, » etc.

[2] Né en 1170 ; commence à prêcher en 1200 ; mort en 1221.

vigilance et de son zèle brûlant pour l'Église : une étoile resplendit sur son front quand on le présente au baptême : il grandit dans la pureté et la piété, n'ayant d'autre amour que cette Vierge divine dont le manteau lui semblait envelopper toute la céleste patrie : ses mains exhalent un parfum qui inspire la chasteté à tous ceux qui en approchent : il est doux, aimable, humble envers tous : il a le don des larmes en grande abondance : il vend jusqu'aux livres de sa bibliothèque pour soulager les pauvres : il veut se vendre lui-même pour racheter une âme captive des hérétiques. Mais pour sauver toutes les âmes qui périclitaient au milieu de tant de dangers, il conçoit l'idée d'un Ordre de religieux, non plus réclus et sédentaires, mais qui erraient de par le monde pour chercher partout l'impiété et la confondre, qui seraient les *Prêcheurs* de la foi. Il va à Rome afin d'y faire confirmer son salutaire projet ; et dès la première nuit il voit en songe le Christ qui s'apprête à frapper le monde coupable ; mais Marie intervient, et présente à son Fils, pour l'apaiser, Dominique lui-même avec un autre qu'il n'avait jamais vu. Le lendemain en entrant dans une église il y voit un homme en haillons qu'il reconnaît pour être le compagnon que la Mère du

Rédempteur lui avait donné; aussitôt il se précipite dans ses bras : « Tu es mon frère, dit-il, tu cours dans la même lice que moi : soyons ensemble, et nul ne prévaudra contre nous. » Et, dès ce moment, ils n'eurent plus qu'un cœur et qu'une âme. Ce mendiant était saint François d'Assise, le glorieux pauvre du Christ[1]. Lui aussi avait conçu le projet de reconquérir le monde par l'humilité et l'amour, en devenant le *Mineur*, le moindre de tous les hommes. Il entreprend de rendre un époux à cette divine Pauvreté, restée veuve depuis la mort du Christ[2]. A vingt-cinq ans, il brise tous les liens de la famille, de l'honneur, de la bienséance, et descend nu de sa montagne d'Assise pour offrir au monde l'exemple le plus complet de la folie de la Croix qui lui eût été donné depuis que cette croix avait été plantée sur le Calvaire. Mais, loin de révolter le monde par cette folie, il le subjugue. Plus ce sublime insensé s'avilit à dessein pour se rendre digne, par son humilité et le mépris des hommes, d'être le vaisseau de l'amour, et plus sa

[1] Il glorioso poverello di Cristo. — Né en 1182, mort en 1226.

[2] Questa, privata del primo marito,
Mille e cent' anni e più dispetta e scura
Fino a costui si stetti sensa invito...
DANTE, *Paradis*, c. XI.

grandeur éclate et rayonne au loin, plus les hommes se précipitent sur ses pas ; les uns ambitieux de se dépouiller de tout comme lui, les autres avides au moins de recueillir sa parole inspirée. C'est en vain qu'il va chercher en Égypte le martyre ; l'Orient le renvoie à l'Occident, qu'il lui faut féconder, non pas de son sang, mais de ce fleuve d'amour qui s'échappait de son cœur, et de ces cinq plaies dont il avait reçu la glorieuse communication de Celui qui avait aimé le monde jusqu'à la mort. Lui aussi, c'était le monde entier qu'il embrassait dans son amour : tous les hommes d'abord, et avec un abandon sans bornes : « Si je ne donnais pas, » dit-il en se dépouillant de son seul vêtement pour en couvrir un pauvre, « ce que je porte à celui qui en a plus besoin que moi, je serais accusé de vol par le grand aumônier qui est dans le ciel. » Puis toute la nature, animée et inanimée : il n'y a point de créature qui ne soit son frère ou sa sœur, à qui il ne prêche la parole du Père commun, qu'il ne veuille délivrer de l'oppression de l'homme, et dont il ne soit prêt à racheter les douleurs. « Pourquoi, dit-il à un boucher, pourquoi suspendez-vous et torturez-vous ainsi mes frères les agneaux ?[1] » Et

[1] Quare fratres meos agniculos sic ligatos et suspensos excrucias?..

à des oiseaux captifs : « Tourterelles, mes chères petites sœurs, simples, innocentes et chastes, pour quoi vous êtes-vous laissé prendre ainsi? » Il savait, dit son biographe, saint comme lui, que toutes les créatures avaient la même origine que la sienne; et il a montré par sa tendresse envers elles, comme par leur miraculeuse obéissance envers lui, ce que l'homme victorieux du péché, et qui a rétabli en lui-même les rapports naturels avec Dieu, peut être pour cette nature qui n'est déchue qu'à cause de lui, et qui attend de lui sa réhabilitation. Jésus et Marie lui ouvrent eux-mêmes tous les trésors de l'Église dans cette chétive chapelle de la Portioncule, qui nous est restée comme une relique précieuse de cette pauvreté dont il était, selon Bossuet, l'amateur désespéré [1] : le pape confirme ces faveurs célestes à la vue des roses blanches et rouges que François lui présente au milieu de l'hiver. Puis il monte sur les rochers de l'Al-

Sororculæ meæ turtures, simplices, innocentes et castæ, ut quid ita vos capi permisistis ?.... Sciens creaturas quantumlibet parvas, unum secum habere principium. S. BONAVENTURE, *Vita S. Franc.*, 176, ap. Bollandist.

[1] Heureux mille et mille fois le pauvre François, le plus ardent, le plus transporté, et, si j'ose parler de la sorte, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Église! BOSSUET, *Panégyrique de saint François.*

verne pour y recevoir les stigmates triomphants [1], qui devaient achever sa conformité avec le Sauveur, et faire de lui, aux yeux du peuple chrétien, le véritable porte-croix, le gonfalonier du Christ [2], tandis que le Saint-Siége le nommerait, trois siècles plus tard, l'ange d'Orient, marqué du signe du Dieu vivant.

A la vue de ces deux hommes, le siècle comprit qu'il était sauvé, que du sang nouveau allait être instillé dans ses veines ; d'innombrables disciples se rangent sous ses entraînantes bannières ; il s'élève un long cri d'enthousiasme et de sympathie qui se prolonge à travers les siècles, qui retentit partout, dans les constitutions des souverains pontifes comme dans les chants des poëtes. « Quand l'Empereur qui règne toujours, dit Dante, voulut sauver son armée compromise, il envoya au secours de son épouse ces deux champions : leurs actes, leurs paroles, ramenèrent le peuple égaré. » « Ces deux ordres, » dit Sixte IV en 1479, après deux siècles et demi d'expérience, « comme les deux premiers fleuves du paradis des délices, ont

[1] Corpore suo Christi triumphalia stigmata præferenti. Bulle d'Alexandre IV, *Benigna*.

[2] Il gonfalonnierre di Christo. *Fioretti di S. Francesco*, passim.

arrosé la terre de l'Église universelle par leur doctrine, leurs vertus et leurs mérites, et la rendent chaque jour plus fertile ; ce sont les deux séraphins qui, élevés sur les ailes d'une contemplation sublime et d'un angélique amour, au-dessus de toutes les choses de la terre, par le chant assidu des louanges divines, par la manifestation des bienfaits immenses qu'a conférés au genre humain l'ouvrier suprême qui est Dieu, rapportent sans cesse dans les greniers de la sainte Église les gerbes abondantes de la pure moisson des âmes rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ. Ce sont les deux trompettes dont se sert le Seigneur Dieu pour appeler les peuples au banquet de son saint Évangile[1] ! »

A peine les Ordres qui devaient mériter de si magnifiques éloges sont-ils nés, que déjà leur propaga-

[1] Instar duorum primorum flumiuum a cœlestium voluptatum paradiso egredientium SS. universalis Ecclesiæ terram...., irrigantes, magis in diem fructuosam efficiunt. Hi sunt duo Seraphim qui in sublimis contemplationis et seraphici amoris alis elevati, a terrenisque rebus abstracti, assiduó divinarum laudum clamore, et immensorum beneficiorum humano generi a summo opifice Deo exhibitorum declaratione... Domino Deo mundæ segetis animarum scilicet Redemptoris nostri J. C. pretiosi sanguinis effusione redemptarum, copiosos in horrea sanctæ Ecclesiæ manipulos referunt. Hi sunt duæ tubæ per quas Dominus præcipit ad pabulum S. Evangelii universum populum... advocari.

tion et leur puissance deviennent un des faits historiques les plus importants de l'époque. L'Église se trouve tout à coup maîtresse de deux armées nombreuses, mobiles et toujours disponibles, qui se mettent incontinent à envahir le monde. En 1277, un demi-siècle après la mort de saint Dominique, son Ordre avait déjà quatre cent dix-sept couvents dans toute l'Europe. Saint François, de son vivant, rassemble un jour cinq mille de ses moines à Assise ; et trente-cinq ans plus tard, à Narbonne, on trouve, en dénombrant les forces de l'Ordre séraphique, qu'il y avait déjà, en trente-trois provinces, huit cents monastères et au moins vingt mille religieux. Un siècle plus tard, il y en avait cent cinquante mille. La prédication des nations païennes recommence : des franciscains, envoyés par Innocent IV et saint Louis, pénètrent dans le Maroc, à Damas, jusque chez les Mongols ; mais ils s'occupent surtout de vaincre les passions du paganisme dans le cœur des nations chrétiennes : ils se répandent sur l'Italie déchirée par tant de discordes, essayant de réconcilier partout les partis, de déraciner les erreurs, se posant comme les arbitres suprêmes, ne jugeant que d'après la seule loi de l'amour. On

les voit, en 1233, parcourir toute la Péninsule avec des croix, de l'encens, des branches d'olivier, chantant et prêchant la paix, reprochant aux villes, aux princes, aux chefs même de l'Église, leurs fautes et leurs ressentiments. Les peuples, au moins pour un temps, s'inclinent devant cette médiation sublime : la noblesse et le peuple de Plaisance se réconcilient à la voix d'un franciscain ; Pise et les Visconti, à celle d'un dominicain ; et dans la plaine de Vérone on voit deux cent mille âmes se presser autour du bienheureux Jean de Vicence, frère prêcheur, chargé par le pape d'apaiser toutes les discordes de la Toscane, de la Romagne, de la Marche Trévisane. Dans cette occasion solennelle, il prend pour texte ces paroles : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix ;* et, avant qu'il ait fini, une explosion de sanglots et de larmes lui montre que tous ces cœurs sont touchés, et les chefs de maisons rivales d'Este et de Romano donnent, en s'embrassant, le signal de la réconciliation universelle. De si heureux résultats ne duraient pas longtemps, il est vrai : mais le mal était au moins vigoureusement combattu, la séve du christianisme était ravivée dans les âmes, une immense lutte se livrait chaque

jour et partout au nom de l'équité contre la lettre morte de la loi, au nom de la charité contre les mauvais penchants de l'homme, au nom de la grâce et de la foi contre la sécheresse et la pauvreté des raisonnements scientifiques. Rien ne se dérobait à cette influence nouvelle, qui agitait les paysans épars dans les campagnes, qui partageait l'empire des universités, qui allait chercher jusqu'aux rois sur leurs trônes. Joinville nous apprend comment, au premier lieu où il débarqua en revenant de la croisade, saint Louis fut accueilli par un franciscain, qui lui dit que « oncques royaume ne se perdit, sinon par défaut de justice, et qu'il eust à prendre garde de faire bon droit et hastif à son peuple. Et oncques ne l'oublia le roi [1]. » On sait comment il tenta de se dérober à son épouse si tendrement aimée, à ses proches, à ses conseillers, pour renoncer à la couronne qu'il portait si glorieusement, et aller lui-même mendier, comme saint François. Mais il lui fallut se borner à devenir pénitent du tiers ordre ; car dans leur armée conquérante ils avaient place pour tout le monde. A côté de ces bataillons de moines,

[1] Joinville, édition Petitot.

de nombreux monastères s'ouvraient pour les vierges qui aspiraient à l'honneur de s'immoler au Christ, et les vastes affiliations connues sous le nom de Tiers Ordres offraient une place aux princes, aux guerriers, aux époux, aux pères de famille, en un mot à tous les fidèles des deux sexes qui voulaient s'associer, au moins indirectement, à la grande œuvre de la régénération de la chrétienté.

La tradition raconte que les deux glorieux patriarches de cette régénération avaient eu un moment le projet de réunir leurs efforts et leurs Ordres, en apparence si semblables ; mais l'inspiration céleste qui les guidait leur révéla qu'il y avait place pour deux forces différentes, pour deux genres de guerre contre les envahissements du mal. Ils semblent s'être partagé leur sublime mission, en même temps que le monde moral, de manière à ramener au sein de l'Église et à y concilier l'amour et la science, ces deux grandes rivales qui ne sauraient cependant exister l'une sans l'autre : et cette conciliation fut opérée par eux comme elle ne l'avait jamais été auparavant. Tandis que l'amour qui dévorait et absorbait l'âme de saint François lui a valu de tout temps dans

l'Église le nom de Séraphin d'Assise, il ne serait peut-être pas téméraire d'attribuer, avec le Dante, à saint Dominique, la force et la lumière des Chérubins[1]. Leurs enfants se montrèrent fidèles à cette tendance distincte, qui aboutissait à la même éternelle unité ; et, tout en tenant compte de quelques exceptions éclatantes, on peut dire que, à dater de cette époque, dans l'histoire de l'Église, le rôle plus spécialement échu à l'Ordre séraphique a été de distiller et de répandre à grands flots les trésors de l'amour, les mystérieuses joies du sacrifice ; tandis que celui des Prêcheurs était, comme leur nom même l'indique, de propager la science de la vérité, de la défendre et de l'enraciner. Ni l'un ni l'autre ne manqua à sa mission ; et tous deux dès leur adolescence, et dans le cours de ce demi-siècle dont nous parlons, enfantèrent à l'Église peut-être plus de saints et de docteurs qu'elle n'en avait possédé, dans un aussi court intervalle, depuis les premiers siècles de son existence. Sur les pas de saint Dominique, de ce saint athlète de la

[1] L'un fu tutto serafico in ardore,
L'altro per sapienza in terra fue
Di cherubica luce uno splendore.

DANTE, *Paradis*, c. XI.

foi, de ce coadjuteur du laboureur éternel [1], se précipite tout d'abord le B. Jourdain, digne d'être son premier successeur, comme général de son ordre; puis saint Pierre de Vérone [2], décoré du titre de Martyr comme par excellence, et qui, assassiné par les hérétiques, écrivait sur la terre, avec le sang de ses plaies, les premiers mots du symbole dont il proclamait la vérité au prix de sa vie; puis saint Hyacinthe [3] et Ceslas son frère, ces jeunes et puissants Polonais que la rencontre de saint Dominique à Rome suffit pour faire renoncer à toutes les grandeurs terrestres, afin de porter cette nouvelle lumière dans leur patrie, d'où elle devait s'étendre avec rapidité dans la Lithuanie, la Moscovie et la Prusse; puis saint Raymond de Penafort, que Grégoire IX choisit pour coordonner la législation de l'Église, auteur des *Décrétales* et successeur de saint Dominique; enfin ce Théobald Visconti [4], qui devait présider aux destinées de l'Église, sous le nom de Grégoire X, sur la terre,

[1] Della fede cristiana il santo atleta,
. . . . l'agricola che Christo
Elesse all' orto suo per ajutarlo.
DANTE, *Paradis*, c. XII.

[2] Né en 1252.

[3] 1183-1257, canonisé en 1602.

[4] Né en 1210, pape en 1271, mort en 1275.

avant d'avoir droit éternellement à ses prières, comme Bienheureux dans le ciel. A côté de ces hommes dont l'Église a consacré la sainteté, une foule d'autres lui apportaient le tribut de leurs talents et de leurs études : Albert le Grand [1], ce colosse de savoir, propagateur d'Aristote et maître de saint Thomas ; Vincent de Beauvais [2], auteur de la grande Encyclopédie du moyen âge ; le cardinal Hugues de Saint-Cher, qui fit la première Concordance des Écritures ; le cardinal Henri de Suze, auteur de la *Somme dorée ;* et au-dessus de tous, par la sainteté comme par la science, ce grand saint Thomas d'Aquin [3], le *Docteur angélique*, penseur gigantesque, en qui semble se résumer toute la science des siècles de foi, et dont la grandiose synthèse n'a pu être égalée par aucune tentative postérieure ; qui, tout absorbé dans l'abstraction, n'en est pas moins un admirable poëte, et mérite d'être choisi par saint Louis pour conseiller intime dans les affaires les plus épineuses de son royaume. « Tu as bien écrit sur moi, lui dit un

[1] Né en 1198, mort en 1280.

[2] Mort en 1256. Auteur du quadruple *Speculum morale*, *historiale*, *naturale et spirituale*.

[3] Né en 1225. — Bene de me scripsisti, Thoma : quam ergo mercemc accipies ? — Non aliam, Domine, nisi teipsum. *Brev. Rom.*

jour le Christ; quelle récompense me demandes-tu ? — Vous-même, » répond le saint. Toute sa vie, tout son siècle est dans ce mot.

L'armée de saint François ne marchait pas au combat sous des chefs moins glorieux ; de son vivant, douze de ses premiers enfants avaient été cueillir les palmes du martyre chez les infidèles[1]. Le B. Bernard, le B. Egidius, le B. Gui de Cortone ; toute cette compagnie de Bienheureux, compagnons et disciples du saint fondateur, lui survivent, et conservent le dépôt inviolable de cet esprit d'amour et d'humilité dont il avait été enflammé. A peine le Séraphin a-t-il été prendre son rang devant le trône de Dieu, que sa place dans la vénération et l'enthousiasme des peuples est occupée par celui que tous proclamaient son premier-né ; saint Antoine de Padoue, célèbre comme son père spirituel par cet empire sur la nature qui lui valut le surnom de Thaumaturge ; celui que le pape Grégoire IX nomma l'*Arche des deux Testaments* ; qui avait le don des langues, comme les Apôtres ; qui, après avoir édifié la France et la Sicile, passe ses dernières années à prêcher la paix

[1] Cinq à Maroc, en 1219, canonisés par Sixte IV : sept à Ceuta, en 1221 ; leur culte fut autorisé par Léon X.

et l'union aux villes lombardes, obtient des Padouans le privilége de la cession de biens pour les débiteurs malheureux, ose seul reprocher au farouche Ezzelin sa tyrannie, de son propre aveu le fait trembler, et meurt à trente-six ans, la même année que sainte Élisabeth. Plus tard, Roger Bacon[1] réhabilite et sanctifie l'étude de la nature, classifie toutes les sciences, et prévoit, s'il n'a pas accompli, les plus grandes découvertes des temps modernes. Duns Scotus dispute à saint Thomas l'empire des écoles ; et ce grand génie trouve un rival et un ami dans saint Bonaventure[2], le *Docteur séraphique*, qui, lorsque son illustre rival, le Docteur angélique, lui demandait de quelle bibliothèque il tirait son étonnante science, montrait silencieusement son crucifix, et qui lavait la vaisselle de son couvent lorsqu'on lui apporta le chapeau de cardinal.

Mais c'est surtout par les femmes que l'ordre de saint-François jette dans ce siècle un éclat sans pareil. Ce sexe, affranchi par le christianisme, et

[1] Né en 1214. On lui attribue la découverte de la poudre à canon, du télescope, etc. On sait qu'il présenta à Clément IV le projet de réforme du calendrier, accomplie par Grégoire XIII.

[2] Né en 1221.

qui s'élevait graduellement dans l'amour et l'estime des peuples chrétiens, à proportion des progrès que faisait chaque jour le culte de la sainte Vierge, ne pouvait manquer de prendre une part puissante aux nouveaux développements de la force qui l'avait émancipé. Aussi saint Dominique avait-il introduit une réforme féconde dans la règle des épouses du Christ, et ouvert une nouvelle carrière à leurs vertus[1]. Mais ce n'était que plus tard, dans Marguerite de Hongrie[2], dans Agnès de Monte-Pulciano[3], dans Catherine de Sienne, que cette branche de l'arbre dominicain devait produire les prodiges de sainteté qui ont été depuis si nombreux. François, plus heureux, trouve dès son début une sœur, une alliée digne de lui. Pendant que lui, pauvre fils de marchand, commençait son œuvre avec quelques autres humbles bourgeois d'Assise, dans cette même ville, Clara Sciffi[4], fille d'un comte puissant, se sent saisie d'un zèle semblable. Un jour, à dix-huit ans, un dimanche des Rameaux[5], tandis que les palmes que portent

[1] A Rome, en 1218.
[2] Nièce de sainte Élisabeth, née en 1242.
[3] Née en 1268, morte en 1317.
[4] Née en 1194, morte en 1253, canonisée en 1255.
[5] 19 mars 1212.

tous les autres fidèles sont desséchées et fanées, celle que tient sa jeune main refleurit et reverdit tout à coup. C'est pour elle un précepte et un avertissement d'en haut. La nuit même, elle fuit de la maison paternelle, pénètre dans la *Porziuncula*, s'agenouille aux pieds de François, reçoit de ses mains la corde, la robe de grosse laine, et se condamne avec lui à la pauvreté évangélique. En vain ses parents la persécutent; sa sœur et d'innombrables vierges viennent la rejoindre, et rivaliser avec elle de privations et d'austérités. En vain les souverains pontifes la supplient de modérer son zèle, de daigner posséder quelque chose de fixe, puisqu'une sévère clôture lui interdit d'aller, comme les Frères Mineurs, implorer la charité des fidèles, et la réduit à l'attendre du hasard. Elle résiste opiniâtrément, et Innocent IV lui accorde enfin le *privilége de la pauvreté perpétuelle*, le seul, disait-il, que personne ne lui eût jamais demandé : « Mais celui, ajoutait-il, qui nourrit les petits oiseaux, qui a vêtu la terre de verdure et de fleurs, saura bien vous nourrir et vous vêtir jusqu'au jour où il se donnera lui-même à vous pour aliment éternel, quand, de sa droite victorieuse, il vous embrassera dans sa gloire et sa béati-

tude[1]. » Trois papes et une foule d'autres saints et nobles personnages viennent chercher auprès de cette humble vierge des lumières et des consolations. En peu d'années, elle voit tout une armée de femmes pieuses, avec des reines et des princesses à sa tête, se lever et se camper en Europe sous la règle de François d'Assise, et sous sa direction et son nom à elle, sous celui de *pauvres Claires* ou *Clarisses*. Mais, au milieu de cet empire d'âmes, sa modestie est si grande, qu'on ne la vit qu'une seule fois dans sa vie lever sa paupière pour demander au pape sa bénédiction, et qu'alors seulement on put connaître la couleur de ses yeux. Les Sarrasins viennent assiéger son monastère : malade et alitée, elle se lève, prend en main l'ostensoir, marche au-devant d'eux, et les met en fuite. Après quatorze ans d'une sainte union avec saint François, elle le perd ; puis, livrée elle-même aux plus cruelles infirmités, elle meurt, après avoir dicté un testament sublime; et le souverain pontife, qui l'avait vue mourir, la propose à la vénération des fidèles, en la proclamant Claire entre toutes clartés, lumière resplendissante du temple

[1] Bref du 9 août 1253, ap. P. Giuseppe di Madrid, *Vita di S. Chiara;* Roma, 1832, p. 124.

de Dieu, princesse des pauvres, duchesse des humbles[1].

Comme saint François dans sainte Claire, saint Antoine de Padoue trouva dans la bienheureuse Hélène Ensimelli une amie et une sœur; mais, par un merveilleux effet de la grâce divine, c'est surtout parmi les filles des rois que se recrute de saintes l'ordre de ce mendiant qui avait recherché tous les excès de la pauvreté ; soit qu'elles entrent dans la stricte observance des *pauvres claires*, soit que, retenues dans les liens du mariage, elles ne puissent adopter que la règle du tiers ordre. La première en date et en renommée est sainte Élisabeth de Hongrie, dont nous avons écrit la vie; ce ne fut pas en vain, comme nous le verrons, que le pape Grégoire IX obligea saint François à lui envoyer son pauvre manteau : comme autrefois Élisée en recevant celui d'Élie, elle devait y trouver la force de devenir son héritière. Enflammée par son exemple, sa cousine germaine, Agnès de Bohême, repousse la main de l'empereur des Romains et

[1] Clara claris præclara... clarissima illuxit... Hæc fuit altum sanctitatis candelabrum, vehementer in habitaculo Domini rutilans... Pauperum primiceria, ducissa humilium, magistra continentium, abbatissa pœnitentium. Alexandre IV, *Bulle de canonisation*.

du roi d'Angleterre, et écrit à sainte Claire[1] qu'elle aussi a juré de vivre dans l'absolue pauvreté : sainte Claire lui répond par une lettre admirable qui nous a été conservée, et envoie en même temps à sa royale néophyte une corde pour serrer ses reins, une écuelle de terre et un crucifix. Comme elle, Isabelle de France, sœur de saint Louis, refuse de devenir l'épouse de l'empereur Conrad IV, pour se faire clarisse et mourir sainte comme son frère[2]. La veuve de ce saint roi, Marguerite, les deux filles de saint Ferdinand de Castille, Hélène, sœur du roi de Portugal, suivent cet exemple. Mais, comme si la Providence avait voulu bénir le tendre lien qui unissait notre Élisabeth à saint François et à sainte Claire qu'elle avait pris pour modèles, c'est principalement sa famille qui offre à l'ordre séraphique comme une pépinière de saintes. Après sa cousine Agnès, c'est sa belle-sœur, la bienheureuse Salome, reine de Galicie; puis sa nièce, sainte Cunégonde, duchesse de Pologne; et, tandis qu'une autre de ses nièces, la bienheureuse Marguerite de Hongrie, préfère l'ordre de Saint-Dominique, où elle meurt à

[1] En 1236.
[2] En 1269.

vingt-huit ans, la petite-fille de sa sœur, nommée d'après elle Élisabeth[1], et devenue reine de Portugal, embrasse comme elle le tiers ordre de Saint-François, et comme elle y mérite les palmes éternelles.

A côté de ces saintes franciscaines de naissance royale, il ne faut pas oublier celles que la grâce de Dieu faisait surgir des derniers rangs du peuple; comme sainte Marguerite de Cortone[2], qui de courtisane devint le modèle des pénitentes; comme surtout sainte Rose de Viterbe[3], illustre et poétique héroïne de la foi, qui, à peine âgée de dix ans, au moment où le pape fugitif n'avait plus un coin de terre à lui en Italie, descendit sur la place publique de sa ville natale, pour y prêcher les droits du Saint-Siége contre l'autorité impériale qu'elle sut ébranler, mérita d'être exilée à quinze ans, par ordre de Frédéric II, et revint triomphante avec l'Église, pour mourir à dix-sept ans, au milieu de l'admiration de cette Italie, où son nom est encore aujourd'hui si populaire.

Ces deux grands ordres, qui peuplaient le ciel

[1] Née en 1271, canonisée par Urbain VIII.
[2] Née en 1244.
[3] Née en 1235, morte en 1252.

en remuant la terre, se rencontraient, malgré la diversité de leurs caractères et de leurs moyens d'action, dans une tendance commune, dans l'amour et le culte de Marie. Il était impossible que l'influence de cette sublime croyance à la Vierge-Mère, qui avait exercé un empire toujours croissant sur les cœurs, depuis la proclamation de sa maternité divine au concile d'Éphèse, ne fût pas comprise dans l'immense mouvement des âmes chrétiennes au treizième siècle ; aussi peut-on dire que si, dès le siècle précédent, saint Bernard avait donné à la dévotion du peuple pour la sainte Vierge le même élan qu'il avait imprimé à tous les nobles instincts de la chrétienté, ce furent les deux grands ordres mendiants qui portèrent ce culte à l'apogée d'éclat et de puissance dont il ne devait plus descendre. Saint Dominique, par l'établissement du Rosaire, et les Franciscains par la prédication du dogme de l'Immaculée Conception, lui élevèrent comme deux majestueuses colonnes, l'une de pratique, l'autre de doctrine, du haut desquelles la douce majesté de la Reine des Anges présidait à la piété et à la science catholique. Saint Bonaventure, le grand et docte théologien, devient poëte pour la chanter, et paraphrase deux fois le Psau-

tier tout entier en son honneur[1]. Toutes les œuvres et toutes les institutions de cette époque, surtout toutes les inspirations de l'art telles qu'elles nous ont été conservées dans ses grandes cathédrales et dans les chants de ses poëtes, nous montrent un développement immense, dans le cœur du peuple chrétien, de sa tendresse et de sa vénération pour Marie[2].

Dans le sein de l'Église même, et en dehors des deux familles de saint Dominique et de saint François, le culte de la sainte Vierge enfantait des créations aussi précieuses pour le salut des âmes que vénérables par leur durée. Trois ordres nouveaux se consacraient à elle en naissant, et se plaçaient à l'ombre de son nom sacré. Celui du Mont-Carmel[3], venu de la Terre sainte comme un dernier

[1] Outre son *Speculum B. M. V.*, qui a été peut-être l'ouvrage le plus populaire du moyen âge, on croit que ce saint a écrit le *Psalterium Majus B. M. V.* qui se compose de cent cinquante psaumes analogues à ceux de David, et s'appliquant à la sainte Vierge ; puis le *Psalterium Minus*, qui est de cent cinquante stances de quatre vers chacune ; puis enfin le *Laus B. M. V.*, et une paraphrase du *Salve*, également en vers.

[2] Ce fut en 1220 que le margrave Henri de Moravie et sa femme Agnès fondèrent la première chapelle à Mariazell, en Styrie, qui a été jusqu'à nos jours un pèlerinage si célèbre et si populaire en Allemagne. L'*Ave Maria* ne devint d'un usage général que vers 1240.

[3] Il reçut sa première règle du patriarche Albert en 1209, fut con-

rejeton de ce sol si fécond en prodiges, donnait, par l'introduction du Scapulaire, une sorte d'étendard nouveau aux fidèles de Marie. Sept marchands de Florence fondaient en même temps[1] cet ordre dont le nom seul exprime tout l'orgueil qu'on éprouvait dans ces temps de dévouement chevaleresque, à se courber sous le joug si doux à porter de la Reine du ciel ; l'ordre des *Servites* ou Serfs de Marie, qui donna aussitôt à l'Église saint Philippe Benizzi, auteur de la touchante dévotion des Sept-Douleurs de la Vierge. Enfin, ce nom chéri était attaché à une institution digne de son cœur maternel, à l'ordre de Notre-Dame de la Merci[2], destiné à racheter les chrétiens tombés dans l'esclavage des infidèles : elle avait elle-même paru, disait-on, dans la même nuit, au roi Jacques d'Aragon, à saint Raymond de Penafort, à saint Pierre Nolasque, en leur enjoignant de veiller pour l'amour d'elle au sort de leurs frères captifs. Tous trois lui obéirent, et Pierre devint le chef de l'ordre nouveau, qui fit de rapides progrès, et qui produisit bientôt ce saint Raymond Nonnat, qui se vendit

firmé en 1226, devint mendiant en 1247. Le scapulaire fut donné par la sainte Vierge à saint Simon Stock, qui mourut vers 1250.

[1] En 1239. Il fut confirmé au concile de Lyon en 1274.

[2] Commencé en 1223, approuvé en 1235.

lui-même pour racheter un esclave, et à qui les infidèles mirent un cadenas aux lèvres, tant sa parole leur semblait invincible. Déjà ce même but de compassion et de propagation à la fois avait fait naître, à la fin du siècle précédent et sous les auspices d'Innocent III, l'ordre des Trinitaires[1], par les efforts réunis de deux Saints dont une partie de la vie au moins appartient au treizième siècle, saint Jean de Matha et saint Félix de Valois[2], qui était aussi l'adorateur spécial de Marie. Pendant six cents ans et jusqu'à nos jours, ces deux ordres ont continué leur pacifique mais périlleuse croisade.

Voilà déjà cinq ordres nouveaux, tous nés dans les trente premières années de ce siècle; et ce n'est pas tout. Ce besoin de mettre en commun toutes ses forces pour le bien, qui avait son principe dans cette charité pour Dieu et le prochain, que tout concourait alors à développer, exigeait plus encore. D'autres *religions*, comme on les appela désormais, se formaient chaque jour au sein de la religion mère. Les Humiliés reçurent leur règle définitive d'Innocent III, en 1201; les Au-

[1] Ou Mathurins, fondé en 1198.

[2] Le premier, mort en 1213; le second, en 1212.

gustins[1], sous Alexandre IV, devinrent le quatrième membre de cette grande famille des Mendiants, où les Carmes avaient déjà été se placer, à côté des Frères Mineurs et Prêcheurs. Les Célestins, fondés par Pierre de Mouron, qui devait être plus tard pape et canonisé sous ce même nom de Célestin, furent confirmés par Urbain IV[2]. Dans une sphère plus restreinte et plus locale, saint Eugène de Strigonie établissait les Ermites de saint Paul, en Hongrie[3] ; et trois pieux professeurs de l'Université de Paris se réfugiaient dans un vallon solitaire du diocèse de Langres, pour y fonder, avec trente-sept de leurs élèves, le nouvel ordre du Val-des-Écoliers[4]. En outre, à côté de ces nombreuses et diverses carrières offertes au zèle et au dévouement des âmes qui voulaient se consacrer à Dieu ; à côté des grands ordres militaires d'Orient et d'Espagne, qui jetaient alors leur plus vif éclat, les chrétiens, que leurs devoirs ou leur inclination retenaient dans la vie ordinaire et profane, ne pouvaient, ce semble, se résigner à n'avoir point de part à cette vie de prières et de sacrifices qui excitait sans cesse

[1] En 1256.
[2] En 1263.
[3] En 1215.
[4] En 1218.

leur envie et leur admiration : ils s'organisaient, autant qu'ils le pouvaient, sous une forme analogue. Ainsi s'explique l'apparition des *Frati gaudenti*, ou Chevaliers de la Vierge[1], qui, sans renoncer au monde, s'occupaient à rétablir en l'honneur de Marie la paix et la concorde en Italie ; celle des Béguines, encore si nombreuses en Flandre, et qui ont pris sainte Élisabeth pour leur patronne ; enfin l'immense population des tiers ordres de saint Dominique et de saint François, où pouvaient entrer toutes les personnes mariées et engagées dans le siècle qui voulaient se rapprocher de Dieu. C'était la vie monastique introduite dans la famille et la société.

En outre, comme si cette immense richesse de sainteté due aux ordres nouveaux n'avait pas suffi à cette glorieuse époque, des saints illustres sortirent en même temps des ordres anciens, de l'épiscopat, et de tous les rangs des fidèles. Nous avons déjà nommé saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, et sainte Hedwige de Pologne, qui se fit Cistercienne. A leurs côtés, dans l'ordre de Cîteaux, il convient de placer saint Guillaume, archevêque de Bourges, lui aussi défenseur redou-

[1] En 1233.

table de la liberté ecclésiastique, et prédicateur de la croisade ; saint Thibaut de Montmorency (1247) ; l'évêque de Die, Étienne de Châtillon (1208), et l'archevêque de Bourges, Ph. Berruyer (1266), tous deux béatifiés; un autre saint Guillaume, abbé du Paraclet en Danemark, où il avait porté la piété et la science des moines de Sainte-Geneviève de Paris, dont il était sorti[1] ; dans l'ordre de Saint-Benoît, saint Sylvestre d'Osimo et saint Guillaume de Monte-Vergine, auteurs de réformes qui ont gardé leurs noms; dans l'ordre de Prémontré, le B. Hermann Joseph (1236), si célèbre par son ardent dévouement à la Mère de Dieu et les grâces éclatantes qu'il en reçut ; enfin, parmi les Augustins, saint Nicolas de Tolentino[2], qui, après soixante et dix ans d'une sainte vie, entendait chaque nuit les chants des anges dans le ciel, et en était tellement enivré qu'il ne savait plus comment vaincre son impatience de mourir. Parmi les saintes femmes, la B. Mafalda, fille du roi de Portugal ; la B. Marie d'Oignies (1213) ; et cette douce sainte Humilité[3], abbesse de Vallombreuse, dont le nom

[1] Mort en 1209.
[2] Né en 1239.
[3] Née en 1210.

seul peint toute la vie. Parmi les vierges, sainte Verdiane, l'austère recluse de Florence, qui étendait jusqu'aux serpents sa charité invincible[1]; sainte Zita, qui vécut et mourut humble servante à Lucques, et que cette république puissante ne dédaigna point de prendre pour sa patronne[2]; puis en Allemagne, sainte Gertrude[3] et sa sœur sainte Mecthilde, qui ont occupé au treizième siècle la même place que sainte Hildegarde au douzième, et sainte Catherine de Sienne au quatorzième, entre ces vierges saintes à qui le Seigneur a révélé les plus intimes lumières de sa loi.

Enfin, comment oublier, parmi les merveilles du siècle d'Élisabeth, cet ouvrage que tous les siècles ont reconnu sans rival, l'*Imitation de Jésus-Christ,* dont le glorieux anonyme n'a point été complétement levé, mais dont l'auteur présumé, Jean Gersen, abbé de Verceil, vivait à cette époque, avec laquelle, du reste, l'esprit de ce divin volume se trouve parfaitement d'accord. C'est la formule la plus complète et la plus sublime de l'ardente piété envers le Christ, d'une période qui

[1] Morte en 1222.

[2] Née en 1218. *Ecco uno degl'anzian di santa Zita*, dit le Dante, *Inf.*, c. XXI, pour désigner un magistrat de Lucques.

[3] Née en 1222.

avait déjà enfanté le Rosaire et le scapulaire en l'honneur de Marie, et qui se clôt magnifiquement par l'institution de la fête du Saint-Sacrement, laquelle eut pour premier auteur une pauvre Cistercienne (sainte Julienne de Liége), pour confirmation le miracle de Bolsène[1], et pour chantre saint Thomas d'aquin[2].

Nous ne craignons pas qu'on nous reproche d'insister trop longuement sur cette énumération des saints et des institutions religieuses d'une époque dont nous aspirons à donner une idée ; car tout homme qui aura étudié avec la moindre attention le moyen âge saura parfaitement que ce sont là les véritables pivots de la société d'alors ; que la création d'un ordre nouveau était alors pour tous les esprits un événement bien plus important que la formation d'un nouveau royaume, ou la promulgation d'une législation savante; que les Saints étaient alors les véritables héros du peuple, et qu'ils absorbaient à peu près toute la popularité

[1] 1263. La fête fut instituée en 1264 par Urbain IV, en mémoire de ce miracle.

[2] On sait que ce fut lui qui rédigea l'office de la messe du Saint-Sacrement, et qu'il est reconnu pour auteur de la prose *Lauda Sion* et de l'hymne incomparable *Adoro te supplex*. Un tableau, à Bologne, le représente écrivant le *Lauda Sion* sous la dictée des Anges.

de l'époque. Ce n'est qu'après avoir apprécié le rôle que jouaient dans l'opinion publique la prière et les miracles, ce n'est qu'après avoir étudié et compris la carrière de saint François et de saint Dominique, qu'on peut se rendre compte de la présence et de l'action d'un Innocent III et d'un saint Louis.

Mais ce n'était pas seulement sur le monde politique que s'exerçait l'empire de la foi et de la pensée catholique; dans sa majestueuse unité, elle embrassait tout l'esprit humain, et l'associait ou l'employait à tous ses développements. Ainsi sa puissance et sa gloire sont profondément empreintes sur toutes les productions de l'art et de la poésie de cette époque, tandis qu'elle sanctifiait et consacrait, loin de les arrêter, tous les progrès de la science. Et ce treizième siècle, si fécond pour la foi, ne fut pas non plus stérile pour la science. Déjà nous avons nommé Roger Bacon et Vincent de Beauvais: c'est indiquer l'étude de la nature purifiée et ennoblie par la religion, en même temps que l'introduction de l'esprit de classification et de généralisation dans la direction des richesses intellectuelles de l'homme. Nous avons nommé saint Thomas et ses contemporains dans les ordres mendiants: c'est rappeler les plus belles gloires de

la théologie, la première des sciences. Le Docteur angélique et le Docteur séraphique commentèrent à l'envi le fameux Pierre Lombard, le *Maître des sentences,* qui avait régné si longtemps sur les écoles, et il ne faut oublier ni Alain de Lille, le *Docteur universel*, qui vivait encore dans les premières années du siècle, ni Guillaume Durand, qui en illustra la fin, et qui donna le code le plus complet de la Liturgique dans son *Rationale.* La plupart de ces grands hommes embrassaient à la fois la théologie, la philosophie et le droit, et leur nom appartient également à l'histoire de ces trois sciences. Raymond Lulle [1], que sa sainte vie fit honorer comme bienheureux, appartient plus spécialement à la philosophie. La traduction des œuvres d'Aristote, entreprise par les soins de Frédéric II, et devenue si rapidement populaire, ouvrit à cette dernière science des voies nouvelles dont nous ne devons constater que le commencement à l'époque qui nous occupe. La législation n'eut peut-être jamais de plus belle période. D'un côté, les papes, organes suprêmes en même temps de la foi et du droit, donnaient au droit canonique tous les développements que comportait cette magnifique

[1] Né en 1234.

garantie de la civilisation chrétienne, siégeaient eux-mêmes comme juges avec une assiduité exemplaire[1], publiaient des collections immenses, fondaient des écoles nombreuses. De l'autre, on voyait naître la plupart des législations nationales de l'Europe, les grands Miroirs de Souabe et de Saxe, les premières lois publiées en allemand par Frédéric II à la diète de Mayence, le code donné par lui à la Sicile; en France, les établissements de saint Louis, accompagnés du *Droit coutumier* de Pierre des Fontaines, et de la *Coutume de Beauvoisis* de Philippe de Beaumanoir[2]; enfin la version

[1] Innocent III siégeait ainsi trois fois par semaine; Grégoire IX, Innocent IV et Boniface VIII étaient de célèbres jurisconsultes; nous avons déjà parlé de saint Raymond de Penafort et du cardinal Henri de Suze, placé par le Dante dans son *Paradis*.

[2] Comme depuis longtemps l'Église n'a pas eu de pires ennemis que les légistes, on ne saurait passer légèrement sur un des hommes qui ont le mieux montré comment on était à la fois catholique et légiste au moyen âge. Philippe de Beaumanoir, chevalier et bailli de Vermandois, conseiller du comte de Clermont, fils de saint Louis, publia en 1283 la *Coutume de Beauvoisis*, que les juges les plus compétents s'accordent à regarder comme le monument le plus important de l'ancien droit coutumier de la France, ce droit si fécond, si profond dans sa variété, et si bien adapté au développement provincial du pays. L'âme de ce jurisconsulte se peint tout entière dans la conclusion de son livre, que voici : « Vous, roi des rois, sire des seigneurs, vrai Dieu, vrai homme, Père, Fils et Saint-Esprit, et vous, très-glorieuse Mère, reine et princesse de celui qui tout fit et qui tout peut, je vous gracie et vous adore de ce que vous m'avez donné espace de temps et volonté de penser, tant que je suis venu à la fin de ce que

française des *Assises de Jérusalem*, où se trouve le résumé le plus complet qui soit resté du droit chrétien et chevaleresque. Tous ces précieux monuments de la vieille organisation chrétienne du monde nous sont restés dans les langues mêmes des

j'avois proposé faire en mon cœur, c'est à savoir un livre des coutumes de Beauvoisis... Et après que nous avons ordonné les coutumes et mises en écrit, nous regardâmes le siècle et le mouvement de ceux qui, volontiers et accoutumément, plaident; et quand plus les regardâmes, moins les prisâmes, et plus les méprisâmes, et pensâmes des choses lesquelles faisoient mieux à pourchacier en ce siècle; et quand nous eûmes moult pensé sur cette matière, il nous a semblé qu'il n'est rien que nul doive convoiter comme ferme paix; car celui qui ferme paix a affermi en son cœur, est droitement sire du siècle et compagnon de Dieu : car il est sire du siècle en tant comme il est en bonne pensée et le cœur en paix, qu'il ne convoite à outrage nulle chose terrienne, et compagnon de Dieu pour ce qu'il est en état de grâce et sans péché. Ni dans ces deux voies nul ne peut avoir en son cœur ferme paix, car s'il est convoiteur des choses terriennes en aucune malicieuse manière, son cœur est en guerre et en tribulation d'eux pourchacier, et donc n'a-t-il pas ferme paix à son cœur; et s'il est hors d'état de grâce si comme en péché mortel, sa conscience même le guerroie; car nous ne croyons pas qu'il soit nul si mal homme que son cœur ne soit guerroyé de sa conscience même. Donc ceux qui veulent avoir ferme paix doivent sur toute chose Dieu aimer et prier, et des choses terriennes despriser; et qui ce peut faire, il a Dieu et le siècle.

« Et puisque nous avons dit que ferme paix est la meilleure chose à pourchasser, nous prierons celui qui est fontaine de paix, c'est à savoir Jésus-Christ le fils, et celle qui puise en la dite fontaine, paix toute fois qu'il lui plaît pour ses amis, c'est-à-dire sa benoîte mère sainte Marie, en telle manière qu'ils nous veuillent donner et envoyer paix, comme ils savent que métier nous est au sauvement des âmes, Notre-Seigneur, selon son pouvoir et selon sa miséricorde ; lequel pouvoir peut tout, et laquelle miséricorde n'est comparable à nulle

divers peuples, et se distinguaient moins encore à ce titre que par leur esprit généreux et pieux de ce funeste droit romain, dont les progrès allaient bientôt altérer tous les principes de la société catholique. A côté de ces sciences intellectuelles, la médecine florissait dans ses métropoles de Montpellier et de Salerne, toujours sous l'influence et avec l'alliance de l'Église ; et le pape Jean XXI, avant de monter sur le trône pontifical, trouvait le loisir de composer le *Trésor des pauvres, ou Manuel de l'Art de guérir*. L'introduction de l'algèbre, des chiffres arabes[1], l'invention, ou du moins l'admission générale de la boussole[2], signalent encore cette époque comme une des plus importantes pour les destinées de l'humanité.

Mais c'est bien plus encore dans l'art que se

autre miséricorde, et ce nous octroie-t-il par la prière de sa très-douce mère. Amen. »

N'est-il pas cruel de penser que, pendant si longtemps, les auteurs catholiques eux-mêmes, sur la foi de Fleury et de Boileau, ont traité de ténébreuse et de barbare l'époque où tout, jusqu'à des traités de jurisprudence, était ainsi imprégné par la foi et l'amour chrétien ?

Ceux qui voudraient en savoir plus long sur Beaumanoir trouveront des détails curieux dans un excellent article de M. Laboulaye, inséré dans la *Revue de Legislation*, t. XI, année 1840.

[1] Elle eut lieu en Italie, sous Frédéric II, par Léonard Tibonacci, et en France, sous saint Louis.

[2] Voyez la *Bible Guyot*, du temps de Philippe Auguste.

manifeste le génie créateur de ce siècle : car c'est lui qui voit éclore cette douce et majestueuse puissance de l'art chrétien, dont l'éclat ne devait pâlir que sous les Médicis, lors de ce qu'on appelle la *Renaissance*, et qui fut en effet la renaissance de l'idolâtrie païenne dans les lettres et dans les arts [1]. C'est le treizième siècle qui commence, avec Cimabuë et la cathédrale de Cologne, cette longue série de splendeurs qui ne finit qu'à Raphaël et au Dôme de Milan. L'architecture, le premier des arts pour la durée, la popularité et la sanction religieuse, devait être aussi le premier à subir la nouvelle influence qui s'était développée chez les peuples chrétiens, le premier où s'épanouiraient leurs grandes et saintes pensées. Il semble que cette immense mouvement des âmes que représentent saint Dominique, saint François et saint Louis, ne pouvait avoir d'autre expression que ces gigantesques cathédrales qui paraissent vouloir porter jusqu'au ciel, au sommet de leurs tours et de leurs flèches, l'hommage universel de l'amour et de la foi victo-

[1] On connaît l'exclamation du pape Adrien VI en arrivant à Rome après la mort de Léon, à la vue de toutes les statues antiques qu'on avait déterrées : *Proh ! idola Barbarorum !* Elle était, certes, dictée autant par un juste sentiment de l'art chrétien que par l'émotion pieuse du chef de l'Église catholique.

rieuse des chrétiens. Les vastes basiliques des siècles précédents leur paraissent trop nues, trop lourdes, trop vides, pour les nouvelles émotions de leur piété, pour l'élan rajeuni de leur foi. Il faut à cette vive flamme de la foi le moyen de se transformer en pierre, et de se léguer ainsi à la postérité. Il faut aux pontifes et aux architectes quelque combinaison nouvelle qui se prête et s'adapte à toutes les nouvelles richesses de l'esprit catholique ; ils la trouvent en suivant ces colonnes qui s'élèvent vis-à-vis l'une de l'autre dans la basilique chrétienne, comme des prières qui, en se rencontrant devant Dieu, s'inclinent et s'embrassent comme des sœurs : dans cet embrassement, ils trouvent l'ogive. Par son apparition, qui ne devient un fait général qu'au treizième siècle, tout est modifié, non pas dans le sens intime et mystérieux des édifices religieux, mais dans leur forme extérieure. Au lieu de s'étendre sur la terre comme de vastes toits destinés à abriter les fidèles, il faut que tout jaillisse et s'élance vers le Très-Haut. La ligne horizontale disparaît peu à peu, tant domine l'idée de l'élévation, la tendance au ciel. A dater de ce moment, plus de cryptes, plus d'églises souterraines ; la pensée chrétienne, qui n'a plus rien à craindre,

se produira tout entière au grand jour. « Dieu ne veut plus, » dit le *Titurel*, le plus grand poëme de l'époque, et où se trouve formulé l'idéal de l'architecture chrétienne, « Dieu ne veut plus que son cher peuple se rassemble d'une manière timide et honteuse dans des trous et des cavernes [1]. » Comme il a voulu donner tout son sang pour Dieu dans les croisades, *ce cher peuple* veut maintenant donner toutes ses fatigues, toute son imagination, toute sa poésie, pour qu'on fasse à ce même Dieu des palais dignes de lui. D'innombrables beautés fleurissent de toutes parts dans cette germination de la terre fécondée par le catholicisme, et qui semble reproduite dans chaque église par la merveilleuse végétation des chapiteaux, des clochetons et des fenestrages. Nous serions entraîné mille fois trop loin, si nous entrions dans le détail de tout ce que cette transformation de l'architecture, au treizième siècle, a valu au monde de grandeur et de poésie. Il faut nous borner à constater que la première et la plus complète production au moins en Allemagne de l'architecture dite *gothique* ou ogivale, a été

[1] Boisserée, *Essai sur la description du temple du Saint-Graal*, dans le troisième chant du *Titurel*. Munich, 1834. Ce savant, déjà illustré par sa *Cathédrale de Cologne*, a rendu un nouveau service à l'art par la publication que nous citons.

l'église bâtie sur le tombeau de la *chère sainte Élisabeth*[1] avec le produit des offrandes de la foule de pèlerins qui y affluaient. Il nous faut aussi rappeler au moins les noms de quelques-unes des immortelles cathédrales qui s'élevaient en même temps sur tous les points de l'Europe chrétienne, et qui, si elles ne furent pas toutes achevées alors, eurent leur plan tracé par la main d'hommes de génie, qui ont dédaigné de nous laisser leur nom ; ils aimaient trop Dieu et leurs frères pour aimer la gloire. C'étaient en Allemagne, après Marbourg, Cologne (1246)[2], l'église modèle où la confiance des générations fidèles a été trahie par leur postérité, mais qui, restée suspendue dans sa gloire, est comme un défi jeté à l'impuissance moderne ; Cologne, qui forme, avec Strasbourg et Fribourg, la magnifique trilogie gothique des bords du Rhin. En France, Chartres, dédiée en 1260, après un siècle et demi de persévérance ; Reims (1232), la cathédrale de la monarchie ; Auxerre (1215), Amiens (1228), Beauvais (1250), la Sainte-Chapelle et Saint-Denis, la

[1] M. Moller, célèbre architecte allemand de nos jours, a publié un ouvrage special in-folio sur cette église. (Voyez le chap. XXXI de notre Histoire.)

[2] Les dates entre parenthèses marquent le commencement des travaux.



façade de Notre-Dame (1223). En Belgique, Sainte-Gudule de Bruxelles (1226) et l'église des Dunes, bâtie par quatre cents moines en cinquante ans (1214-62). En Angleterre, Salisbury, la plus belle de toutes (1220) ; une moitié d'York (1227-60), le chœur d'Ély (1235), la nef de Durham (1212), et l'abbaye nationale de Westminster (1247). En Espagne, Burgos et Tolède, fondées par saint Ferdinand (1228) ; et presque toutes ces œuvres colossales, entreprises et menées à fin par une seule ville ou un seul chapitre, tandis que les plus puissants royaumes d'aujourd'hui seraient hors d'état, avec toute leur fiscalité, d'en achever une seule. Victoire majestueuse et consolante de la foi et de l'humilité sur l'orgueil incrédule, victoire qui étonnait dès ce temps-là même les âmes simples, et arrachait à un moine ce cri de noble surprise : « Comment se fait-il que dans des cœurs si humbles il y ait un si fier génie[1] ? »

La sculpture chrétienne ne pouvait que suivre les progrès de l'architecture, et commençait dès lors à porter ses plus beaux fruits. Ces belles rangées de saints et d'anges qui peuplent les façades

[1] Et mirum in tam humili corde potuisse inesse tam magnum animum. *Vita Hugonis abb.*, ap. Digby, *Mores Catholici*.

des cathédrales sortent alors de la pierre[1]. On voit s'introduire l'usage de ces tombes où apparaissent, dormant du sommeil des justes, l'époux à côté de l'épouse, leurs mains quelquefois entrelacées dans la mort comme elles l'avaient été dans la vie; ou encore la mère couchée au milieu de ses enfants : ces statues, si graves, si pieuses, si touchantes, empreintes de toute la placidité du trépas chrétien, la tête soutenue par de petits anges, qui semblent avoir recueilli le dernier soupir; les jambes croisées, quand on avait été à la croisade[2]. Les reliques des saints que l'on avait rapportées en si grand nombre de Byzance conquise, ou que fournissait sans cesse la gloire des élus contemporains, étaient une occasion perpétuelle de travail pour la sculpture et l'orfévrerie catholiques. La châsse si richement décorée de sainte Elisabeth est un monument de la fécondité de ces arts, inspirés alors par une piété fervente. Celle de sainte Geneviève valut à son auteur, Raoul l'orfévre, les premières lettres de noblesse qui furent données en France; et c'est ainsi que, dans la société chrétienne, l'art a triom-

[1] Warton, *Essay on gothic architect.*

[2] Bloxam, *Monumental architect. sculpt.*, p. 141. Les plus anciens exemples sont ceux de Guillaume Longue-Épée à Salisbury, des fils de saint Louis à Royaumont.

phé, avant la richesse, de l'inégalité de la naissance.

Quant à la peinture, quoiqu'elle ne fît que naître, déjà elle annonçait son glorieux avenir. Les vitraux, qui devenaient d'un usage universel, lui offraient un champ nouveau, en versant sur toutes les cérémonies du culte une nouvelle et mystérieuse lumière. Les étonnantes miniatures du *Missel* de saint Louis et des *Miracles de la sainte Vierge*, par Gauthier de Coinsy, qu'on voit à la Bibliothèque royale, montrent ce que pouvait déjà produire l'inspiration chrétienne. En Allemagne commençait déjà à poindre cette école si pure, si mystique du bas Rhin, qui devait, plus que toute autre, unir le charme et l'innocence de l'expression à l'éclat du coloris. Et déjà la popularité de cet art naissant était si grande, que l'on ne cherchait plus l'idéal de la beauté dans la nature déchue, mais bien dans ces types mystérieux et profonds dont d'humbles artistes avaient puisé le secret au sein de leurs contemplations religieuses [1].

Nous n'avons pas encore nommé l'Italie; c'est

[1] Wolfram d'Eschenbach, un des plus célèbres poëtes de l'Allemagne à cette époque (1220), pour donner une idée de la beauté d'un de ses héros, dit que les peintres de Cologne ou de Maëstricht n'auraient pu le faire plus beau. Ap. Passavant, *Kunstreise*, p. 403.

qu'elle mérite une place à part dans cette trop rapide énumération. En effet, cette patrie éternelle de la beauté devançait et surpassait déjà le reste du monde dans le culte de l'art chrétien ; Pise et Sienne, encore aujourd'hui si belles dans leur mélancolie et leur abandon, servaient de berceau à cet art et préparaient les voies à Florence, qui devait en être la première capitale. Quoique déjà peuplées depuis un siècle d'admirables édifices, Pise ciselait le délicieux bijou de Santa Maria della Spina (1230), et préparait le Campo-Santo[1], monument unique de la foi, de la gloire et du génie d'une cité chrétienne ; Sienne voulait bâtir une nouvelle cathédrale (1225) qui devait tout surpasser, si elle avait pu être achevée. Dans ces deux villes, Nicolas Pisan[2] et son illustre famille fondaient cette sculpture si vivante et si pure qui donnait du cœur à la pierre, et ne devait finir qu'avec la chaire de Santa-Croce à Florence. Giunta de Pise et Guido de Sienne annoncent en même temps, dans la peinture, l'école grave et inspirée qui devait sitôt

[1] Le plan en fut conçu en 1200 par l'archevêque Ubaldo, et ne fut exécuté qu'en 1278.

[2] Fleurit de 1230 à 1270 : ses chefs-d'œuvre sont la chaire du baptistère de Pise, celui du Dôme de Sienne, et le tombeau de saint Dominique à Bologne.

grandir sous Cimabuë et Giotto, et toucher au ciel avec le bienheureux moine de Fiesole. Florence accueillait une œuvre de Cimabuë comme un triomphe, et croyait qu'un ange était venu du ciel pour peindre cette tête vraiment angélique de Marie dans l'*Annonciation*, que l'on y vénère encore[1]. Orviéto voyait s'élever une cathédrale digne de figurer au milieu de celles du Nord (1206-1214); Naples avait sous Frédéric II son premier peintre et son premier sculpteur[2] ; enfin Assise élevait dans sa triple et pyramidale église, au-dessus du tombeau de saint François, le sanctuaire des arts en même temps qu'une irrésistible ardeur pour la foi. Plus d'un Franciscain se distinguait déjà dans la peinture ; mais l'influence de saint François sur les artistes laïques fut désormais immense : ils semblaient avoir trouvé le secret de toute leur inspiration dans le développement prodigieux qu'il avait donné à l'élément de l'amour ; ils placèrent désormais sa vie et celle de sainte Claire à côté de celle du Christ et de sa mère, dans le choix de leurs sujets ; et l'on vit tous les peintres célèbres de ce siècle et du suivant aller lui payer leur tribut, en

[1] A l'église des Servites; elle fut peinte selon la légende de 1252.
[2] Tommaso da Stefani et Nicolas Masuccio.

ornant de leurs peintures la basilique d'Assise. C'était près de là aussi que devait naître l'école mystique de l'Ombrie, qui, dans le Pérugin et dans Raphaël avant sa chute, a atteint le dernier terme de la perfection de l'art chrétien. On eût dit que, par une douce et merveilleuse justice, Dieu avait voulu accorder la couronne de l'art, la plus belle parure du monde, au lieu de la terre d'où s'étaient élevés vers lui les plus ferventes prières et les plus nobles sacrifices[1].

Si l'art était déjà si riche au temps dont nous parlons, et répondait si bien au mouvement des âmes, que n'aurions-nous pas à dire de la poésie, sa sœur? Jamais, certes, elle n'a joué un rôle aussi populaire et aussi universel qu'alors. L'Europe semblait un vaste atelier de poésie, d'où sortait chaque jour quelque œuvre, quelque cycle nouveau. C'est qu'à part l'abondance des inspirations, les peuples commençaient à user d'un instrument qui devait prêter une force immense au dévelop-

[1] Tout ce que nous venons d'indiquer sur la peinture et l'art en général, et surtout sur l'influence que saint François a exercée, se trouve établi et éloquemment développé dans le livre que M. Rio a publié depuis la première édition de l'*Histoire de sainte Élisabeth*, et qui est intitulé *De la peinture chrétienne en Italie*. Cet ouvrage a déjà effectué une salutaire révolution dans l'étude et l'appréciation de l'art tant en France qu'en Italie.

pement de leur imagination. En effet, cette première moitié du treizième siècle, que nous avons déjà vu tant produire, fut aussi l'époque de la floraison, de l'expansion de toutes les langues vivantes de l'Europe, celle où elles commencèrent toutes à la fois à produire des monuments qui nous sont restés. Des traductions de la Bible[1], des recueils de législation, faits pour la première fois dans les idiomes modernes, prouvent leur importance croissante. Chaque peuple se trouva ainsi avoir à sa disposition une sphère d'activité toute neuve pour sa pensée, où le génie national put se dégager à l'aise. La prose se forma pour l'histoire, et l'on vit bientôt des chroniques faites pour le peuple, et souvent par lui, prendre place à côté des chroniques latines, si longtemps méprisées, et qui renferment cependant tant d'éloquence, tant de beautés tout à fait inconnues au latin classique[2]. Cepen-

[1] En castillan, par ordre du roi Alphonse ; en français, par Guyard Desmoulins.

[2] Nous n'en saurions citer de meilleur exemple que la *Vie de sainte Élisabeth,* par Théodoric de Thuringe : les fréquentes citations que nous en ferons pendant le cours de notre récit pourront en donner une idée au lecteur. Parmi les principaux historiens latins de cette époque, il faut citer Saxo Grammaticus pour les royaumes scandinaves, le P. Vincent, Kadlubek, pour la Pologne, et le cardinal Jacques de Vitry, pour les croisades.

dant la poésie conserva longtemps la suprématie que lui donnait son droit de primogéniture. On la voit dès lors, dans presque tous les pays de l'Europe, se revêtir de toutes les formes que l'on s'est longtemps figurées comme réservées à la civilisation païenne ou moderne. L'épopée, l'ode, l'élégie, la satire, le drame lui-même, ont été aussi familiers aux poëtes de cette période qu'à ceux des siècles d'Auguste et de Louis XIV. Et, quand on lit leurs œuvres avec la sympathie qu'entraîne une foi religieuse identique à la leur, avec l'appréciation impartiale d'une société où l'âme dominait à un si haut point la matière, avec une indifférence assez facile à concevoir pour les règles de la versification moderne, on se demande ce qui a donc été inventé de nouveau par les écrivains des siècles plus récents : on cherche ce que la pensée et l'imagination ont gagné en échange des purs trésors qu'elles ont perdus. Car, il faut le savoir, tous les sujets dignes d'un culte littéraire ont été chantés par ces génies méconnus, et glorifiés par eux devant leurs contemporains ; Dieu et le ciel, la nature, l'amour, la gloire, la patrie, les grands hommes, rien ne leur a échappé. Il n'est pas un secret de l'âme qu'ils n'aient découvert, pas une mine du sentiment qu'ils

n'aient exploitée, pas une fibre du cœur humain qu'ils n'aient remuée, pas une corde de cette lyre immortelle dont ils n'aient tiré des accords délicieux.

Pour commencer par la France, sa langue, formée par les trouvères du siècle précédent, et peut-être par les sermons de saint Bernard, était déjà devenue une richesse nationale ; mais sous saint Louis elle prit cet ascendant européen qu'elle n'a jamais perdu depuis. Tandis que le maître du Dante, Brunetto Latini, écrivait son *Tesoro*, espèce d'Encyclopédie, en français, parce que c'était, selon lui, la langue la plus répandue en Occident, saint François chantait le long des routes des cantiques en français [1]. La prose française, qui devait être l'instrument de saint Bernard et de Bossuet, ouvrait avec Villehardouin et Joinville la série de ces grands modèles qu'aucune nation n'a surpassés ; mais la poésie, comme partout alors, était bien plus féconde et plus goûtée. Nous ne dirons rien de la littérature provençale des troubadours, quoique la critique moderne ait daigné lui laisser

[1] On raconte même que son nom de François lui fut donné au lieu de celui de son père à cause de sa grande habitude de la langue française.

sa réputation, et quoiqu'elle fût encore dans tout son éclat au treizième siècle, parce que nous croyons qu'elle ne renferme aucun élément catholique, qu'elle s'est bien rarement élevée au-dessus du culte de la beauté matérielle, et qu'elle représente, sauf quelques exceptions, la tendance matérialiste et immorale des hérésies méridionales de cette époque. Tout au contraire, dans la France du Nord, à côté des fabliaux et de certaines œuvres lyriques qui se rapprochaient trop du caractère licencieux des troubadours, l'épopée nationale et catholique y apparaissait dans toute sa splendeur. Les deux grands cycles où se concentre la plus haute poésie des siècles catholiques, celui des épopées carlovingiennes, et celui de la Table Ronde et du Saint-Graal, inaugurés au siècle précédent par Chrestien de Troyes, se peuplèrent alors de ces *romans* dont la popularité était immense. Le *Roman de Roncevaux*, dans la forme où nous le possédons aujourd'hui, ceux de *Gérard de Nevers*, de *Partenopex de Blois*, de *Berthe aux grands pieds*, de *Renaud de Montauban*, des *Quatre Fils d'Aymon*, ces transfigurations des traditions françaises sont toutes de cette époque ; comme aussi ceux de *Renart* et de la *Rose*, qui ont conservé plus longtemps une

certaine vogue. Plus de deux cents poëtes, dont les œuvres nous sont restées, florissaient dans ce siècle[1] : un jour peut-être les catholiques s'aviseront d'aller chercher dans leurs œuvres quelques-unes des plus charmantes productions de la muse chrétienne, au lieu de croire, sur la parole de l'adulateur Boileau, que la poésie ne vint en France qu'avec Malherbe. Il nous faut bien nommer parmi eux Thibaut, roi de Navarre, qui a chanté la Croisade et la sainte Vierge avec un si pur enthousiasme, qui a mérité les éloges du Dante, et qui léguait son cœur, en mourant, aux pauvres Clarisses qu'il avait fondées à Provins ; son ami Auboin de Sézanne ; Raoul de Coucy, dont le nom au moins est resté populaire, tué à la Massoure, sous les yeux de saint Louis ; le prieur Gauthier de Coinsy[2], qui a élevé à la gloire de Marie un si beau monument dans ses *Miracles* ; puis cette femme d'origine inconnue, mais à qui son talent et le succès national qu'elle obtint ont valu le beau nom de Marie de France ; enfin, Rutebeuf, qui ne crut pas pouvoir trouver d'héroïne plus illustre à

[1] Voyez leur énumération dans l'*Histoire littéraire de France*, t. XVI et XVII ; Rochefort, *État de la poésie française ;* P. Paris, le *Romancero français*.

[2] Né en 1177, mort en 1236.

chanter que notre Élisabeth. En même temps Étienne Langton, que nous avons déjà vu primat d'Angleterre et auteur de la Grande Charte, entremêlait de vers ses sermons, et écrivait le premier drame connu des modernes, dont la scène est dans le ciel, où la Justice, la Vérité, la Miséricorde et la Paix discutent le sort d'Adam après sa chute, et où Jésus-Christ vient les réconcilier [1]. Nous ne faisons ici que jeter un regard fugitif sur une époque où la poésie jouait un rôle si populaire dans les mœurs françaises, que saint Louis ne dédaignait pas d'admettre à sa table royale des ménétriers ou poëtes ambulants, et que ces mêmes hommes avaient le droit de s'affranchir de tout péage moyennant une chanson.

En Allemagne, le treizième siècle est le moment le plus brillant de cette admirable poésie du moyen âge. C'est l'aveu unanime des nombreux savants qui ont réussi un moment à la rendre de nouveau populaire dans ce pays. Et nous le disons avec une conviction profonde, nulle poésie n'est plus belle, nulle n'est empreinte d'une telle jeunesse de cœur

[1] Delarue, *Archæologia*, t. XIII. On regarde Jean Bodel d'Arras comme le plus notable poëte dramatique de cette époque; son beau drame intitulé *Jeu de saint Nicolas* nous a été révélé par M. Onésime Leroy, dans son ouvrage sur les mystères.

et de pensée, d'un enthousiasme si ardent, d'une pureté si sincère : nulle part enfin les nouveaux éléments que le Christianisme a déposés dans l'imagination humaine n'ont remporté un plus noble triomphe. Que ne pouvons-nous rendre un hommage plus éclatant aux délicieuses émotions que son étude nous a values, lorsque, pour connaître sous toutes ses faces le siècle d'Élisabeth, nous avons ouvert les volumes où dort cette merveilleuse beauté! Avec quelle surprise, quelle admiration avons-nous vu tout ce que la grâce, la finesse, la mélancolie semblent réserver à la maturité du monde réuni à la naïveté, à la simplicité, à l'ardente et grave piété des premiers âges! Tandis que la famille des épopées de race purement germanique et scandinave s'y développe à la suite des *Nibelungen* [1], de cette magnifique Iliade des races germaines, le double cycle français et breton dont nous avons parlé plus haut y trouve des interprètes sublimes dans des poëtes qui savaient, tout en conservant le fond des traditions étrangères, marquer leurs œuvres d'une nationalité incontestable. Leurs noms sont encore presque in-

[1] Ce poëme célèbre, dans la forme où nous le possédons, date des premières années du treizième siècle.

connus en France, comme l'étaient il y a trente ans ceux de Schiller et de Goethe; mais ils ne le seront peut-être pas toujours. Le plus grand d'entre eux, Wolfram d'Eschenbach [1], a donné à son pays une admirable version du *Parceval*, et la seule que le monde possède du *Titurel* [2], ce chef-d'œuvre du génie catholique, qu'il ne faut pas craindre de placer, dans l'énumération de ses gloires, aussitôt après la *Divine Comédie*. A côté de lui, Godefroi de Strasbourg publie le *Tristan*, où se résument les idées des siècles chevaleresques sur l'amour, ainsi que les plus belles légendes de la Table Ronde; et Hartmann de l'Aue, l'*Iwain*, en même temps que la légende exquise du *Pauvre Henri*, où ce poëte chevalier prend pour héroïne une pauvre fille de paysan et se plaît à réunir en elle tout ce que la foi et les mœurs de son temps pouvaient donner d'inspirations sur le dévouement et le sacrifice, le mépris de la vie et de ses biens, l'amour du ciel. Combien d'autres épopées religieuses et nationales, qu'il serait maintenant inutile même de nommer [3]! Mais le génie lyrique n'était pas moins

[1] Florissait de 1215 à 1220.

[2] L'original français de ce poëme, par Guyot de Provins, est perdu.

[3] Telles sont le *Wigalois*, par Wirnt de Gravenberg, vassal de l'aïeul d'Élisabeth, et qui accompagna son mari à la croisade; *Guillaume*

abondant, sur ce riche sol de l'Allemagne, que le génie épique. La pédante et ignorante critique des siècles incrédules n'a pas réussi à effacer les souvenirs nationaux de cette brillante et nombreuse phalange de chantres d'amour (*Minnesænger*) [1], qui sortit, de 1180 à 1250, des rangs de la chevalerie allemande, ayant à sa tête, par la naissance, l'empereur Henri VI, mais, par le génie, Walter de Vogelweide, dont les écrits sont comme le miroir de toutes les émotions de son temps, et le résumé le plus complet de cette ravissante poésie. Aucun de ses rivaux et de ses contemporains n'a réuni à un plus haut degré aux affections de la terre, à un patriotisme zélé et jaloux, l'enthousiasme des choses saintes, l'enthousiasme pour la croisade où il avait été combattre, et par-dessus tout pour la Vierge Mère, dont il a chanté la miséricorde et les douleurs mortelles avec une tendresse

d'Orange, que le beau-père d'Élisabeth demanda à Wolfram d'Eschenbach; *Floire et Blanchefleur*, par Conrand de Flecke; le *Chant de Roland*, par le poëte Conrad; *Barlaam et Josaphat*, par Rodolphe de Hohenems, etc.

[1] La principale collection de leurs œuvres est à la Bibliothèque royale à Paris, dans le manuscrit dit de Manesse. Elle renferme les vers de *cent trente-six* poëtes. M. le professeur Hagen, de Berlin, en a publié une édition excellente, avec les additions les plus précieuses.

sans égale. On voit bien chez lui que ce n'était pas seulement l'amour humain, mais encore l'amour céleste et toutes ses richesses dont la science lui avait mérité, à lui et à ses pareils, leur titre de *Chantres d'amour*. Marie, partout reine de la poésie chrétienne, l'était surtout en Allemagne : et nous ne pouvons nous empêcher de nommer, parmi ceux qui lui ont offert dans leurs vers le plus pur encens, Conrad de Wurzbourg, qui, dans sa *Forge dorée*, semble avoir voulu concentrer tous les rayons de tendresse et de beauté dont elle avait été entourée par la vénération du monde catholique. Et, comme pour nous rappeler que tout dans ce siècle doit nous rattacher à sainte Élisabeth, nous voyons les sept chefs de ces poëtes épiques et de ces chantres d'amour s'assembler en concours solennel à la cour de Thuringe, chez leur protecteur spécial le landgrave Hermann, beau-père de notre sainte, au moment même de sa naissance : les chants qui furent le produit de la rencontre de cette brillante pléiade forment, sous le dom de *Guerre de la Wartbourg*, une des manifestations les plus éclatantes du génie germanique, et un des trésors les plus abondants du mysticisme légendaire du moyen âge, en même temps

qu'une couronne de poésie pour le berceau d'Élisabeth.

On voit partout des têtes couronnées parmi les poëtes de cet âge ; mais dans la péninsule ibérique ce sont les rois qui guident les premiers pas de la poésie. Pierre d'Aragon est le plus ancien troubadour d'Espagne. Alphonse le Savant, fils de saint Ferdinand, et qui mérita avant François Ier le titre de *Père des lettres,* historien et philosophe, fut aussi poëte : on n'a guère de vers espagnols plus anciens que ses cantiques à la Vierge, et le touchant récit qu'il fit, en langue gallicienne, de la guérison miraculeuse de son père. Denis Ier, roi de Portugal, est le premier poëte connu de son royaume. En Espagne, commençait avec le plus vif éclat cette admirable effusion de splendeur chrétienne qui s'y est prolongée bien plus longtemps qu'en aucune autre contrée, et ne s'éclipsa qu'après Calderon. Tandis que la poésie légendaire y jetait une douce lumière dans les œuvres du bénédictin Gonzalo de Berceo [1], chantre vraiment inspiré de Marie et des saints de sa patrie, on voit surgir l'épopée espagnole dans ces fameuses *Romances* [2], qui forment

[1] 1198-1268. Ses œuvres ont été publiées par Sanchez, t. II.

[2] Celles du *Cid*, regardées comme les plus anciennes, ne sauraient,

pour l'Espagne une gloire à part, qu'aucune autre nation ne saurait lui disputer; où sont enregistrées toutes les luttes et les beautés de son histoire ; qui ont doté le peuple de souvenirs immortels, et qui ont réfléchi tout ce qu'il y avait d'éclat et de prestige dans l'élégance et la galanterie des Maures, sans jamais perdre ce sévère caractère catholique qui consacrait en Espagne, plus que partout, la dignité de l'homme, la féaulté du vassal et la foi du chrétien.

L'Italie ne vit naître le Dante qu'à la fin de la période [1] que nous envisageons ; mais elle l'annonçait noblement. La poésie, moins précoce qu'en France et en Allemagne, ne commença qu'alors à jaillir de son sein, mais ce fut avec une abondance prodigieuse[2]. Sur tous les points de cette noble et féconde terre s'élèvent des écoles de poëtes, comme bientôt devaient s'élever des écoles d'artistes. En Sicile, la muse italienne a son premier

d'après les meilleurs juges, avoir été composées avant le treizième siècle.

[1] Il naquit en 1265.

[2] Il faut voir le recueil intitulé : *Poeti del primo secolo*, c'est-à-dire du treizième, où l'on trouve des chefs-d'œuvre bien faits pour déconcerter ceux qui se figurent que la poésie italienne n'a commencé qu'avec le Dante.

berceau[1]; elle y paraît pure, animée, amourense de la nature, délicate, sympathisant vivement avec le génie français, qui devait deux fois faire de la Sicile son apanage, mais toujours profondément catholique[2]. A Pise et à Sienne, elle est plus grave, plus solennelle, comme les beaux monuments que ces villes ont conservés. A Florence et dans les villes environnantes, elle est tendre, abondante, pieuse, en tout digne de sa patrie[3]. C'était une véritable légion de poëtes, qui avait pour chefs l'empereur Frédéric II, les rois Enzio et Mainfroy ses fils, son chancelier Pierre des Vignes[4]; puis Guitone d'Arezzo, poëte si profond et quelquefois si éloquent et si touchant, loué avec ardeur par Pétrarque et imité par lui; enfin Guido Guinicelli, que le Dante n'a pas hésité à proclamer son maître[5]. Mais tous avaient été devancés et surpassés par saint François d'Assise[6] : son influence devait

[1] C'est du moins l'avis du Dante, *de Vulg. Eloq.*, I, 12; et de Pétrarque, *Trionfo d'amore*, V, 35.

[2] Voyez le beau chant à l'Hostie de Guglielmotto d'Otrante, en 1256.

[3] Il nous faut surtout citer les charmantes poésies de Notajo d'Oltrano (1240); on les trouve dans Crescimbeni et les *Rime antiche*.

[4] On lui attribue le premier sonnet italien.

[5] *Purgat*, cant. VI.

[6] Nous devons rappeler ici le beau travail de M. Sœrres, intitulé *Saint François d'Assise, troubadour*, traduit dans la *Revue européenne*

vivifier l'art, son exemple devait enflammer les poëtes. Tout en réformant le monde, Dieu lui permet d'user le premier de cette poésie qui allait produire le Dante et Pétrarque. Comme c'était son âme seule qui lui inspirait ses vers, et qu'il ne suivait aucune règle, il les faisait corriger par le frère Pacifique, qui était devenu son disciple, après avoir été le poëte lauréat de Frédéric II; et puis tous deux s'en allaient le long des chemins, chantant au peuple ces hymnes nouveaux, et lui disant qu'ils étaient les musiciens de Dieu, qui ne voulaient d'autre salaire que la pénitence des pécheurs. Nous les avons encore, ces chants radieux où le pauvre mendiant célébrait les merveilles de l'amour d'en haut, dans la langue du peuple, et avec une passion qu'il craignait lui-même de voir accuser de folie.

Nullo donca oramai più mi riprenda,
Se tal amore mi fa pazzo gire.
Già non e core che più si difenda,
D'amor si preso, che possa fuggire.
Pensi ciascun come cor non si fenda,

de 1833. Il n'y a point de vers italiens dont on puisse avec certitude fixer la date avant ceux de saint François. Nous avons parlé plus haut des beaux poëmes de saint Bonaventure.

Fornace tal come possa patire...
Data m'è la sentenzia,
Che d'amore io sia morto.
Già non voglio conforto,
Se non morir d'amore...
Amore, amore grida tutto 'l mondo ;
Amore, amore ogni cosa clama...
Amore, amore tanto penar mi fai,
Amore, amore nol' posso patire :
Amore, amore tanto mi ti dai,
Amore, amore, ben credo morire :
Amore, amore tanto preso m'hai,
Amore, amore, famm' in te transire :
Amor dolce languire,
Amor mio desioso,
Amor mio dilettoso,
Annegami in amore [1].

Non, jamais cet amour, qui était, comme nous l'avons vu, toute sa vie, n'a poussé un cri si enthousiaste, si vraiment céleste, si pleinement détaché de la terre : il l'était tellement, que non-seulement les siècles suivants n'ont jamais pu l'égaler, mais qu'ils n'ont pas même su le comprendre. On connaît mieux ce célèbre cantique à

[1] Rime di san Francesco, dans Crescimbeni, *Commentarij della volgar poesia.*

son frère le soleil, composé après une extase où il avait reçu la certitude de son salut. A peine échappé de son cœur, il va le chanter sur la place publique d'Assise, où l'évêque et le podestat allaient en venir aux mains. Mais, aux accents de cette lyre divine, la haine s'éteint dans les cœurs, les ennemis s'embrassent en pleurant, et la concorde renaît, ramenée par la poésie et la sainteté.

Enfin, la plus haute et la plus belle des poésies, la liturgie, produit en ce siècle quelques-uns de ses chefs-d'œuvre les plus populaires ; et, si saint Thomas d'Aquin lui donne le *Lauda Sion*, et tout l'admirable office du Saint-Sacrement, c'est un disciple de saint François, Thomas de Celano, qui nous lègue le *Dies iræ*, ce cri de sublime terreur ; et un autre, le B. Jacopone, qui dispute à Innocent III la gloire d'avoir composé, dans le *Stabat Mater*, le plus beau chant qu'ait inspiré la plus pure et la plus touchante des douleurs.

Nous voici revenus à saint François, et on peut dire que cette époque, dont nous avons entrepris d'esquisser les traits les plus saillants, peut se résumer tout entière dans les deux grandes figures de saint François d'Assise et de saint Louis de France.

L'un, homme du peuple, et qui fit pour le peuple plus que n'avait encore fait personne, en élevant la pauvreté à la dignité suprême, en la prenant pour condition et pour sauvegarde d'une influence toute nouvelle sur les choses du ciel et de la terre ; investi de cette vie surnaturelle du christianisme, qui a si so[illegible] conféré la souveraineté spirituelle aux derniers de ses enfants ; jugé par ses contemporains comme l'homme qui avait marché le plus près des traces du Christ ; enivré pendant toute sa vie d'amour divin ; et, par la toute-puissante vertu de cet amour, orateur, poëte, législateur, conquérant.

L'autre, laïque, chevalier, pèlerin, croisé, roi ceint de la première couronne du monde, brave jusqu'à la témérité, n'hésitant pas plus à exposer sa vie qu'à courber sa tête devant Dieu ; amoureux du danger, de l'humiliation, de la pénitence, champion infatigable de la justice, de l'opprimé, du faible ; personnification sublime de la chevalerie chrétiennne dans toute sa pureté, et de la véritable royauté dans toute son auguste grandeur. Tous deux dévorés de la soif du sacrifice, du martyre ; tous deux perpétuellement préoccupés du salut de leur prochain ; tous deux marqués de la croix du

Christ, François dans les glorieuses plaies qui lui sont communes avec le crucifié, et Louis dans ce *milieu du cœur où gît l'amour.*

Ces deux âmes si identiques dans leur nature et leur tendance, si bien faites pour se comprendre et se chérir, ne se rencontrèrent jamais sur la terre. Mais une pieuse et touchante tradition veut que saint Louis soit allé en pèlerinage au tombeau de son glorieux contemporain, et qu'il y ait trouvé un digne successeur de saint François dans un de ses disciples les plus vénérés, le B. Ægidius. L'histoire de leur rencontre donne trop bien la mesure du siècle dont nous traitons, pour qu'on ne nous pardonne pas de la répéter ici. Saint Louis étant donc venu d'Assise au couvent de Pérouse, où demeurait Ægidius, le fait prévenir qu'un pauvre pèlerin demandait à lui parler. Mais une vision intérieure révéla aussitôt au frère que ce pèlerin n'était autre que le saint roi de France. Il court au-devant de lui, et dès qu'ils se voient, quoique ce soit pour la première fois, ils se jettent à genoux tous deux au même moment, et, s'embrassant tendrement, ils demeurent longtemps appuyés sur le cœur l'un de l'autre, et confondus dans ce baiser d'amour et d'effusion intime, sans échanger

une seule parole. Après être restés ainsi embrassés pendant très-longtemps, toujours à genoux et dans un profond silence, ils se détachent l'un de l'autre, se lèvent, et s'en retournent, le roi à son royaume, le moine à sa cellule [1]. Mais les autres frères du couvent, ayant découvert que c'était le roi, allèrent faire de grands reproches à Ægidius. « Comment, lui dirent-ils, peux-tu être si grossier, lorsqu'un si saint roi vient de France exprès pour te voir, que de ne pas lui dire une seule parole? — Ah! mes frères bien-aimés, leur répondit le Bienheureux, ne vous étonnez pas si ni moi ni lui nous n'avons pu parler, car, dès que nous nous sommes embrassés, la lumière de la divine sagesse m'a révélé tout son cœur, et lui a révélé tout le mien; et ainsi, en nous regardant dans nos deux cœurs, nous nous connaissions bien autrement que si nous nous étions parlé, et avec une bien

[1] Esce di cella è corre alla porta... insieme con grandissima divozione inginocchiandosi, s'abbracciarono insieme, e bacciaronsi con tanta dimestichezza, siccome per lungo tempo avessono tenuta grande amistade insieme; ma per tutto questo non parlava nè l'uno nè l'altro, ma stavano così abbracciati, con quelli segni d'amore caritativo, in silenzio. E stati che furono per grande spazio nel detto modo senza dirsi parola insieme, si partirono l'uno d' al' altro, e santo Lodovico se n'ando al suo viaggio, e frate Egidio si torno alla cella. *Fioretti di S. Francesco*, cap. XXXIV; chronique célèbre de la fin du treizième siècle.

autre consolation que si nous avions voulu rendre par des paroles ce que nous sentions, tant la langue humaine est incapable d'exprimer les secrets mystères de Dieu[1] ! » Touchant et admirable symbole de cette intelligence secrète, de cette victorieuse harmonie qui unissait alors les âmes supérieures, les âmes saintes, comme un pacte éternel et sublime.

On peut dire aussi que ces deux grandes âmes se sont complétement rencontrées et unies dans une âme de femme, dans celle de cette sainte Élisabeth, dont le nom s'est déjà trouvé tant de fois sous notre plume. Ce brûlant amour de la pauvreté qui enflammait le séraphin d'Assise, cette volupté de la souffrance et de l'humiliation, ce culte suprême de l'obéissance, se rallume tout à

[1] O frate Egidio, perchè sei tu stato tanto villano...? Carissimi frati non vi maravigliate de ciò, imperocchè nè io a lui, ne egli a me poteva dire parola, perocchè si tosto come noi ci abbraciammo insieme, la luce della divina sapienza rivelò e manifestò a me il cuore suo, e a lui il mio, e cosi per divina operazione ragguardandoci ne'cuori ciò ch'io volea dire a lui, ed egli a me, troppo meglio cognoscemmo, che se noi ci avessimo parlato colla bocca, e con maggiore consolazione, che se noi avessimo voluto esplicare con voce quello che noi sentivamo nel cuore, per lo diffetto della lingua umana, la quale non puo chiaramente esprimere li misteri segreti di Dio... *Fioretti*, ccc.

coup dans le cœur d'une jeune princesse qui, du sein de l'Allemagne, reconnaît en lui son modèle et son père. Cette immense sympathie pour la passion d'un Dieu fait homme, qui envoyait saint Louis, pieds nus, à vingt-quatre ans, au-devant de la sainte couronne d'épines, qui le forçait d'aller deux fois sous la bannière de la Croix chercher en Afrique la captivité et la mort ; cette soif d'une vie meilleure qui le faisait se débattre contre sa famille et ses amis pour abdiquer la couronne et se cacher sous l'habit de cordelier ; ce respect de la pauvreté qui lui faisait baiser la main de tous ceux à qui il donnait des aumônes ; ses larmes si abondantes, sa douce familiarité avec Joinville, et jusqu'à sa vive tendresse conjugale : tout cela se retrouve dans la vie d'Élisabeth, qui ne fut pas moins sa sœur par toutes les émotions et toutes les sympathies intimes de sa vie que par leur engagement commun sous le règne de saint François.

Il a été établi, de nos jours, que le treizième siècle a été remarquable par l'influence croissante des femmes sur le monde social et politique [1] ; qu'elles y dirigèrent souverainement les affaires

[1] Michelet, *Hist. de France*, t. II, p. 544.

de plusieurs vastes États [1] ; et que chaque jour on leur rendait, dans la vie publique et la vie privée, plus d'hommages C'était la suite inévitable de ce culte de la sainte Vierge, dont nous avons plus haut constaté les progrès. Il faut tenir compte, dit un poëte du temps, à toutes les femmes de ce que la mère de Dieu a été femme [2]. En effet, comment les rois et les peuples auraient-ils pu la prendre chaque jour pour médiatrice entre son fils et eux, mettre sous sa sanction toutes leurs œuvres, la choisir pour objet spécial de leur plus ardente dévotion, sans reporter une partie de cette vénération sur le sexe dont elle était la représentante auprès de Dieu, et le type régénéré ? Puisque la femme était si puissante au ciel, il fallait bien qu'elle le fût aussi sur la terre. Mais, tandis que d'autres princesses apprenaient à partager avec les rois les droits du commandement suprême, la fille du roi de Hongrie, issue d'une race de saintes, et dont l'exemple devait en tant produire, montrait qu'il y avait encore pour les femmes une royauté

[1] Blanche de Castille ; Isabelle de la Marche, qui dirigeait toute la politique du roi Jean sans Terre, son époux ; Jeanne, comtesse de Flandre, qui réclama le droit d'assister, comme pair de France, au sacre de saint Louis.

[2] *Frauenlob*, poëme du treizième siècle.

des âmes au-dessus de toutes les pompes de la terre ; et c'est en l'exerçant, sans le vouloir et à son insu, qu'elle a conquis sa place dans l'histoire. Sa vie, si courte qu'elle fût, présente une réunion peut-être unique des phases les plus diverses, des traits à la fois les plus aimables et les plus austères que puisse renfermer la vie d'une chrétienne, d'une princesse et d'une sainte. Toutefois, dans les vingt années qui s'écoulent depuis le jour où on l'apporte dans un berceau d'argent à son fiancé, jusqu'à celui où elle expire sur le grabat d'hôpital qu'elle a choisi pour lit de mort, il y a deux parties bien distinctes, sinon dans son caractère, du moins dans sa vie extérieure. La première est toute chevaleresque, toute poétique, faite pour enchanter l'imagination autant que pour inspirer la piété. Du fond de la Hongrie, de cette terre à moitié inconnue, à moitié orientale, frontière de la chrétienté, qui se présentait sous un aspect mystérieux et grandiose aux imaginations du moyen âge [1], elle arrive au sein de la cour de Thuringe,

[1] La fameuse Berthe la Débonnaire, femme de Pepin, mère de Charlemagne, principale héroïne du cycle des épopées carlovingiennes, était aussi fille du roi de Hongrie. Voyez *li Reali di Francia* et le roman de *Berthe aux grands pieds*, édit. de M. P. Paris. Floires, ce héros d'une des épopées les plus populaires du moyen âge, *Floires et*

la plus brillante et la plus poétique de toute l'Allemagne. Pendant son enfance, sa vertu précoce est méconnue, sa piété méprisée ; on veut la renvoyer ignominieusement à son père ; mais son fiancé lui garde une inébranlable fidélité, la console des persécutions des méchants, et, dès qu'il est maître de ses États, se hâte de l'épouser. Le saint amour d'une sœur se mêle dans son cœur à l'ardente tendresse de l'épouse pour celui dont elle a partagé l'enfance avant de partager la couche, et qui rivalise de piété et de ferveur avec elle : un abandon plein de charme, une naïve et délicieuse confiance, président à leur union. Pendant tout le temps de leur vie conjugale, ils offrent l'exemple le plus touchant et le plus édifiant d'un mariage chrétien : et l'on peut affirmer que parmi toutes les saintes aucune n'a offert au même degré qu'Élisabeth le type de l'épouse chrétienne. Mais, au milieu du bonheur de cette vie, des joies de la maternité, des hommages et de l'éclat d'une cour chevaleresque, son âme s'élance déjà vers la source éternelle de l'amour par la mortification, l'humilité et la plus fervente dévotion ; et les germes de cette vie

Blanchefleur, était héritier du trône de Hongrie. Voyez Mss. de la Biblioth. roy., fonds Saint-Germain des Prés, n° 1989.

supérieure déposés en elle se développent et s'épanouissent dans une charité sans limites, dans une sollicitude infatigable pour toutes les misères des pauvres. Cependant l'rrésistible appel de la croisade, le devoir suprême de délivrer le tombeau de Jésus, entraîne loin d'elle son jeune époux, après sept ans de la plus tendre union : il n'ose lui révéler ce projet secret encore, mais elle le découvre dans un épanchement de familiarité intime. Elle ne sait comment se résigner à ce dur destin, elle le suit et l'accompagne bien au delà des frontières de son pays ; elle ne peut s'arracher de ses bras. Au désespoir qui déchire son âme lors de ses adieux si touchants et lorsqu'elle apprend la mort prématurée de son époux bien-aimé, on reconnaît tout ce que ce jeune cœur renfermait d'énergie et de tendresse ; précieuse et invincible énergie, digne d'être consacrée à la conquête du ciel ; tendresse profonde et insatiable dont Dieu seul pouvait être le remède et le prix.

Aussi, cette séparation une fois consommée, tout change dans sa vie, et Dieu prend la place de tout dans son âme. Le malheur se plaît à l'accabler? elle est brutalement chassée de sa résidence souveraine ; elle erre dans la rue avec ses

petits enfants, en proie à la faim et au froid, elle qui avait nourri et soulagé tant de pauvres : nulle part elle ne trouve un abri, elle qui avait donné asile à tant d'infortunes. Mais, quand ces injures sont réparées, elle n'en est pas plus réconciliée avec la vie mondaine. Restée veuve à vingt ans, elle dédaigne la main des plus puissants princes : le monde lui fait mal ; les liens de l'amour mortel une fois brisés, elle se sent blessée d'un amour divin[1] ; son cœur, comme l'encensoir sacré, se ferme à tout ce qui vient de la terre, et ne reste ouvert que du côté du ciel[2]. Elle contracte avec le Christ une seconde et indissoluble union ; elle le recherche et le sert dans la personne des malheureux : après leur avoir distribué tous ses trésors, toutes ses possessions, quand il ne lui reste plus rien, elle se donne elle-même à eux, elle se

[1] Hæc sancto amore saucia. *Hymne du Bréviaire romain pour les saintes femmes.*

[2]
Li cuers doit estre
Semblans à l'encensier,
Tous clos envers la terre,
Et overs vers le ciel.

Le *Séraphin*, poëme mss. de la Biblioth. roy., n° 1862. Ce poëte inconnu semble avoir ainsi devancé la magnifique expression de Bossuet, lorsqu'il dit du cœur de madame de la Vallière *qu'il ne respirait plus que du côté du ciel.*

fait pauvre pour mieux comprendre et mieux soulager la misère des pauvres; elle consacre sa vie à leur rendre les plus rebutants services. C'est en vain que son père, le roi de Hongrie, envoie un ambassadeur pour la ramener auprès de lui. Ce seigneur la trouve à son rouet, décidée à préférer le royaume du ciel à toutes les splendeurs royales de sa patrie. En échange de ses austérités, de sa pauvreté volontaire, du joug de l'obéissance sous lequel elle brise chaque jour tout son être, son divin Époux lui accorde une joie et une puissance surnaturelle. Au milieu des calomnies, des privations, des mortifications les plus cruelles, elle ne connaît pas une ombre de tristesse; un regard, une prière d'elle, suffisent pour guérir les maux de ses frères. A la fleur de son âge, elle est mûre pour l'éternité, et elle meurt en chantant un cantique de triomphe qu'on entend répéter aux anges dans les cieux.

Ainsi, dans les vingt-quatre années de sa vie, nous la voyons tour à tour orpheline, étrangère et persécutée, fiancée modeste et touchante, femme sans rivale pour la tendresse et la confiance, mère féconde et dévouée, souveraine puissante bien plus par ses bienfaits que par son rang; puis veuve

cruellement opprimée, pénitente sans péchés, religieuse austère, vraie sœur de charité, épouse fervente et favorite du Dieu qui la glorifie par des miracles avant de l'appeler à lui ; et, dans toutes les vicissitudes de la vie, toujours fidèle à son caractère fondamental, à cette parfaite simplicité, qui est le plus doux fruit de la foi et le plus fragrant parfum de l'amour, et qui a transformé sa vie tout entière en cette céleste enfance à laquelle Jésus-Christ a promis le royaume du ciel.

Tant de charme, tant d'intérêt dans la brève existence mortelle de cette jeune femme, ne sont pas la création d'un poëte ou le fruit d'une piété exagérée par l'éloignement des temps : ils sont tout au contraire garantis par toute l'autorité de l'histoire. La profonde impression que la destinée et les héroïques vertus d'Élisabeth ont faite sur son siècle s'est manifestée par le soin tendre et scrupuleux avec lequel on a recueilli et répété de génération en génération les moindres actions de sa vie, les moindres paroles qui lui échappaient, et mille traits qui portent la lumière jusque dans les derniers replis de cette âme si naïve et si pure. Il nous est ainsi donné, à six siècles de distance, de rendre compte de cette bienheureuse vie avec

tous les détails familiers et intimes qu'on ne s'attend guère à trouver que dans les Mémoires écrits d'hier, et avec des circonstances si poétiques, si romanesques même, qu'on a de la peine à ne pas y voir d'abord les résultats d'une imagination exaltée, et qui s'est plu à embellir de tous ses attraits une héroïne de roman. Et cependant leur authenticité historique ne saurait être soupçonnée; car la plupart de ces détails, recueillis en même temps que ses miracles, et vérifiés par de solennelles enquêtes aussitôt après sa mort, ont été enregistrés, par de graves historiens, dans les chroniques nationales et contemporaines qui font foi pour tous les autres événements du temps[1]. Aux yeux de ces pieux narrateurs qui écrivaient comme agissait la société où ils vivaient, sous l'empire exclusif de la foi, une si belle victoire du Christ, tant de charité et de sollicitude pour le pauvre peuple et des manifestations si éclatantes de la puissance de Dieu, opérées par un être si faible et si jeune, apparaissaient comme un doux champ de repos au milieu des batailles, des guerres et des révolutions politiques.

Et non-seulement cette vie si poétique et en

[1] Voyez plus loin l'indication des sources historiques.

même temps si édifiante est certifiée par l'histoire, mais elle a reçu une sanction bien autrement haute ; elle a été environnée d'un éclat qui fait pâlir et les prestiges de l'imagination, et la renommée du monde, et toute la popularité que peuvent donner les historiens et les rhéteurs ; elle a été ornée de la plus belle couronne qui soit connue des hommes, de la couronne de *sainte!* Elle a été glorifiée par le culte du monde chrétien. Elle a été dotée de cette popularité de la prière, la seule éternelle, la seule universelle ; la seule qui soit décernée à la fois par les savants et les riches, et par les pauvres, les malheureux, les ignorants ; par cette immense masse d'hommes qui n'ont ni le temps ni l'esprit de s'occuper des gloires humaines. Et pour ceux chez qui l'imagination domine, quel bonheur de sentir que tant de poésie, tant de traits charmants où se peint tout ce que le cœur humain saurait éprouver de plus frais et de plus tendre, peuvent être rappelés, glorifiés, non plus dans les pages de quelque roman ou sur les planches d'un théâtre, mais sous les voûtes de nos églises, au pied des saints autels, dans l'effusion de l'âme chrétienne aux pieds de son Dieu !

Peut-être, égaré comme on l'est souvent par cette partialité involontaire qu'on éprouve pour ce qui a été le but d'une étude et d'un attachement de plusieurs années, nous sommes-nous exagéré la beauté et l'importance de notre sujet. Nous ne doutons pas que, même à part toute l'imperfection de notre mise en œuvre, plusieurs ne trouvent que ce siècle si reculé n'a rien de commun avec le nôtre; que cette biographie si détaillée, que cette peinture de mœurs depuis si longtemps surannées, n'offre aucun résultat profitable et positif aux idées religieuses de nos jours : les âmes simples et pieuses pour qui seules nous écrivons en jugeront. L'auteur de ce livre s'est fait à lui-même une objection grave : séduit d'abord par le caractère poétique et légendaire qu'offre au premier aspect la vie d'Élisabeth, il s'est trouvé comme à son insu, à mesure qu'il avançait, aux prises avec l'étude d'un admirable développement de la force ascétique qu'engendre la foi, avec la révélation des plus profonds mystères de l'initiation chrétienne : il a dû se demander alors s'il avait bien le droit d'entreprendre une œuvre pareille, si le récit des sublimes triomphes de la religion ne devait pas être réservé à des plumes dont cette

religion puisse s'honorer, ou qui du moins lui soient exclusivement vouées. Il lui a bien fallu reconnaître qu'il n'avait pour cela aucune mission; et ce n'a plus été qu'en tremblant qu'il a achevé un travail qui semble ne s'accorder ni avec sa faiblesse, ni avec son âge, ni avec son caractère laïque.

Et cependant, après de longues hésitations, il s'est laissé entraîner par le besoin de donner quelque suite à des études prolongées et consciencieuses, et par le désir de présenter aux amis de la religion, comme à ceux de la vérité historique, le tableau fidèle et complet de la vie d'une sainte des anciens jours, d'un de ces êtres qui résumaient en eux toutes les croyances et les plus pures affections des siècles chrétiens; de les peindre autant que possible avec les couleurs de leur époque, et de les montrer dans tout l'éclat de cette complète beauté avec laquelle ils se présentaient à l'esprit des peuples du moyen âge.

Nous n'ignorons pas que, pour reproduire une vie pareille dans toute son intégrité, il faut aborder de front tout un ordre de faits et d'idées qui est depuis longtemps frappé de réprobation par la vague religiosité des derniers temps, et qu'une

piété sincère mais craintive a trop souvent écarté de l'histoire religieuse : nous voulons parler des phénomènes surnaturels qui sont si abondants dans la vie des saints, qui ont été consacrés par la foi sous le nom de miracles, et flétris par la sagesse mondaine sous le nom de légendes, de superstitions populaires, de traditions fabuleuses. Il s'en trouve un grand nombre dans l'histoire d'Élisabeth. Nous avons cherché à les reproduire avec la même scrupuleuse exactitude que nous avons mise dans le récit de tout le reste de sa vie. La seule pensée de les omettre, ou même de les pallier, de les interpréter avec une adroite modération, nous eût révolté. C'eût été à nos yeux un sacrilége, que de voiler ce que nous croyons la vérité pour complaire à l'orgueilleuse raison de notre siècle : c'eût été une inexactitude coupable, car ces miracles sont racontés par les mêmes auteurs, constatés par la même autorité que tous les autres événements de notre récit ; et nous n'aurions vraiment pas su quelle règle suivre pour admettre leur véracité dans certains cas et la rejeter dans d'autres. C'eût été enfin une hypocrisie, car nous avouons sans détour que nous croyons de la meilleure foi du monde à tout ce qui a jamais

été raconté de plus miraculeux sur les saints de Dieu en général, et sur sainte Élisabeth en particulier. Ce n'est pas même une victoire sur notre faible raison qu'il nous a fallu remporter pour cela ; car rien ne nous paraît plus raisonnable, plus simple pour un chrétien, que de s'incliner avec reconnaissance devant la miséricorde du Seigneur, quand il la voit suspendre ou modifier les lois naturelles dont elle a été seule créatrice, pour assurer et glorifier le triomphe des lois bien autrement hautes de l'ordre moral et religieux. N'est-il pas doux et facile de concevoir combien des âmes de la trempe de celle d'Élisabeth et de ses contemporains, exaltées par la foi et l'humilité bien au-dessus des froids raisonnements de la terre, épurées par tous les sacrifices et toutes les vertus, habituées à vivre d'avance dans le ciel, offraient à la bonté de Dieu un théâtre toujours préparé ; combien aussi la foi ardente et simple du peuple appelait, et, si on l'ose dire, justifiait l'intervention fréquente et familière de cette force toute-puissante que nie, en la repoussant, l'orgueil insensé de nos jours !

Aussi est-ce avec un mélange de respect et d'amour que nous avons longtemps étudié ces tra-

ditions innombrables des générations fidèles, où la foi et la poésie chrétienne, où les plus hautes leçons de la religion et les plus délicieuses créations de l'imagination se confondaient dans une union si intime, qu'on ne saurait comment les décomposer. Même si nous n'avions pas le bonheur de croire avec une entière simplicité aux merveilles de la puissance divine qu'elles racontent, jamais nous ne nous sentirions le courage de mépriser les innocentes croyances qui ont ému et charmé des millions de nos frères pendant tant de siècles : tout ce qu'elles peuvent renfermer même de puéril s'exalte et se sanctifie à nos yeux, pour avoir été l'objet de la foi de nos pères, de ceux qui étaient plus près du Christ que nous ; et nous n'avons pas le cœur de dédaigner ce qu'ils ont cru avec tant de ferveur, aimé avec tant de constance. Loin de là, nous confesserons hautement que nous y avons mainte fois trouvé secours et consolation ; et nous ne sommes pas les seuls : car, si partout les gens qui se disent éclairés et savants les méprisent, il y a encore des refuges où ces douces croyances sont restées chères aux pauvres et aux simples. Nous avons trouvé leur culte chez les habitants de l'Irlande, du Tyrol, de l'Italie surtout,

et même de plus d'une province française; nous les avons recueillies sur leurs lèvres et dans les larmes qui coulaient de leurs yeux; elles ont encore un autel dans le plus beau des temples, dans le cœur du peuple. Nous oserons même le dire : il manque quelque chose à la gloire humaine des Saints qui n'ont pas été entourés de cette popularité touchante, qui n'ont pas reçu, en même temps que les hommages de l'Église, ce tribut d'humble amour et d'intime confiance qui se paye sous le chaume, au coin du feu de la veillée, de la bouche et du cœur des simples et des pauvres. Élisabeth, dotée par le ciel d'une simplicité si absolue, et qui, au milieu des splendeurs de son rang, préférait à toute autre société celle des gens malheureux et méprisés du monde; Élisabeth, l'amie, la mère, la servante des pauvres, ne pouvait être oubliée par eux; et c'est ce doux souvenir qui explique quelques-uns des plus charmants récits que nous aurons à répéter.

Mais ce n'est point ici le lieu d'approfondir cette grave question de la foi due aux miracles de l'histoire des saints; il nous suffit d'avoir énoncé notre point de vue personnel : eût-il été tout différent, il n'aurait pu nous dispenser, en écrivant la vie d'É-

lisabeth, d'exposer tout ce que les catholiques ont cru sur elle, et de lui tenir compte de la gloire et de l'influence que ses miracles lui ont valu aux yeux des fidèles. Dans toute étude du moyen âge, la foi implicite du peuple, l'adhésion unanime de l'opinion publique, donnent à toutes les traditions populaires, inspirées par la religion, une force qu'il est impossible à l'historien de ne pas apprécier. De sorte qu'en laissant même de côté leur valeur théologique, on ne saurait méconnaître, sans aveuglement, le rôle qu'elles ont joué de tout temps dans la poésie et dans l'histoire.

Quant à la poésie, il serait difficile de nier qu'elles en renferment une mine inépuisable ; c'est ce qu'on reconnaîtra chaque jour davantage, à mesure qu'on reviendra aux sources de la véritable beauté. Quand même il faudrait se résigner à ne regarder la légende que comme la *mythologie chrétienne*, selon l'expression méprisante des grands philosophes de nos jours, encore nous paraîtrait-elle une source de poésie bien autrement pure, abondante et originale, que la mythologie usée de l'Olympe. Mais comment s'étonner de ce qu'on lui ait longtemps refusé tout droit à une influence poétique ? Les générations idolâtres qui

avaient concentré tout leur enthousiasme sur les monuments et les inspirations du paganisme, et les générations impies qui ont décoré du nom de poésie les muses souillées du dernier siècle, ne pouvaient certes donner le même nom à ce fruit exquis de la foi catholique ; elles ne pouvaient lui rendre qu'un genre d'hommages, c'était de l'insulter et d'en rire, comme elles l'ont fait.

Sous le point de vue purement historique, les traditions populaires, et notamment celles qui se rattachent à la religion, si elles n'ont pas une certitude mathématique, si ce ne sont pas ce qu'on appelle des faits positifs, en ont eu du moins toute la puissance, et ont exercé sur les passions et les mœurs des peuples une influence bien autrement grande que les faits les plus incontestables pour la raison humaine. A ce titre elles méritent assurément l'attention et le respect de tout historien sérieux et solidement critique.

Il doit en être de même pour tout homme qui s'intéresse à la suprématie du spiritualisme dans la marche de la race humaine, qui élève le culte de la beauté morale au-dessus de la domination exclusive des intérêts et des penchants matériels ; car, il ne faut pas l'oublier, au fond des croyances

les plus puériles, des superstitions les plus nuisibles qui ont pu régner quelque temps chez des populations chrétiennes, il y avait toujours la reconnaissance formelle d'une force surnaturelle, et une protestation généreuse en faveur de la dignité de l'homme déchu, mais non pas sans retour. Partout et toujours elles gravaient dans les convictions populaires la victoire de l'esprit sur la matière, de l'invisible sur le visible, de la gloire innocente de l'homme sur son malheur, de la pureté primitive de la nature sur sa corruption. La moindre petite légende catholique a gagné plus de cœurs à ces immortelles vérités que toutes les dissertations des philosophes. C'est toujours le sentiment de cette glorieuse sympathie entre le Créateur et la créature, entre le ciel et la terre, qui se fait jour à travers les siècles ; mais, tandis que l'antiquité païenne l'avait balbutié, en donnant à ses dieux tous les vices de l'humanité, les âges chrétiens l'ont proclamé en élevant l'humanité et le monde régénérés par la foi à la hauteur du ciel.

Dans les siècles dont nous parlons, de pareilles apologies eussent été bien mal placées. Alors personne dans la société chrétienne ne doutait de la vérité et de la douceur ineffable de ces pieuses

traditions. Les hommes vivaient dans une sorte de tendre et intime familiarité avec ceux d'entre leurs pères que Dieu avait manifestement appelés à lui, et dont l'Église avait proclamé la sainteté. Cette Église, qui les avait placés sur ses autels, ne pouvait certes pas s'offenser de ce que ses enfants vinssent en foule, et avec une infatigable tendresse, apporter toutes les fleurs de leur âme et de leur imagination à ces témoins de l'éternelle vérité. Ils avaient déjà reçu la palme de la victoire; ceux qui combattaient encore ne se lassaient pas de les féliciter, d'apprendre d'eux la science du vainqueur. D'ineffables affections, de salutaires patronages, se formaient ainsi entre les saints de l'Église triomphante et les humbles combattants de l'Église militante. On choisissait à son gré dans ce peuple glorifié un père, un ami, une amie; et sous son aile on marchait avec plus de confiance et de sécurité vers l'éternelle lumière. Depuis le roi et le pontife jusqu'au plus pauvre artisan, chacun avait une pensée spéciale dans le ciel : au sein des combats, dans les dangers et les douleurs de la vie, ces saintes amitiés exerçaient toute leur influence consolatrice et fortifiante. Saint Louis, mourant au delà des mers pour la Croix, invoquait avec

ferveur l'humble bergère qui était la protectrice de sa capitale. Les preux Espagnols, accablés par les Maures, voyaient saint Jacques se mêler à leurs rangs, et, retournant à la charge, changeaient aussitôt leur défaite en victoire. Les chevaliers et les nobles seigneurs avaient pour modèles et pour patrons saint Michel et saint Georges, pour dames de leur pieuse pensée, sainte Catherine et sainte Marguerite ; et, s'il leur arrivait de mourir prisonniers et martyrs pour la foi, ils songeaient à sainte Agnès, à la jeune fille qui avait aussi ployé sa tête sous le fer du bourreau[1]. Le laboureur voyait dans les églises l'image de saint Isidore avec sa charrue, et de sainte Nothburge, la pauvre servante tyrolienne, avec sa faucille. Le pauvre artisan, l'homme livré aux durs travaux, rencontrait à chaque pas ce colossal saint Christophe succombant sous le poids de l'enfant Jésus, et retrouvait en lui le symbole de ces rudes labeurs de la vie, dont le ciel est la moisson. L'Allemagne surtout était fertile en ce genre de croyances; et on le conçoit sans peine encore aujourd'hui, en étudiant son vieil

[1] Et lors me seignai, et m'agenoillai au pié de l'un d'eulz, qui tenoit une hache danoise à charpentier, et dis : « Ainsi mourut sainte Agnès. » Joinville.

esprit si naïf et si pur, en y trouvant cette ignorance du sarcasme, du rire moqueur qui flétrit toute poésie, en sondant sa langue si riche, si expressive. Nous ne finirions jamais si nous essayions de spécifier les innombrables liens qui attachaient ainsi le ciel à la terre, si nous pénétrions dans cette vaste sphère où toutes les affections et tous les devoirs de la vie mortelle se trouvaient mêlés et entrelacés à d'immortelles protections, où les âmes même les plus délaissées et les plus solitaires trouvaient tout un monde de consolations et d'intérêts, à l'abri de tous les mécomptes d'ici-bas. On s'exerçait ainsi à aimer dès ce monde ceux qu'on devait aimer dans l'autre : on comptait retrouver au delà de la tombe les saints protecteurs du berceau, les douces amies de l'enfance, les fidèles patrons de l'existence tout entière ; on n'avait qu'un vaste amour qui réunissait les deux vies de l'homme, et qui, commencé au sein des orages du temps, se prolongeait à travers les gloires de l'éternité.

Mais toutes ces croyances et toutes ces tendres affections, qui s'élançaient du cœur de l'homme de ces temps-là vers le ciel, se rencontraient et se fixaient toutes sur une image suprême. Toutes

ces pieuses traditions, les unes locales, les autres personnelles, s'éclipsaient et se confondaient dans celles que le monde entier répétait sur Marie. Reine de la terre autant que reine du ciel, pendant que tous les fronts et tous les cœurs étaient inclinés devant elle, tous les esprits étaient inspirés par sa gloire ; tandis que le monde se couvrait de sanctuaires, de cathédrales élevées en son honneur, l'imagination de ces générations poétiques ne tarissait pas dans la découverte de nouvelles perfections, de nouvelles beautés, au sein de cette beauté suprême. Chaque jour voyait éclore quelque légende plus merveilleuse, quelque nouvelle parure que la reconnaissance du monde offrait à Celle qui lui avait rouvert les portes du ciel, qui avait repeuplé les rangs des anges, qui avait ôté aux hommes le droit de se plaindre du péché d'Ève ; à l'humble ancèle couronnée par Dieu de la couronne que Michel avait arrachée à Lucifer en le jetant dans les enfers[1]. « Il faut bien, » lui disait-on avec une délicieuse simplicité, « il faut bien que tu nous exauces ; nous avons tant de bonheur

[1] Expressions du poëme de la *Guerre de Wartbourg*, du temps de la naissance de sainte Elisabeth, et d'autres des douzième et treizième siècles.

à t'honorer[1] ! » « Ah ! s'écrie Walter, chantons toujours cette douce Vierge, à qui son Fils ne sait rien refuser. Voilà notre consolation suprême ; c'est que dans le ciel on fait tout ce qu'elle veut ! » Et pleine d'une inébranlable confiance en l'objet de tant d'amour, convaincue de sa vigilance maternelle, la Chrétienté s'en remettait à elle de toutes ses peines et de tous ses dangers, et se reposait dans cette confiance, selon la belle image d'un poëte contemporain de sainte Élisabeth :

Endormie est la périllée,
Mais notre Dame est éveillée...
Oncques ne fut la glorieuse
Ne someillanz ne pareceuse...
Et nuit et joz la Virge monde
En esveille est por tot le monde.
S'ele dormait une seule hore,
Toz li monz ce desous de sore
Trebucheroit, por les meffetz
Que nous fesons et avons fez[2].

Dans l'esprit de ces siècles, où il y avait une si grande surabondance de foi et d'amour, deux

[1] Cantique en l'honneur de Marie, dans Hoffman, *Histoire des Chants de l'Église en Allemagne*, p. 102.
[2] *Miracles de la Vierge*, par le prieur Gautier de Coinsy, Mss. de la Bibl. roy., n° 20.

fleuves avaient inondé le monde ; il n'avait pas seulement été racheté par le sang de Jésus, il avait aussi été purifié par le lait de Marie, par ce lait qui avait été la première nourriture de Dieu sur la terre, et qui lui avait rappelé le ciel[1] ; il avait sans cesse besoin de l'un et de l'autre ; et comme le dit un pieux religieux qui a écrit avant nous la vie d'Élisabeth : « Tous ont le droit d'entrer dans la famille de Jésus-Christ, quand ils font un excellent usage du sang de leur Rédempteur et de leur père, et du laict de la sacrée Vierge, leur mère ; oui, de ce sang adorable qui encourage les martyrs, qui enchante leurs douleurs... et de ce laict virginal qui adoucit nos amertumes en apaisant la colère de Dieu[2]. » Et encore, il faut le dire, l'en-

[1] Salvatorem sæculorum, ipsum Regem angelorum, sola Virgo lactabat ubere de cœlo pleno. *Office de l'Église pour les Matines de la Circoncision*, lect. VIII.

[2] *Vie de sainte Elisabeth*, par le R. P. Apollinaire ; Paris, 1660, p. 41. Un délicieux tableau d'un des peintres les plus accomplis qu'ait inspirés l'art chrétien, Francesco Francia de Bologne, a consacré cette pensée deux siècles avant la pieuse exclamation que nous citons. Il a représenté saint Augustin debout, ayant à sa droite Marie, qui offre le sein à son divin Enfant, et à gauche Jésus sur la croix ; d'une main il tient cette inscription : *Hic ab ubere lactor* ; et de l'autre : *Hic a vulnere pascor;* et au-dessus de sa tête : *Positus in medio, quo me vertar nescio. Dicam ergo : Jesus, Maria, miserere.* Ce tableau est à la pinacothèque de Bologne.

thousiasme de cette filiale tendresse ne suffisait pas à ces âmes si pieuses envers la Vierge-Mère : il fallait un sentiment plus tendre, s'il était possible, plus intime, plus encourageant, le plus doux et le plus pur que l'homme puisse concevoir. Après tout, Marie n'avait-elle pas été une simple mortelle, une faible femme qui avait connu toutes les misères de la vie, qui avait passé par la calomnie, et l'exil, et le froid, et la faim? Ah! c'était plus qu'une mère, c'était une sœur que chérissait en elle le peuple chrétien ! Aussi la conjurait-on sans cesse de se rappeler cette fraternité si glorieuse pour cette race exilée ; aussi un grand saint, le plus passionné de ses serviteurs, n'hésitait pas à l'invoquer ainsi : « O Marie ! lui dit-il, nous te supplions comme Abraham suppliait Sara dans la terre d'Égypte... O Marie ! ô notre Sara ! dis que tu es notre sœur, afin qu'à cause de toi Dieu nous veuille du bien, afin que par ta grâce nos âmes vivent en Dieu. Dis-le donc, ô notre très-chère Sara ! dis que tu es notre sœur ; et à cause d'une telle sœur, les Égyptiens, c'est-à-dire les démons, auront peur de nous ; à cause d'une telle sœur, les anges viendront se ranger en bataille à nos côtés ; et le Père, et le Fils, et

le Saint-Esprit, nous feront miséricorde à cause d'une sœur telle que toi[1]. »

C'est ainsi qu'ils aimaient Marie, ces chrétiens d'autrefois. Mais, quand leur amour avait embrassé le ciel et sa mère, et tous ces bienheureux habitants, il redescendait sur la terre pour la peupler et l'aimer à son tour. La terre qui leur avait été assignée pour séjour, cette belle créature de Dieu, devenait aussi l'objet de leur féconde sollicitude, de leur affection ingénue. Des hommes qu'on nommait alors, et peut-être à bon droit, savants, étudiaient la nature avec le soin scrupuleux que des chrétiens devaient metre à l'étude des œuvres de Dieu; mais ils ne pouvaient se résoudre à en faire un corps sans vie supérieure; ils y cherchaient toujours des relations mystérieuses avec les devoirs et les croyances de l'homme racheté par son Dieu; ils voyaient dans les mœurs des animaux, dans les

[1] Obsecrare possumus Mariam sicut Abraham obsecravit Saram, dicens: Dic, obsecro, quod soror mea sis, ut bene mihi sit propter te, et vivet anima mea ob gratiam tui. O ergo Maria, o Sara nostra, dic quod sis soror nostra, ut propter te bene nobis sit a Deo, et ob gratiam tui, vivant animæ nostræ in Deo. Dic, inquam, charissima Sara nostra, quod sis soror nostra, ut propter talem sororem Ægyptii, id est dæmones, nos revereantur, ut etiam propter talem sororem angeli nobis in acie conjungantur, ut insuper propter talem sororem Pater et Filius et Spiritus sanctus nostri misereantur. S. Bonaventura, *Speculum Mariæ*, lect. IX.

phénomènes des plantes, dans le chant des oiseaux, dans les vertus des pierres précieuses, autant de symboles des vérités consacrées par la foi [1]. De pédantes nomenclatures n'avaient pas encore envahi et profané le monde reconquis au vrai Dieu par le christianisme. Quand, dans la nuit, le pauvre levait les yeux au ciel, il y voyait, au lieu de la voie lactée de Junon, le chemin qui guidait ses frères au pèlerinage de Compostelle, ou celui que suivaient les bienheureux pour aller au ciel. Les fleurs surtout offraient un monde peuplé des plus charmantes images, un langage muet qui exprimait les sentiments les plus tendres et les plus vifs. Le peuple se rencontrait avec les docteurs pour donner à ces doux objets de son attention journalière les noms de ceux qu'il aimait le plus, les noms des apôtres, de ses saints favoris, ou des saintes dont l'innocence et la pureté semblaient se réfléchir dans la pure beauté des fleurs. Notre Élisabeth eut aussi sa fleur, humble et ca-

[1] L'étude de la nature, sous ce point de vue, était très-répandu au treizième siècle, comme on peut voir dans le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais, et par la foule de *Bestiaires*, de *Volucraires*, de *Lapidaires*, qui parurent en vers et en prose vers ce temps. Elle est d'ailleurs empreinte dans toute la poésie de cette époque.

chée, comme elle voulut toujours être [1]. Mais Marie surtout, cette fleur des fleurs, cette rose sans épines, ce lis sans tache [2], avait une innombrable quantité de fleurs que son doux nom rendait d'autant plus belles et plus chères à son peuple. Chaque détail des vêtements qu'elle avait portés sur la terre était représenté par quelque fleur plus gracieuse que les autres : c'étaient comme des reliques partout éparses et sans cesse renouvelées. Les grands savants de nos jours ont cru mieux faire de substituer à son souvenir celui de Vénus [3]. La sympathie était censée réciproque ; la terre devait de la reconnaissance pour cette as-

[1] On appelle en Allemagne *Elisabethsblumchen*, ou Fleurette d'Élisabeth, le *Cystus Helianthemum*.

[2] *Lilium sine macula*, *rosa sine spinis*, *flos florum*, expressions des anciennes liturgies de l'Eglise, mille fois répétées par les poëtes de tous les pays aux douzième et treizième siècles. *O vaga mia rosa !* dit encore saint Alphonse de Liguori dans ses *Canzoncine in onore di Maria santissima*.

[3] Par exemple, la fleur qui dans toutes les langues de l'Europe s'appelait le *Soulier de la Vierge* a été nommée *Cypripedium Calceolus*. Citons encore un exemple notable du grossier matérialisme qui distingue ces nomenclatures brutales. Tout le monde connaît cette charmante fleur bleu-de-ciel « dont les lobes arrondis semblent un feston d'azur autour d'une auréole d'or, » que les Allemands nomment *Ne m'oubliez pas*, et qui en France avait reçu le nom de *Plus je vous vois, plus je vous aime*, et plus généralement encore celui de *Yeux de la sainte Vierge*. Le pédantisme moderne a remplacé ces doux noms par celui de *Myosotis scorpioïde*, c'est-à-dire

sociation à la religion de l'homme. On allait, dans la nuit de Noël, annoncer aux arbres des forêts que le Christ allait venir[1] : *Aperiatur terra, et germinet Salvatorem.* Mais, en revanche, elle devait donner des roses et des anémones au lieu où l'homme versait son sang, et des lis là où il laissait tomber des larmes[2]. Quand une sainte mourait, toutes les fleurs des environs devaient se faner en même temps, ou s'incliner sur le passage de son cercueil[3]. On conçoit cette ardente fraternité qui unissait saint François à la nature entière animée et inanimée, et qui lui arrachait des cris si plaintifs et si admirables. Tous les chrétiens avaient alors plus ou moins le même sentiment ; car la terre, aujourd'hui si dépeuplée, si stérilisée pour l'âme, était alors imprégnée d'une beauté immortelle. Les oiseaux, les plantes, tout ce que l'homme rencontrait sur son passage, tout ce qui avait vie, avait été marqué par lui de sa foi et de son espé-

en propres termes, *Oreille de souris à physionomie de scorpion* ! et voilà ce qu'on appelle le progrès des sciences ! Voyez l'excellent essai de M. Charles Nodier sur les *Langues de convention*, dans ses *Notions de linguistique*.

[1] Cela se fait encore dans le Holstein. Grimm, *Mæhrchen*.

[2] Grimm, *Deutsche Sagen*.

[3] Légende de sainte Jeanne de Portugal.

rance. C'était un vaste royaume d'amour et de science aussi ; car tout avait sa raison, et sa raison dans la foi. Comme ces rayons brûlants qui, partis des plaies du Christ, avaient imprimé les sacrés stigmates sur les membres de François d'Assise, ainsi des rayons partis du cœur de la race chrétienne, de l'homme simple et fidèle, avaient été imprimer sur chaque particule de la nature le souvenir du ciel, l'empreinte du Christ, le sceau de l'amour.

Oui, il y a eu dans le monde comme un immense volume, où cinquante générations ont écrit pendant douze siècles leurs croyances, leurs émotions, leurs rêves, avec une tendresse et une patience infinies : non-seulement chaque mystère de la foi, chaque triomphe de la Croix y avait sa page, mais encore chaque fleur, chaque fruit, chaque bête des champs y figurait à son tour. Comme dans les anciens missels, comme dans les grands antiphonaires des vieilles cathédrales [1], à côté des brillantes peintures où sont tracées avec une inspiration si chaleureuse et si profonde à la fois les grandes scènes de la vie du Christ et des saints, on y voyait

[1] Par exemple à la bibliothèque du Dôme de Sienne, à Saint-Laurent de Nuremberg, etc.

le texte des lois de Dieu et de sa divine parole, encadré par toutes les beautés de la nature ; tous les êtres animés s'y retrouvaient pour chanter les louanges du Seigneur, et des anges sortaient à cette fin du calice de chaque fleur. C'était là la *Légende*, la lecture des pauvres et des simples, l'Évangile paré à leur usage, *Biblia pauperum !* Leurs yeux innocents y lisaient mille beautés dont le sens est aujourd'hui à jamais perdu ; le ciel et la terre leur y apparaissaient peuplés de la plus douce science ; ils pouvaient bien chanter d'une voix sincère : *Pleni sunt cœli et terra gloria tua.*

Qui pourrait calculer combien la vie s'est appauvrie depuis lors ! Qui songe aujourd'hui à l'imagination des pauvres, au cœur des ignorants ?

Oui, le monde était alors enveloppé par la foi comme d'un voile bienfaisant qui cachait les plaies de la terre, qui devenait transparent pour les splendeurs du ciel. Aujourd'hui, c'est autre chose ! tout est à nu sur la terre, tout est voilé dans le ciel.

Il fallait, pour vêtir le monde de cette parure consolante, l'union complète et sans réserve des deux principes qui s'alliaient si merveilleusement

dans Élisabeth et dans son siècle, la simplicité et la foi. Aujourd'hui, comme chacun le sait et le dit, elles ont disparu de la société en masse : la première surtout a été extirpée complétement, non-seulement de la vie publique, mais aussi de la poésie, de la vie privée et domestique, des rares asiles où l'autre est restée. Ce n'a pas été sans une profonde habileté que la science athée et la philosophie irréligieuse des siècles modernes ont prononcé leur divorce avant de les condamner à mourir. Lorsque leur sainte et délicieuse alliance eut été brisée, ces deux célestes sœurs n'ont pu que s'embrasser encore dans quelques âmes méconnues, dans quelques populations éparses et oubliées ; et puis elles ont marché séparément à la mort.

Cette mort, il n'est pas besoin de le dire, n'a été qu'apparente, n'a été qu'un exil. Elles ont gardé au sein de l'Église impérissable le berceau d'où elles étaient sorties pour peupler et décorer le monde : tout homme peut les y retrouver ; tout homme peut aussi ramasser sur leur route les immortels débris qu'elles y ont semés, et qu'on n'a pas encore pu anéantir. Le nombre en est si grand, la beauté si éclatante, qu'on serait tenté de croire que Dieu ait permis à dessein que tous les char-

mes extérieurs du catholicisme tombassent un moment dans l'oubli, afin que ceux qui lui demeureraient fidèles au milieu des épreuves modernes eussent l'ineffable bonheur de les découvrir eux-mêmes et de les révéler de nouveau.

Il y a là tout un monde à reconquérir pour l'histoire et pour la poésie : la piété même y retrouvera des trésors. Qu'on ne nous reproche point de remuer des cendres à jamais éteintes, de fouiller d'irréparables ruines : ce qui serait vrai des institutions humaines ne saurait l'être des objets de notre étude, du moins selon la foi des catholiques ; car, s'il est vrai que l'Église ne meurt pas, rien aussi de ce qu'elle a une fois touché de sa main, inspiré de son souffle, ne saurait mourir pour toujours. Il suffit qu'elle y ait déposé un germe de son propre principe, un rayon de l'invariable et inimitable beauté qu'elle a reçue avec la vie ; s'il en a une fois été ainsi, c'est en vain que les temps s'obscurcissent, que la neige des hivers s'amoncelle : il est toujours temps de déterrer la racine, de secouer quelque poussière moderne, de briser quelques liens factices, de la replanter dans quelque bonne terre, pour rendre à la fleur le parfum et la fraîcheur des anciens jours.

Il nous serait pénible qu'on pût croire, par suite des idées que nous venons d'exposer, que nous sommes d'aveugles enthousiastes du moyen âge; que tout nous y semble admirable, digne d'envie et sans reproche; et que, dans le siècle où nous sommes destinés à vivre, les nations ne soient plus guérissables comme autrefois[1]. Loin de nous la pensée de nous consumer en de stériles regrets, et de perdre la vue à force de verser des larmes sur le sépulcre des générations dont nous avons hérité! Loin de nous la pensée de ramener des temps à jamais passés! Nous savons que le Fils de Dieu est mort sur la croix pour sauver l'humanité, non pas pendant cinq ou six siècles, mais pendant toute la durée du monde. Nous ne pensons pas que la parole de Dieu ait reculé, ni que son bras soit raccourci. La mission de l'homme pur est restée la même; le chrétien a toujours son salut à faire et son prochain à servir. Nous ne regrettons donc, tout en les admirant, aucune des institutions humaines qui ont péri selon la destinée des choses humaines, mais nous regrettons amèrement l'âme, le souffle divin qui les animait, et qui s'est retiré

[1] Sanabiles fecit nationes terræ. *Sap.*, I, 14.

des institutions qui les ont remplacées. Ce n'est donc pas la stérile contemplation du passé, ce n'est pas le dédain ni le lâche abandon du présent que nous prêchons : encore une fois, loin de nous cette triste pensée! Mais, comme l'exilé, banni de ses foyers pour être resté fidèle aux lois éternelles, envoie souvent une pensée d'amour à ceux qui l'ont aimé et qui l'attendent dans la patrie; comme le soldat, combattant sur des plages lointaines, s'enflamme au récit des batailles que ses aïeux y ont gagnées; ainsi qu'il nous soit permis à nous, que notre foi rend comme exilés au milieu de la société moderne, d'élever nos cœurs et nos regards vers les bienheureux habitants de la céleste patrie, et, humbles soldats de la cause qui les a glorifiés, de nous enflammer aussi au récit de leurs luttes et de leurs victoires!

Nous ne savons que trop tout ce qu'il y avait de souffrances, de crimes, de plaintes dans les siècles que nous avons étudiés ; comme il y en a toujours eu, comme il y en aura toujours, tant que la terre sera peuplée d'hommes déchus et pécheurs. Mais nous croyons qu'il y a, entre les maux de ces siècles et ceux du nôtre, deux incalculables différences. D'abord l'énergie du mal rencontrait par-

tout une énergie du bien qu'elle semblait augmenter en la provoquant au combat, et par qui elle était sans cesse vaincue avec éclat. Cette glorieuse résistance avait son principe dans la force des convictions qu'on reconnaissait, dans leur influence sur la vie entière : dire que cette force n'a pas diminué à mesure que la foi et la pratique religieuse se sont retirées des âmes, ce serait assurément contredire l'expérience de l'histoire et les souvenirs du monde. Nous sommes loin de contester d'éclatants progrès sous certains rapports, mais nous dirons avec un éloquent écrivain de nos jours, dont les paroles montrent assez que sa partialité pour les temps anciens ne doit pas être suspecte : « Certainement la moralité est plus éclairée aujourd'hui; est-elle plus forte?... Qui ne tressaille de joie en voyant la victoire de l'égalité?... Je crains seulement qu'en prenant un si juste sentiment de ses droits, l'homme n'ait perdu quelque chose du sentiment de ses devoirs. Le cœur se serre quand on voit que, dans ce progrès de toutes choses, la force morale n'a point augmenté[1]. »

Puis, ces maux, dont le monde souffrait et se

[1] Michelet, *Histoire de France*, t. II, p. 622.

plaignait alors avec raison, étaient plutôt matériels que moraux. Le corps, la propriété, la liberté corporelle, étaient exposés, blessés, foulés plus qu'ils ne le sont aujourd'hui en certains pays; nous le voulons bien. Mais l'âme, mais la conscience, mais le cœur étaient sains, purs, hors d'atteinte, libres de cette affreuse maladie intérieure qui les ronge de nos jours. Chacun savait ce qu'il avait à croire, ce qu'il pouvait connaître, ce qu'il devait penser de tous ces problèmes de la vie et de la destinée humaine, qui sont aujourd'hui autant de supplices pour les âmes qu'on a réussi à paganiser de nouveau. Le malheur, la pauvreté, l'oppression, qui ne sont pas plus extirpés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient alors, ne se dressaient pas devant l'homme de ces temps-là comme une horrible fatalité dont il était l'innocente victime. Il en souffrait, mais il les comprenait : il en pouvait être écrasé, mais non pas désespéré; car il lui restait le ciel, et l'on n'avait encore intercepté aucune des voies qui conduisaient de la prison de son corps à la patrie de son âme. Il y avait une immense santé morale qui neutralisait toutes les maladies du corps social, qui leur opposait un antidote tout-puissant, une consolation positive, universelle, perpétuelle dans

la foi. Cette foi, qui avait pénétré le monde, qui réclamait tous les hommes sans exception, qui s'était infiltrée dans tous les pores de la société comme une séve bienfaisante, offrait à toutes les infirmités un remède sûr, simple, le même pour tous, à la portée de tous, compris par tous, accepté par tous.

Aujourd'hui, le mal est encore là ; il est non-seulement présent, mais connu, étudié, analysé avec un soin extrême : la dissection sera parfaite, l'autopsie exacte ; mais, avant que ce vaste corps devienne un cadavre, où sont les remèdes ? Ses nouveaux médecins ont usé quatre siècles à le dessécher, à en exprimer cette séve divine et salutaire qui faisait sa vie. Que va-t-on y substituer ?

C'est qu'il est temps maintenant de juger le chemin qu'on a fait faire à l'humanité, et les voies par où on l'a menée. Les nations chrétiennes ont laissé détrôner leur mère ; ces mains tendres et puissantes qui avaient un glaive pour venger toutes leurs injures, un baume pour guérir toutes leurs plaies, elles les ont vues chargées de chaînes : sa couronne de fleurs lui a été arrachée et on l'a trempée dans l'acide du raisonnement jusqu'à ce que chaque feuille en soit tombée, flétrie et perdue.

La philosophie, le despotisme et l'anarchie l'ont promenée captive devant les hommes, en l'abreuvant d'insultes et d'ignominie; puis ils l'ont enfermée dans un cachot qu'ils appellent son tombeau, et à la porte duquel ils veillent tous trois.

Et cependant elle a laissé dans le monde un vide que rien ne saurait combler : ce ne sont pas seulement les âmes restées fidèles qui pleurent ses malheurs, ce sont toutes les âmes non encore souillées qui demandent à respirer un autre air que celui qui est devenu mortel par son absence; ce sont toutes celles qui n'ont pas perdu le sentiment de leur dignité et de leur immortelle origine, qui demandent à y être ramenées; ce sont surtout les âmes tristes qui cherchent partout en vain un remède à leur tristesse, une explication de leur désenchantement, qui ne trouvent partout que la place vide et saignante des anciennes croyances, et qui ne veulent et ne peuvent pas être consolées, *quia non sunt*.

Eh bien, nous le croyons fermement, un jour viendra où l'humanité demandera à sortir du désert qu'on lui a fait; elle demandera qu'on lui répète les chants de son berceau; elle voudra respirer les parfums de sa jeunesse, approcher ses lèvres

altérées du sein de sa mère, afin de goûter encore, avant de mourir, ce lait si doux et si pur dont son enfance a été abreuvée. Et les portes de la prison de cette mère seront brisées par le choc de tant d'âmes souffrantes ; elle en sortira plus belle, plus forte, plus clémente que jamais. Ce ne sera plus la naïve et fraîche beauté de ses jeunes années, après le sanglant enfantement des premiers siècles; ce sera la grave et sainte beauté de la femme forte, qui a relu l'histoire des martyrs et des confesseurs, et qui y a ajouté sa page. On verra dans ses yeux la trace des larmes, et sur son front la ride des souffrances ; elle n'en paraîtra que plus digne d'hommages et d'adoration à ceux qui auront souffert comme elle.

Elle reprendra sa course glorieuse, course nouvelle, dont la route n'est connue que de Dieu; mais en attendant que le monde lui redemande de présider à ses destinées, ses enfants fidèles savent qu'ils peuvent recevoir d'elle chaque jour des secours et des consolations infinies. Aussi, fils de la lumière, ils ne trembleront pas devant ce qu'un monde sans foi appelle sa décadence ; au milieu des ténèbres qu'il accumule autour d'eux, ils ne se laisseront ni éblouir ni entraîner par aucun des

météores trompeurs de la nuit orageuse. Calmes et confiants, ils resteront les regards fixés avec un inébranlable espoir sur cet éternel Orient, qui ne cesse jamais de briller pour eux, et où les générations, assises dans l'ombre de la mort, découvriront aussi un jour l'unique et sacré soleil prêt à inonder de ses victorieuses clartés l'ingratitude des hommes.

Du reste, loin de nous l'ambition de résoudre ce qu'on appelle le problème du siècle, de donner la clef de toutes les contradictions de l'intelligence moderne ! Ces grandes pensées sont loin de notre faible cœur. Nous osons même croire que tous les projets qu'elles ont enfantés sont frappés d'une stérilité radicale. Les systèmes les plus vastes, les plus hardis que la sagesse humaine a mis au jour, et qu'elle a voulu substituer à la religion, n'ont jamais pu intéresser que les savants, ou les ambitieux, ou tout au plus les heureux du monde. Mais la grande majorité du genre humain ne comptera jamais dans ces catégories. La grande majorité des hommes est souffrante, souffrante de douleurs morales autant que de maux physiques. Le premier pain de l'homme est la douleur, et son premier besoin est d'en être consolé. Or lequel de

ces systèmes a jamais consolé un cœur affligé, peuplé un cœur désert? Lequel de ces docteurs a jamais enseigné à essuyer une larme? Seul, depuis l'origine des temps, le christianisme a promis de consoler l'homme des inévitables afflictions de la vie, en purifiant les penchants de son cœur : et seul il a tenu sa promesse. Aussi pensons-nous qu'avant de songer à le remplacer, il faudrait commencer par pouvoir chasser la douleur de la terre.

Telles sont les pensées dont nous avons été animé en écrivant la vie d'Élisabeth de Hongrie, qui a beaucoup aimé et beaucoup souffert, mais dont la religion a épuré toutes les affections et consolé toutes les souffrances. Nous offrons à nos frères dans la foi ce livre, étranger autant par son sujet que par sa forme à l'esprit du temps où nous vivons. Mais la simplicité, l'humilité, la charité, dont nous voulons raconter les merveilles, sont, comme le Dieu qui les inspire, au-dessus des temps et des lieux. Puisse seulement cette œuvre porter dans quelques âmes simples ou tristes un reflet des douces émotions que nous avons éprouvées en l'écrivant! Puisse-t-elle monter vers le trône éternel comme une humble et timide étin-

celle de cette vieille flamme catholique, qui n'est pas morte dans tous les cœurs !

1er mai 1836, anniversaire de la Translation de sainte Élisabeth. [1]

[1] Elle eut lieu à pareil jour, il y a six siècles, en 1236.

INDICATION

DES

SOURCES HISTORIQUES

QU'ON A CONSULTÉES

POUR ÉCRIRE LA VIE DE SAINTE ÉLISABETH

En cherchant à élever à la gloire si douce et si pure de la *chère sainte Élisabeth* cet humble monument, nous avons dû renoncer à tout mérite d'invention ou de création : le seul honneur que nous ayons ambitionné est celui d'être regardé comme un traducteur scrupuleux et un compilateur fidèle des monuments de la foi de nos pères. Une pieuse exactitude est la seule qualité à laquelle nous croyons avoir des droits ; c'est pour les constater que nous insérons ici une liste de toutes les sources historiques où nous avons puisé pendant trois ans de recherches et de voyages entrepris dans ce seul but, et où chacun pourra vérifier les citations que nous avons faites. On nous reprochera peut-être le grand nombre et l'étendue de ces citations ; nous y avons été forcé pour justifier la minutie et la familiarité de certains détails,

de certains discours que nous avons trouvés dans d'anciens écrivains peu connus en France, dont les uns étaient contemporains de la Sainte ou de sa postérité immédiate, dont les autres ont exploité la riche mine des traditions de la piété populaire, et n'ont pas cru devoir rejeter tout ce qui ne s'accordait pas avec la raison ou les mœurs de leur époque. Nous ne nous dissimulons pas qu'on trouvera une grande différence entre cette manière d'écrire l'histoire des Saints et celle qui a été employée, surtout en France, depuis deux siècles. Mais c'eût été faire violence à notre conscience et à notre foi que de suivre une autre méthode. A ceux qui croiraient trouver dans nos pages la trace d'une érudition exagérée, nous nous estimerons heureux de pouvoir donner une faible idée du zèle, de la patience, et surtout de la conscience avec laquelle les historiens allemands d'aujourd'hui, sans distinction de religion, labourent le champ si fécond et encore si inexploré de l'histoire des siècles chrétiens. Quant aux lecteurs que le caractère poétique ou romanesque de quelques passages pourrait inquiéter sur notre sévère véracité, nous ne pouvons que les renvoyer aux auteurs dont l'énumération suit, ainsi qu'à tous les monuments authentiques sur l'histoire des Saints en général, antérieurs à l'époque des mutilations et des altérations modernes. Nous nous sommes imposé pour règle en transcrivant les annales de la vie de notre Sainte, de ne rien ajouter, mais aussi *de ne rien supprimer*. Nous avons observé cette règle avec la plus scrupuleuse fidélité. Nous pouvons dé-

clarer solennellement qu'il n'y a pas un seul détail ni une seule parole attribuée à l'un des personnages de cette histoire qui ne soit pas textuellement extraite des monuments imprimés ou manuscrits, investis d'une autorité suffisante à nos yeux. Qu'il nous soit permis de répéter à ce propos, et de nous appliquer à nous-même, les expressions du premier biographe de la Sainte, heureux de pouvoir, à cinq siècles de distance, parler avec la même foi et la même simplicité : « Je prends à témoin Dieu et ses saints anges, que dans ce petit livre je n'ai rien mis qui n'ait été recueilli dans les écrits des auteurs approuvés, ou que je n'aie appris de personnes religieuses et d'une véracité éprouvée. J'avoue, en outre, que je suis bien indigne d'exposer ces grandes et sublimes œuvres de la grâce; je souhaite et j'espère qu'il viendra quelqu'un qui, en lisant cette histoire, en aura pitié, et lui consacrera une érudition et une éloquence plus digne d'elle que la mienne. »

I

IMPRIMÉS

1° ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS DE LA SAINTE OU ANTÉRIEURS A LA RÉFORME.

Nous ne donnons que les titres de divers ouvrages qui nous ont servi. Nous renvoyons pour l'appréciation de leur valeur et les détails bibliographiques au travail spécial sur ce sujet, qui se trouve dans la dixième édition de cet ouvrage publié en deux volumes grand in-8°.

1. *Epistola magistri Conradi de Marburch ad Papam, de vita B. Elisabeth.* Imprimé dans les Σύμμικτα de Léon

Allatius, et dans le tome IX des *Analecta Hassiaca* de J. P. Kuchenbeker, Marbourg, 1735, d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Upsal en Suède. (*Ep. Conr. Marb.* [1].)

2. *Libellus de dictis quatuor Ancillarum S. Elisabethæ, sive Examen miraculorum et vitæ ejus.* Imprimé dans la collection des *Scriptores rerum Saxonicarum*, de J. B. Mencken, in-folio. Leipzig, 1728, tome II, page 2007. (*Dict. IV Ancill.*)

3. *Hæc est forma de statu mortis Lantgraviæ de Thuringia*, ex ms. Liesbornensi, apud Martène et Durand, *Collectio amplissima*, etc. — Pars I, p. 1254-56. (*Mart.*)

4. *Bonaventuræ sermo de Sancta Elisabeth.* Imprimé dans ses œuvres, édition de Mayence, 1609, in-folio, tome III, page 289 (*S. Bonaventure*). Le Saint confirme et répète dans son discours plusieurs des détails contenus dans le récit des quatre suivantes.

5. *Theodorici Thuringi, ordinis Prædicatorum, libri octo de S. Elisabeth, Andræ regis Hungariorum filia.* Imprimé dans le *Thesaurus monumentorum* de H. Canisius, tome IV de l'édition de 1725, p. 116-152. Des suppléments fort importants ont été publiés par Mencken, tome II, page 1987 ; et par Struvius, *Act. litter.*, tome II, fasc. 1. Une version allemande a été imprimée en 1520 à Erfurt, mais est devenue fort rare. Elle existe en manuscrit à la bibliothèque de Cassel, avec

[1] Ces mots entre parenthèses sont les abréviations dont nous nous servirons pour indiquer les auteurs des passages cités dans les notes du texte de notre histoire.

des additions assez précieuses. Il y a des versions flamandes à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles (*Theod.*)

6. *De sancta Helisabeth*, légende de la fameuse collection des vies des Saints, intitulée *Aurea legenda Sanctorum quæ Lombardica hystoria nominatur, compilata per fratrem Jacobum de Voragine*, et si souvent imprimée au quinzième siècle (*Leg. Aur.*)

7. *Volgarizzamento della vita di sancta Elisabetta di Ungheria: testo antico Toscano ora per la prima volta stampata*. Modena, 1848.

8. *Auctor Rhytmicus de vita S. Elisabethæ landgraviæ Thuringiæ, e codice bibl. ducalis Saxo-Gothan. Apud* MENCKEN, *Script. rer. Saxonicar.*, tome II, page 2034. (*Vit. Rhyt.*)

9. *Monachi Isenacencis vulgo* JOHANNIS ROTHE *Chronicon Thuringiæ vernaculum.* Apud MENCKEN, *Script. rer. Saxonic.*, tome II, p. 1633-1824. (*Rothe*).

10. *Legende von sant Elsebetenn*, dans la grande légende dite *Passional*, imprimée par *Knoblauch* à Strasbourg, en 1517, in-fol. (*Passional.*)

11. *Sermo de sancta Elisabeth*, dans le *Thesaurus novus de Sanctis*, Nurnberg. 1487, *Serm.* CLV.

12. *Pomerium sermonum de sanctis hyemales et estivales, editi per fratrem* PELBARTUM DE TEMESWAR, *divi ordinis Sancti Francisci.* A la fin du volume, on lit: *Impressi ac diligenter emendati expensis circumspecti viri archibibliopolæ Joannis Ryman de Oringaw: in officina*

industrii Henrici Gran. Finiunt feliciter anno salutis nostræ mille quingentesimo quindecimo, mense octobri; in-folio sur deux colonnes. — Pray en indique une autre édition de Haguenau, 1501.

13. *Vita illustris ac divæ Elisabeth, regis Hungarorum filiæ, conscripta stylo elegantissimo opera Christi Sacerdotis* Jacobi Montani *Spirensis,* insérée dans la grande collection de Surius, intitulée *De probatis Sanctorum historiis,* etc., tome VI. *Coloniæ Agrippinæ,* 1851.

14. *Annales de Hainaut, par* Jean Lefèvre, publiées à la suite de l'*Histoire de Hainaut, par* Jacques de Guyse, d'après des manuscrits de la bibliothèque royale, par M. le marquis de Fortia d'Urban, en 1834 et 35. (*Jean Lefèvre.*)

2° ÉCRIVAINS POSTÉRIEURS A LA RÉFORME.

A — CATHOLIQUES.

15. *Sermo de sancta Elisabeth vidua,* ap. *Sermones* Jodoci Clichtovei *Neoportuensis,* etc., Paris, 1534, in-4°.

16. Antonii Bonfinii *Rerum Ungaricarum Decades quatuor, cum dimidio.* Francof., 1581.

17. *Annales Minorum, seu trium ordinum a S. Francisco institutorum, a R. P.* Luca Waddingo *Hiberno,* etc. Deuxième édition : Rome, 1732, in-folio, t. I et II. (*Wadding.*)

18. Justus Lipsius, *Diva virgo Hallensis*. Opera, t. II, p. 808.

19. *Bavaria sancta, descripta a* Mathæo Radero, *de Societ. Jesu. Monaci*, 1615. (*Rader.*)

20. *Corat verhael van het leven der heyligen van S. Franciscus oirden met haer levende figurem, wt diversche historie schryvers genomen deur den E. P. Broeder Cornelius* Tielmans, *guardiaen van der Minderbroederen binnen Aken, s'Hertogen-Bosch.* Scheffer, 1620, in-8° goth. fig., 257 pl., sans les préf. et les approbations.

21. *La vie de sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie, duchesse de Thuringe, première religieuse du tiers ordre de Saint-François, recueillie par le R. P.* Apollinaire; *revue, corrigée et augmentée par le R. P.* Jean-Marie, *du même ordre.* Paris, 1660 (*P. Apol.*)

22. *La vie de sainte Elisabeth, etc., par le P.* Archange, *religieux pénitent du troisième ordre de Saint-François.* Paris. 1692. (*P. Arch.*)

23. *Auserlesenes history Buch... von den lieben Gottes heiligen*, etc. (Livre d'histoires choisies sur les chers saints de Dieu), par le P. Martin de Kochem, de l'ordre des Capucins, Augsbourg, 1732 (première édition, 1692). (*Kochem*).

24. *Histoire des Ordres monastiques, par le P.* Helyot. Paris, 1718, tome VII, pages 287-293.

25. *Vita S. Elisabethæ viduæ, landgraviæ Thuringiæ, ducis Saxoniæ, Hassiæ principis et comitis Palatinæ, nec*

non D. Margaritæ Virginis, quarum illa Andreæ et hæc Belæ IV Hungariæ regum filiæ erant, mss. codicibus erudita, ac prævиis dissertationibus illustrata, studio Georgii Pray, *S. J. sacerdotis.* Tyrnaviæ, 1770.

26. *Die Legende der H. Elisabeth*, von Johann Graf Mailath, dans l'Annuaire de l'histoire nationale, publié par Hormayr, année 1822.

B. — PROTESTANTS.

27. Adami Ursini *Molybergensis chronicon Thuringiæ vernaculum*, apud Menckenii *Script. rer. Saxonic.*, tome III. (*Ad. Ursin*).

28. *Diva Elisabetha magnifice coronata; Christliche Ehrengedæchtniss der H. Elisabeth, in zwei Predigten, von* J. B. Happel (curé luthérien de l'ordre Teutonique). Marburg, 1645. (*Happel.*)

29. Georg. Michel Pfefferkorn, *Auserlene Geschichte von der berühmten Landgrafschaft Thüringen*, etc. 1684.

30. J. J. Winkelmann, *Beschreibung der Fürstenthümer Hessen*, etc. (Description historique de la Hesse). Bremen, 1698, in f°. (*Winkelm.*)

31. *Ch. Fron.* Paullini *Historia Eisenacensis*, etc. Francfort, 1698.

32. Andreas Toppius. *Historia der Stadt Eisenach, verfasset* 1660.

33. *Joh Mich.* Koch. *Historische Erzæchlung von dem Schloss Wartburg ob Eisenach*, etc. 1710.

34. *Das im Jahr* 1708 *lebende und schwebende Eisenach, von* Johann Limperg. 1709.

35. *Binasanctarum Elisabetharum* (celle de Schœngau, morte en 1056, et la nôtre), *veluti illustrissimarum sæc. XI et XII, testium veritatis evangelicæ in Hassia memoria monumentis et nummis declarata, a* J. A. Liebknecht, etc. Giesse, 1729.

36. J. H. von Fapgkenstein. *Thuringische Chronik*, 3 vol. Erfurt, 1738.

37. J. G. A. Galletti, *Geschichte Thüringens*. Gotha, 1783.

38. *Thüringische Geschichte aus* Sagittarius *hinterlassenen Papieren*, etc. 1787.

Ces trois ouvrages, plus ou moins empreints de l'esprit du dix-huitième siècle, ne sont importants que pour la chronologie et les événements contemporains de la vie d'Elisabeth.

39. *Elisabeth die heilige, Landgræfin von Thüringen und Hessen*, etc., *von* Dr Karl Wilhelm Justi, 1re édition, Zurich, 1797; 2e édition, Marbourg, 1835. (*Justi.*)

Nous devons un tribut de reconnaissance sincère à M. le Dr Justi, surintendant (évêque) de l'église luthérienne à Marbourg, dont les écrits et les savants entretiens nous ont fourni nos premiers renseignements sur l'histoire de notre Sainte, et qui a consacré une

grande partie de sa vie à remettre en lumière les vertus et la gloire d'Élisabeth.

40. J. C. S. Thon, *Schloss Wartburg.*, etc., 4e édition. Eisenach, 1826.

Important pour l'histoire et la topographie des lieux ou Elisabeth a vécu.

41. *Histoire généalogique de la maison de Hesse,* par le baron de Turkheim. Strasbourg, 1819.

42. *Geschichte von Hessen von* Christoph Rommel. 1820.

43. *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit* (Histoire des empereurs de la maison de Hohenstaufen et de leur époque), par Frédéric de Raumer.

Dans le IIIe volume de cet excellent ouvrage, M. Raumer a rendu pleine justice à notre Sainte, ainsi qu'à son mari, et raconte leur vie avec tout le détail que comportaient les bornes de son histoire [1].

[1] M. J. Ph. Stædler, qui a publié dès 1836 une traduction allemande de notre histoire, en l'enrichissant de plusieurs additions précieuses dont nous profiterons pour l'édition présente, cite neuf différentes vies de la Sainte, sous forme de roman ou de lectures édifiantes, imprimées, de 1828 à 1831, à Munich, Erfurt, Passau, Augsbourg, Iéna, Coblentz, Eisenach et Vienne. Aucune d'elles n'offre de ressources pour l'historien.

II

MANUSCRITS.

1. *Das Leben des edeln tuginthafttin lantgraven Ludewigis der de was elich gemahel unde wert der heiligin hochgebornen Frouwin Elizabeth... das beschrebin hat er Berlt sin cappellan der yme heymelich gewet ist von joggent bis yn synen tod* (Vie du noble et vertueux landgrave Louis, qui était l'époux légitime et le seigneur de la sainte et très-noble dame Élisabeth, écrite par sire Berthold, son chapelain, qui a été intime avec lui depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort). Manuscrit allemand double à la bibliothèque de Gotha, n° 53. Autre exemplaire à celle de Cassel. (*Berthold Ms.*)

Cette biographie, infiniment précieuse par le caractère de son auteur, témoin oculaire de la plupart des événements qu'il raconte, se place naturellement au premier rang des sources de notre histoire. Elle offre, pour tout ce qui se rapporte au duc Louis et à la vie conjugale d'Élisabeth, les mêmes garanties d'authenticité et d'exactitude que les dépositions des quatre suivantes pour le temps de son veuvage. Les dialogues y sont plus fréquents que dans aucun autre récit. Elle a été évidemment connue et copiée par Théodoric, qui n'en parle cependant jamais. Il est surprenant qu'un manuscrit aussi précieux n'ait jamais été imprimé. On croit que ce Berhold, qui accompagna le duc Louis à la croisade, était moine du monastère de Reynhartsbrunn, dont il parle très-souvent.

2. *Vita S. Elisabethæ landgraviæ, a fratre* Cæsario, *sacerdote in monasterio vallis Sancti Petri.* Ce précieux document, dû à un écrivain célèbre de l'ordre de Cîteaux connu sous le nom de *Cæsarius Heisterbacensis*, et mort en 1237, six ans après sainte Élisabeth, est indiqué d'une manière très-superficielle par Leibnitz, *Introd. in Scrip. rer. Brunsv.*, t. II, p. 47 ; et Arzheim, *Bibliot. Coloniens.* p. 45. M. Justi dit, dans sa dernière édition, qu'il n'a pu en constater l'existence. Nous l'avons découvert parmi les matériaux rassemblés par les Bollandistes pour la continuation des *Acta Sanctorum*, et aujourd'hui déposés à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles.

3. *Der lieben frowen sant Elysabeten der landgrefin leben* (Vie de la chère dame sainte Élisabeth la duchesse). Manuscrit allemand, nº cv, de la célèbre bibliothèque palatine de Heidelberg, envoyé à Rome par le duc Maximilien de Bavière en 1622, et rapporté à Heidelberg en 1815. (*Cod. Pal. Heid.*)

Nous sommes convaincu que ce manuscrit n'est que la traduction du manuscrit latin souvent cité par Wadding, dans ses *Annales Minorum*, comme ouvrage d'un Franciscain contemporain, qu'il qualifie ainsi, tome II, p. 217 : *Anonymus coævius qui* se vidisse *vel ab aliis certa fide accepisse, quæ de sancta femina scripsit, testatur.* Ce manuscrit latin était à Louvain du temps de Wadding ; nous avons fait de vains efforts pour le trouver dans les bibliothèques de cette ville.

4. *Cy encommence la vie de sainte Élisabeth, fille au roi de Hongrie.* Manuscrit nº 7633 de la Bibliothèque

royale à Paris, écriture du quatorzième siècle. (*Rutebeuf.*)

C'est l'histoire en vers français de notre Sainte, par le célèbre trouvère Rutebeuf, l'un des poëtes les plus féconds de notre ancienne littérature, qui fleurit pendant la dernière moitié du treizième siècle, et mourut en 1310. Il se nomme lui-même dans les vers suivants :

> Dont Rutebeuf a fait la rime.
> Ce Rutebeuf rudement rime,
> Et sa rudesse en sa rime a...

Il dit que messire Érard l'a requis de composer ce poëme,

> Et toute traire
> De latin en rime fransoise,

en l'honneur de la reine Isabelle, femme du roi, Thibaut de Navarre. La Sainte y est toujours nommée *Isabelle*. Il dit ensuite :

> Ceste estoire
> Qui est venue de Hongrie,
> Si est le procès et la vie
> D'une dame que Ihesu Criz
> Aima taut (ce dit li est escriz),
> Qu'il l'appela à son servize.
> De lei lit on en sainte église;
> Si com hon tient le lit Abel,
> Doit on tenir sainte Ysabel
> A sainte, à sage et à senée.
> Vers Dieu ce fut si asenée,
> Que toz i fu ses cuers entiers,
> Et sa tendue et ses mestiers...

5. *Chi commenche de sainte Yzabiel.* Manuscrit du treizième siècle, de la Bibliothèque du roi à Paris, fonds Saint-Germain des Prés, n° 1862. (*Le moine Robert.*)

Encore un poëme en vers français en l'honneur de sainte Élisabeth, par un auteur contemporain (comme le montre l'écriture seule du manuscrit,) qui se nomme lui-même dans ce vers, qui termine son œuvre :

Frere Robert de Camblinmuel.

6. *Sente Elsebet Leben*. Poëme allemand aux archives de Darmstadt, de 221 pages, écrit au quatorzième siècle, mais dont le langage semble remonter au treizième. Une portion assez notable en a été imprimée dans la collection intitulée *Diutiska*, publiée par le professeur *Graff* de Berlin. (*Cod. Darmst.*)

7. *Von sente Elsebethen*. Poëme allemand, dans une grande légende rimée de la bibliothèque de Strasbourg, fonds des Johannistes, A, 77, sur parchemin, écriture du quatorzième siècle. (*Cod. Argent.*)

8. *Von sente Elysebethen*. Légende en prose de la Sainte dans la collection manuscrite de HERMANN DE FRITZLAR, intitulée *Leben der heiligen Prædigten*, et datée de 1345 et 1349, à la bibliothèque palatine de Heidelberg, n^os^ CXIII et CXIV. (*Herm. Fritz.*)

9. *Vita beate Elisabeth*. Manuscrit de la bibliothèque du Vatican, n° 4401, ff. 20 à 27, sur parchemin, reliure aux armes des Borghèse, écriture du quatorzième siècle. (*Cod. Vatic.*)

10. *Vita S. Elisabethæ Hungariæ reginæ*. Manuscrit de la bibliothèque Laurentienne à Florence, Plut. XXVII. Cod. I, n° 18. Indiqué par Montfaucon, Biblioth. manusc., n° 292. (*Cod. Flor.*)

11. *Legende der H. Elisabeth und St. Gertraud ir Mutter*, dans la *Chronique* manuscrite dite d'*Andechs*, à la bibliothèque de Munich, Cod. Germ. 218.

12. *Historia ecclesiastica Isenacensis, per M.* Nicolaum Rebhan, datée de 1621, à la bibliothèque du Gymnase à Eisenach.

13. Joh. Waldeschmidt, *Commentatio succincta de vita et factis M. Conradi de Marpurg, confessoris divæ Elisabethæ*, etc. Collection de pièces manuscrites en latin du dix-septième siècle, à la bibliothèque de Cassel. *Hassiaca*, fol. nº 112.

Matériaux rassemblés pour une œuvre qui n'a probablement jamais été terminée.

14. *Leben Mag. Conradi von Marburg*, par J. N. Schminkius, bibliothèque de Cassel. *Hass.* 4º, nº 136.

Brouillon d'une vie détaillée de Conrad et de sainte Élisabeth, accompagnée de plusieurs pièces curieuses, mais tout imprégnée de la haine la plus fanatique contre le catholicisme.

15. Parmi les matériaux et documents manuscrits rassemblés par les jésuites d'Anvers dits Bollandistes, pour la continuation de leur collection des *Acta Sanctorum*, qui se trouvent en ce moment très-bien coordonnés et reliés, par ordre de date, à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, ceux relatifs à sainte Élisabeth occupent les deux tiers d'un volume in-folio consacré aux saints du 19 novembre. En voici l'énumération complétée par les soins scrupuleux de M. Stædler (*Ms. Bolland. Brux.*) :

1. Copie de la déposition des quatre suivantes.

2. Note sur des fondations attribuées à la Sainte dans la cathédrale de Cambray.

3. Narration latine et anonyme du miracle des vêtements, raconté dans notre chapitre XI.

4. Vie de la Sainte en latin, divisée en trois parties, envoyée de Münstereiffel, et que le P. Gamans avait d'abord prise pour celle de Cæsarius; ce n'est qu'une refonte, en latin classique, des anciennes sources.

5. Vie de la Sainte en latin, extraite d'un Ms. de la bibliothèque de Louvain, écrite en 1320; reproduction, pleine d'emphase et de digressions, de Théodoric et des quatre suivantes, divisée en deux livres, dont le premier renferme la vie, et le second les miracles.

6. Suppléments à la vie écrite par Théodoric : ce sont les mêmes qui ont été imprimés par Mencken et Struve.

7. Plusieurs chapitres sur les instructions données à la Sainte par un ange, envoyés par le P. Gamans en 1641.

8. Vie de la Sainte par Cæsarius Heisterbacencis : voyez plus haut n° 2 de cette division.

9. *Brevis vita S. Elisabethæ Thuringiæ*, sans importance.

10. Lettre de Conrad au pape, suivie de l'énumération des miracles, telle qu'elle a été imprimée depuis.

11. Correspondance des Pères Kritgradt et Willeman, en mission en Allemagne, avec les pères Bollandus et Papebroch à Anvers, sur les différents manuscrits et

monuments relatifs à la Sainte, qui existaient à Wetzlar, Aldenberg et Hemsberg, etc., en 1642, 1697 et 1698.

12. Diverses légendes, hymnes, proses et homélies sur elle, extraites d'anciens Brèviaires, Missels, etc. Nous en reproduirons quelques-unes dans l'Appendice.

13. Note sur le lieu de sépulture de la duchesse Sophie de Brabant, fille de la Sainte.

14. Description de la médaille de la Sainte, publiée par Reyher dans ses *Monumenta Landgraviorum Thuringiæ*, Gothæ, 1692.

15. *Revelationes beatæ Mariæ factæ beatæ Elisabeth, filiæ regis Hungariæ.* L'un des plus précieux monuments de notre histoire. Cet extrait a été envoyé d'un monastère d'Allemagne dont nous n'avons pas su déchiffrer le nom.

16. Vie de la sainte par Théodoric, avec quelques variantes de la version imprimée par Canisius, et des additions précieuses, copiée sur un livre de chœur de l'église Sainte-Marie de Wetzlar, et envoyée par le P. Wilman, en 1696.

Nous n'avons pas cru devoir comprendre dans cette énumération toutes les chroniques latines et allemandes, ni toutes les vies des saints plus ou moins détaillées, où il est question de sainte Élisabeth, et que nous avons consultées : le nombre en eût été immense. Le P. Giry, de l'ordre des Minimes, dans sa *Vie des Saints*, publiée au dix-septième siècle, disait que plus de cent auteurs avaient traité cette vie ; et l'on peut hardiment porter aujourd'hui ce nombre au triple.

Mais il y a quelques ouvrages spécialement consacrés à notre Sainte, et qui sont restés, malgré toutes nos recherches, inconnus pour nous. Ce sont surtout :

1° Le manuscrit latin du Franciscain contemporain, cité par Wadding comme étant de Louvain. (V. plus haut n° 14 des imprimés, et 3 des manuscrits.)

2° *Thesaurus antiquitatum Thuringicarum*, de H. Crolachius, Ms. de 1553.

3° H. Hanckins, *Angli, Soc. Jes.*, *Historia de S. Elisabetha*. Paris, 1532, 8°.

4° Enfin, Henri de Gand, dit le Docteur solennel, dans son livre intitulé *Catalogus virorum illustrium*, écrit au treizième siècle pour servir de supplément au Catalogue d'écrivains ecclésiastiques de saint Jérôme, continué par Sigebert de Gemblours, dit à propos de Gérard, moine de Saint-Quentin, à Lille : « Scripsit plurima miracula, quæ B. Elisabeth de Thuringia post morten suam dicitur fuisse operata. » Cité par M. Huet dans ses excellentes *Recherches sur la vie et la doctrine de Henri de Gand*. Gand, 1838, p. 186. Ce même Gérard et son livre sont aussi indiqués par le P. Lelong dans son *Histoire du diocèse de Laon*, 1783, p. 422.

On verra par la date de plusieurs ouvrages cités ici, et dans les notes de l'*Histoire de sainte Élisabeth*, que l'auteur n'a pu en avoir connaissance qu'après la publication de la 1re édition du livre, en 1836. On a cru inutile d'indiquer par un signe spécial les additions faites aux éditions subséquentes.

HISTOIRE

DE

SAINTE ÉLISABETH

DE HONGRIE

DUCHESSE DE THURINGE

Respondens Jesus dixit : Confiteor tibi, Pater Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.

S. MATTH., XI, 25.

CHAPITRE PREMIER

COMMENT LE DUC HERMANN RÉGNAIT EN THURINGE
ET LE ROI ANDRÉ EN HONGRIE,
ET COMMENT LA CHÈRE[1] SAINTE ÉLISABETH PRIT NAISSANCE
ET FUT TRANSPORTÉE A EISENACH.

Quasi stella matutina in medio nebulæ.
ECCLI., L. 6.

Élisabeth fut fille d'ung noble roy, et fut noble de lignage; mais elle fut plus noble par foy et par religion, et sa très-noble lignée elle l'ennoblit par exemple, elle l'esclaircit par miracle, elle l'embellit par grâce de sainteté.
JEAN LEFÈVRE, *Ann. de Hainaut*, I, XLVI.

Parmi les princes qui régnaient en Allemagne au commencement du treizième siècle, il n'y en avait

[1] Nous avons cru pouvoir conserver la naïve qualification dont se servent tous les anciens écrivains allemands qui ont parlé de notre Sainte, depuis Tauler et Suzo jusqu'au P. Martin de Kochem : *die liebe H. Elisabet.*

point de plus puissant ni de plus renommé que Hermann, landgrave [1] de Thuringe et de Hesse, et comte palatin de Saxe. Le courage et les talents qu'il avait reçus avec l'héritage de son illustre père, Louis *le Ferre*, l'un des princes les plus remarquables du moyen âge; la protection spéciale du pape Innocent III; sa proche parenté avec l'empereur Frédéric Barberousse, dont il était neveu, avec le roi Ottocar de Bohême, et les maisons de Saxe, de Bavière et d'Autriche; la position de ses vastes États au centre de l'Allemagne, qui s'étendaient depuis la Lahn jusqu'à l'Elbe : tout lui assignait un grand rôle politique. Bien qu'il ne fût pas au nombre des sept électeurs du Saint-Empire Romain, c'était cependant son influence qui déterminait leur choix, et son alliance était regardée comme décisive pour le succès des divers prétendants à la couronne impériale. Il fut ainsi plus d'une fois l'arbitre des destinées de l'Empire. « Quand il se trouve un roi trop court ou trop long, dit un poëme contemporain, ou peu fait pour réjouir le pays et tout le monde, le seigneur de Thuringe lui ôte sa couronne et la donne à qui il veut. »

[1] Le titre de *landgraf* n'a point d'équivalent exact en français, surtout au féminin; mais, comme le rang et l'autorité des princes qui l'ont porté étaient en tout semblables à ceux des ducs, nous avons en général rendu les termes de *landgraf* et *landgræfin* par ceux de *duc* et *duchesse*, qui se trouvent d'ailleurs employés dans ce sens par quelques auteurs allemands de cette époque. Voy. les Mss. de Heidelberg.

C'était principalement à lui que le célèbre empereur Frédéric II avait dû son élection en 1211.

Ce n'était pas seulement sa puissance qui lui attirait le respect de l'Allemagne ; il se distinguait encore par sa générosité sans bornes, son instruction et sa piété. Il ne se couchait jamais sans avoir entendu ou fait lui-même une lecture tirée de l'Écriture sainte. Il avait étudié dans sa jeunesse à Paris, qui était alors le sanctuaire suprême de la science sacrée et profane. Il en avait rapporté un amour très-vif pour la poésie : pendant tout son règne, il fit recueillir avec soin les poëmes héroïques des anciens Germains, et entretenait à cette fin plusieurs écrivains occupés à transcrire les chants des vieux maîtres. Vivant à l'époque où la poésie catholique et chevaleresque jetait en Allemagne son plus pur éclat, il en comprit toute l'immortelle beauté. S'il ne put, comme l'empereur Henri VI et beaucoup d'autres princes et seigneurs de son temps, prendre place parmi les chantres d'amour (*Minnesænger*), et entendre comme eux répéter ses vers dans les châteaux et les chaumières, nul d'entre eux du moins ne le surpassa en admiration du *Gai savoir*, en munificence et en affection envers les poëtes ; ils formaient sa société habituelle, et étaient l'objet de sa plus vive sollicitude. Sa cour était en quelque sorte leur patrie à tous, et pendant toute sa vie orageuse il ne démentit jamais cette prédilection de ses jeunes an-

nées [1]. Aussi ont-ils célébré à l'envi sa gloire et ses qualités; car son nom se trouve dans le *Titurel*, le *Parcifal*, et tous les monuments les plus populaires de la poésie nationale : aussi Walther von der Vogelweide, le plus grand poëte de cette période, a-t-il dit de lui : « Les autres princes sont tous très-cléments, mais nul n'est si généreux que lui; il l'était autrefois, et il l'est encore... Nul ne souffre de ses caprices... La fleur de Thuringe brille à travers la neige; son été et l'hiver de sa gloire sont doux et beaux comme son printemps. »

Il arriva en l'an 1206 que le duc Hermann, se trouvant à son château de Wartbourg, au-dessus de la ville d'Eisenach, réunit à sa cour dix des poëtes les plus renommés de l'Allemagne, savoir: Henri Schreiber, Walther von der Vogelweide, Wolfram d'Eschenbach, Reinhart de Zwetzen, qui étaient tous quatre des chevaliers d'ancienne lignée; Bitterolf, officier de sa maison; et enfin Henri d'Ofterdingen, simple bourgeois d'une famille pieuse d'Eisenach [2]. Une rivalité violente se déclara bientôt entre les cinq poëtes de noble naissance et le pauvre Henri, qui était au moins leur égal en talent et en popularité.

[1] C'est grâce à lui que Henri de Veldeck put achever son *Énéide*, la plus ancienne épopée allemande qui nous ait été conservée.

[2] Une tentative récente a été faite par M. de Spaun, pour revendiquer au profit de l'Autriche la naissance et la gloire de ce poëte célèbre, et pour lui attribuer la rédaction du poëme des *Nibelungen*. Voyez *Heinrich von Ofterdingen und das Nibelungen Lied*. Linz, 1840.

La tradition les accuse d'avoir voulu même attenter à sa vie, et raconte qu'un jour qu'ils fondirent tous ensemble sur lui, il ne put leur échapper qu'en se réfugiant auprès de la duchesse Sophie (car le duc lui-même était en course), et en se cachant dans les plis de son manteau. Pour vider leur différend, ils convinrent de se livrer un combat public et définitif, en présence du duc et de sa cour, et avec l'assistance du bourreau, la corde à la main, qui devait pendre, séance tenante, celui dont les chants seraient reconnus inférieurs à ceux de ses rivaux, montrant ainsi que la gloire et la vie étaient à leurs yeux inséparables. Le duc consentit à cette condition, et présida à cette lutte solennelle, qui retentit dans toute l'Allemagne et à laquelle vinrent assister une foule de seigneurs et de chevaliers. Ils chantèrent tour à tour, et sous les formes les plus variées, l'éloge de leurs princes favoris, les grands mystères de la religion, le mariage légitime de l'âme avec le corps après la résurrection, l'inépuisable clémence de Dieu, la puissance du repentir, l'empire de la Croix, et surtout les gloires de Marie, la bien-aimée de Dieu, neuf fois plus belle que la miséricorde, qui est elle-même plus belle que le soleil. Ces chants, recueillis par l'auditoire, se sont conservés jusqu'à nos jours, sous le titre de la *Guerre de la Wartbourg*. Leur collection forme encore aujourd'hui un des monuments les plus importants de la littérature

germanique, à la fois comme un trésor des croyances anciennes et populaires, et comme irrécusable témoignage du rôle immense que jouait la poésie dans la société, la science et la foi de ce siècle. Il fut impossible de décider du mérite des ménestrels rivaux, et il fut convenu que Henri de Ofterdingen irait chercher en Transylvanie le célèbre maître Klingsohr, tellement expert dans les sept arts libéraux, et surtout en astronomie et en nécromancie, que les esprits mêmes étaient obligés, disait-on, d'obéir à sa science, et que le roi de Hongrie lui faisait une pension de trois mille marcs d'argent pour prix de ses services. Un délai d'un an fut accordé à Henri pour faire ce voyage; et, au jour marqué, il se trouva aux portes d'Eisenach avec le grand savant [1].

Tandis que toute la chevalerie allemande avait les yeux fixés sur cette lutte dont la mémoire devait se perpétuer jusqu'à la postérité la plus éloignée, le Seigneur, toujours jaloux de la gloire de ses élus, l'avait destinée surtout à entourer d'une auréole de poésie et de gloire populaire le berceau d'une de ses plus humbles servantes.

En effet, Klingsohr, s'étant logé à Eisenach chez

[1] Une tradition populaire, mentionnée par les historiens, veut que, le délai étant expiré moins un jour avant qu'ils pussent partir de Transylvanie, Klingsohr se fit transporter, ainsi que son client, en une seule nuit, jusqu'à Eisenach, dans la cour du meilleur aubergiste. Henri, en s'éveillant, entendit les cloches de Saint-Georges qui son-

l'aubergiste Henri Hellgreff, à gauche de la porte Saint-Georges, descendit, le soir même de son arrivée, dans le jardin de son hôte, où se trouvaient plusieurs seigneurs de Hesse et de Thuringe, venus exprès pour le voir, ainsi que des officiers de la cour du prince, et beaucoup d'honnêtes bourgeois de la ville, qui, selon la coutume encore existante de la bonne Allemagne, y buvaient le coup du soir. Ces braves gens l'entourèrent et lui demandèrent de leur apprendre quelque chose de nouveau : sur quoi il se leva, et se mit à contempler les astres avec attention pendant longtemps. Puis il leur dit : « Je vous apprendrai quelque chose de nouveau et de joyeux aussi ; je vois une belle étoile qui se lève en Hongrie, et qui rayonne de là à Marbourg, et de Marbourg dans le monde entier. Sachez que cette nuit même il est né à monseigneur le roi de Hongrie une fille qui sera nommée Élisabeth, qui sera donnée en mariage au fils du prince d'ici, qui sera sainte, et dont la sainteté réjouira et consolera toute la chrétienté [1]. »

naient matines, et reconnut leur son ; aussitôt il se leva, et, ayant regardé autour de lui, il se vit à Eisenach, ce dont il remercia Dieu sur-le-champ. Voyez surtout *Vita Rhytmica*, §. 5.

[1] Il serait sans doute superflu de déclarer ici que nous nous inclinons devant la proscription prononcée par l'Eglise, notamment dans l'admirable bulle de Sixte-Quint, *Cœli et terræ creator Deus*, contre tout ce qui touche à l'astrologie ; mais nous n'avons pas dû passer sous silence une tradition invétérée, et qui est reproduite par tous les écrivains.

Les assistants entendirent ces paroles avec une grande joie : et le lendemain, de grand matin, les chevaliers montèrent à la Wartbourg pour les redire au landgrave, qu'ils rencontrèrent comme il allait à la messe. Ils ne voulurent pas le retenir, et l'entendirent avec lui ; mais, aussitôt qu'elle fut finie, ils lui racontèrent ce qui s'était passé la veille. Le prince en fut surpris ainsi que toute sa cour ; et, ayant demandé aussitôt son cheval, il alla lui-même, avec une nombreuse escorte, chercher maître Klingsohr, et le ramena avec lui à la Wartbourg. On lui rendit les plus grands honneurs, surtout les prêtres, qui le traitèrent en évêque, dit un contemporain. Le landgrave le fit dîner à sa table ; et, après le repas, ils parlèrent longtemps ensemble. Le prince, chez qui l'anxiété paternelle était déjà éveillée, lui demanda comment allaient les affaires de Hongrie, ce qu'entreprenait le roi, s'il était encore en paix avec les infidèles, ou si la guerre avait recommencé. Klingsohr satisfit en détail à sa curiosité : après quoi il s'occupa du grand procès qui l'avait amené à Eisenach. Il présida au nouveau combat qui s'engagea, et réussit à calmer la haine des rivaux de Henri son client, et à faire reconnaître publiquement son mérite. Il retourna ensuite en Hongrie, comme il était venu, c'est-à-dire, selon la tradition populaire, en une seule nuit.

Or la Hongrie était alors gouvernée par le roi

André II, dont le règne était aussi agréable à Dieu qu'à ses peuples [1]. Issu de cette glorieuse race des Arpads que le peuple hongrois a toujours entourée d'une sorte de vénération superstitieuse, illustré par ses guerres contre les nations infidèles qui entouraient les frontières de son royaume, il l'était plus encore par sa profonde piété et par sa générosité envers l'Église et les pauvres. Quelques-unes de ces vastes mines d'or qui enrichissent encore aujourd'hui la Hongrie furent découvertes sous son règne, et le peuple fidèle ne manqua pas d'y voir une récompense accordée par Dieu à ses vertus. Ses mineurs vinrent lui raconter un jour qu'en fouillant les flancs d'une montagne, ils avaient entendu une voix leur crier de prendre courage, parce que ce roc renfermait une masse d'or inépuisable que Dieu

[1] Bonfinius, *Decad.* lib. VIII. S'il faut en croire un poëme français de cette même époque, la langue française était dès lors très-cultivée à la cour de Hongrie, par l'entremise de précepteurs et de gouvernantes venus de France :

Tout droit à celui tems que ci je vous devis,
Avoit une coutume ens el Tyois païs
Que tout li grand seignor, li conte et li marchis,
Avoient, autour eus, gent françoise tourdis
Pour apprendre françois leurs filles et leurs fils.
Li rois et la royne et Berte o le cler vis
Sorens près d'aussi bien de françois de Paris,
Comme se ils fussent nés el bour à Sainct-Denis.

Berthe aux grands pieds, éd. de M. Paris.

Il est donc probable que sainte Élisabeth savait le français et le parlait.

destinait au roi André, pour le récompenser de sa piété et de sa charité. Le roi se réjouit grandement de la faveur divine, et profita de sa nouvelle richesse pour fonder des églises et des couvents et pour augmenter ses aumônes [1].

Il avait pour épouse Gertrude de Méranie ou d'Andechs, de la maison peut-être la plus illustre de l'empire à cette époque. Elle descendait en droite ligne de Charlemagne, et possédait les plus belles provinces du midi de l'Allemagne. Le père de Gertrude, Berchtold III, était duc de Méran et de Carinthie, margrave d'Istrie et souverain du Tyrol. Son frère Berchtold IV avait refusé, en 1198, la couronne impériale que les princes lui offraient unanimement. Une de ses sœurs, Hedwige, depuis canonisée, était duchesse de Silésie et de Pologne; et une autre, Agnès, fut l'épouse, célèbre par sa beauté et ses malheurs, de Philippe Auguste, roi de France [2]. Gertrude ne le cédait pas à son époux en piété. Les historiens vantent son courage et son âme virile. Le plus tendre amour unissait ces deux nobles époux.

En l'an 1207, au jour et à l'heure annoncés par Klingsohr à Eisenach, la reine Gertrude [3] donna le

[1] *Vita Rhyt.*, § 11.

[2] Voyez le tableau généalogique de la famille maternelle d'Élisabeth, dans l'Appendice n° II.

[3] Tous les historiens allemands sont d'accord pour placer le lieu

jour à une fille, qui reçut sur les fonts le nom d'Élisabeth [1]. La cérémonie de son baptême se fit avec une très-grande magnificence : on la porta à l'église sous un dais qui était ce qu'on avait pu trouver de plus beau à Bude, où était alors un des principaux entrepôts du luxe oriental.

Dès le berceau, cette enfant prédestinée donna des gages de la destinée sublime que Dieu lui réservait : les noms consacrés par la religion furent les premiers mots qui frappèrent son attention, les premiers aussi qu'elle voulut bégayer à mesure que sa langue se déliait ; et, lorsqu'elle put parler, ce ne fut longtemps que pour réciter des oraisons. Elle prêtait une attention surprenante aux premiers enseignements de la foi qu'on lui donnait, bien qu'assurément une lumière intérieure éclairât déjà pour elle ces saintes vérités. A l'âge de trois ans, à ce qu'assurent les historiens, elle exprimait sa com-

de la naissance de sainte Elisabeth à Presbourg ; mais Pelbartüs de Temeswas, prédicateur hongrois du quinzième siècle, dans son discours *de Laudibus S. Elisabethæ*, dit expressément que ce fut à Saros-Patak : « Elisabeth... dum nata fuisset in oppido Saros-Patak, et in deliciis nutrita. » Cette opinion est adoptée dans la nouvelle édition du *Chronicon Budense*, ed. Joseph Podhrsdeczky, Budæ, 1838, p. 196, ainsi que par le comte Jean Mailath, dans le *Historische Taschenbuch*, de 1825. — Saros-Patak est une ancienne ville appartenant aux rois de Hongrie, dans le comitat de Zemplin : elle appartient aujourd'hui aux princes de Bretzenheim.

[1] En hongrois, *Erzsebèt* ou *Erzsi ;* selon l'étymologie hébraïque, ce nom signifie *pleine* ou *rassasiée de Dieu*. C'est le sens adopté par le pape Grégoire IX dans la bulle de canonisation.

passion pour les pauvres, et s'efforçait de subvenir à leurs misères par des dons [1]. Toute sa vie était ainsi déjà en germe dans cette vie du berceau, dont le premier acte était une aumône, et la première parole une prière : aussi semble-t-elle avoir été dès lors admise par Dieu à posséder les grâces qu'elle devait plus tard si abondamment distribuer sur la terre. A peine eut-elle vu le jour, que les guerres où était engagée la Hongrie cessèrent : les dissensions intérieures même se calmèrent. Cette tranquillité passa bientôt de la vie publique à la vie privée; les violations de la loi de Dieu, les excès, les blasphèmes, devinrent moins fréquents; et le roi André vit se combler tous les désirs que pouvait former un roi chrétien. Les âmes simples et pieuses ne manquèrent pas dès lors de remarquer la coïncidence de cette paix et de cette prospérité subite avec la naissance d'un enfant chez qui la piété était si précoce : et, lorsqu'on vit plus tard se réaliser d'une manière si éclatante les promesses de ses premières années, les Hongrois aimaient à se rappeler que jamais enfant royal n'avait apporté plus de grâces à sa patrie.

Cependant le duc Hermann n'avait rien négligé

[1] Le P. Apollinaire, p. 36, 37, 39. « Nous remarquons, dit à ce sujet le bon religieux, que le vent qui se lève au poinct de l'aurore a plus de durée que celuy qui ne commence à souffler que sur le soir... Ces premiers mouvements de la grâce n'estoient, ce semble, que de douces agitations d'un vent matinal. »

pour savoir si la prédiction de Klingsohr s'était accomplie, et si une princesse était née en Hongrie au jour qu'il avait indiqué. Et, lorsqu'il eut appris non-seulement sa naissance, mais encore les marques de dévotion qu'elle donnait déjà, et le bonheur qu'elle semblait avoir apporté du ciel à son pays, il conçut le plus vif désir de voir la prédiction s'accomplir tout entière, et son jeune fils[1] devenir l'époux d'Elisabeth. Les voyageurs qui arrivaient de temps à autre de cette contrée, qui n'était guère plus isolée qu'aujourd'hui du reste de l'Europe, lui apportaient souvent des détails sur la fille du roi André Un jour surtout, un moine qui venait de Hongrie lui raconta qu'étant aveugle depuis quatre ans, il avait été subitement guéri par l'attouchement de la jeune princesse. — « Toute la Hongrie, dit-il au duc, se réjouit de cette enfant, car elle a apporté la paix avec elle ! »

C'en fut assez pour décider Hermann à envoyer auprès du roi de Hongrie une ambassade composée de seigneurs et de nobles dames, pour lui demander la main d'Elisabeth, au nom de son fils Louis, et pour l'amener avec eux, s'il était possible, en Thuringe. Il choisit pour cette mission le comte Reinhard de Muhlberg, Gauthier de Varilla, son échanson, et madame Berthe, veuve d'Égilof de Beindeliben, qui était, au dire des chroniqueurs, connue pour sa sa-

[1] Né en 1200.

gesse et sa modestie, et en outre belle, pieuse et honorable en tout. Elle eut pour compagnes deux nobles et belles demoiselles, et deux écuyers. Les ambassadeurs avaient une suite d'au moins trente chevaux. Tout le long de leur route ils furent reçus par les princes et les prélats dont ils traversaient les terres, avec la distinction que méritaient leur propre rang et celui de leur seigneur. Parvenus heureusement à Presbourg, ils y trouvèrent une hospitalité royale, et, dès le lendemain de leur arrivée, des messes en grand nombre.

Lorsqu'ils eurent exposé au roi l'objet de leur mission, celui-ci assembla son conseil pour délibérer sur la demande du duc de Thuringe. Klingsohr l'appuya avec chaleur : dans un discours qui peut servir de tableau de l'état de la Thuringe à cette époque, il fit longuement valoir les richesses et la puissance de Hermann; il énuméra les douze comtes qui étaient ses vassaux, sans compter les barons et les chevaliers, les bonnes forteresses qui défendaient son pays ; il raconta combien ce pays lui avait paru fertile, bien cultivé, entouré de belles forêts, garni d'étangs poissonneux ; combien aussi le peuple était aisé, buvant force bière et mangeant du bon pain blanc. Il fit ensuite le plus grand éloge du caractère personnel du duc, et ajouta que son fils lui avait paru réunir toutes les qualités qu'on pouvait demander à son âge. La reine Gertrude se prononça

également en faveur de la demande du duc, et le roi, cédant à son influence, consentit à se séparer de sa fille chérie. Mais, avant de la laisser partir, il voulut célébrer une fête en son honneur; et, ayant convoqué tous les chevaliers de sa cour et leurs dames, il ordonna des réjouissances brillantes : les jeux, les danses, la musique surtout et les chants des ménestrels durèrent trois jours, au bout desquels les ambassadeurs thuringiens demandèrent congé au roi. On apporta la petite Élisabeth, qui n'avait que quatre ans, enveloppée d'une robe de soie brodée d'or et d'argent : on la coucha dans un berceau d'argent massif, et on la remit ainsi aux Thuringiens. Le roi dit au sire de Varilla : « Je confie à ton honneur de chevalier ma consolation suprême. » La reine vint aussi pleurant lui recommander son enfant ; à quoi le chevalier répondit : « Je la tiendrai volontiers en ma garde, et lui serai fidèle à toujours. » Il tint parole, comme nous verrons.

Avant de quitter Presbourg, les ambassadeurs reçurent du roi et de la reine des présents d'une richesse infinie, tant pour eux-mêmes que pour être transmis au duc Hermann, comme dot de la princesse. Les narrations contemporaines énumèrent avec détail ces présents, en disant expressément que jamais on n'avait rien vu d'aussi précieux ni d'aussi beau en Thuringe. D'où l'on peut conclure que ce mariage a signalé l'introduction en Allemagne d'un

nouveau développement de l'industrie et du luxe de l'Orient, qui, à une époque aussi reculée, ne saurait être sans importance pour l'histoire de l'art et de l'industrie germanique[1]. La reine ajouta mille marcs d'argent, en promettant que, si elle vivait, elle doublerait cette somme de son trésor privé.

Les ambassadeurs partirent enfin; ils étaient venus avec deux voitures, ils s'en retournaient avec treize, tant leur bagage s'était accru. Le roi leur avait confié treize nobles demoiselles de Hongrie pour servir de compagnes à sa fille, et qui furent toutes dotées et mariées en Thuringe par le duc Hermann.

Leur voyage de retour se fit sans encombre. Dès que le duc Hermann et la duchesse Sophie eurent reçu la nouvelle de leur approche et du succès de leur mission, ils se mirent à genoux, et bénirent Dieu de ce qu'il avait exaucé leurs vœux. Puis ils descendirent aussitôt de la Wartbourg à Eisenach pour y recevoir leurs envoyés, que Dieu avait si bien conseillés. La joie d'avoir obtenu une jeune duchesse

[1] On voyait parmi ces présents beaucoup de vases ciselés en or et en argent, des cassettes d'ivoire sculpté, des diadèmes, des guirlandes de pierres précieuses, des bagues et des ceintures garnies de bijoux, en outre de nombreux vêtements et des garnitures de lits en soie pourpre. Ensuite une baignoire d'argent, pour faire pendant au berceau de la princesse; enfin, six chevaux d'une grande beauté valant plus de mille florins, et destinés par le roi à l'usage spécial de sa fille. — Theod., *Vita Rhyt.*

leur avait à peu près fait perdre la tête, à ce que dit un des chroniqueurs officiels de leur cour. Ils conduisirent tout le cortége dans l'auberge d'Hellgref, où Klingsohr avait fait sa prédiction, et qui était la meilleure du temps. Là, le landgrave prit la petite Elisabeth entre ses bras, et, la serrant contre sa poitrine, il remercia encore Dieu de la lui avoir accordée. Puis il remonta à la Wartbourg pour y préparer les logements; mais la duchesse Sophie passa toute la nuit auprès de l'enfant. Le lendemain matin, elle la conduisit au château, où le duc avait assemblé toute sa cour, et où il fit inviter les principaux bourgeois d'Eisenach et leurs femmes, afin qu'ils pussent voir l'enfant que Dieu et le roi de Hongrie lui avaient envoyé. On célébra solennellement les fiançailles de la princesse, âgée de quatre ans, avec le jeune duc Louis, qui en avait onze, et on les coucha l'un à côté de l'autre, dans le même lit. Puis il y eut, comme à Presbourg, des banquets, des danses et des fêtes somptueuses, où la poésie, qui était la principale magnificence de la cour de Thuringe, brilla de son éclat accoutumé.

A dater de cette époque, Élisabeth ne quitta plus celui qui devait être plus tard son époux, et qu'elle nomma dès lors son frère. Touchante et salutaire coutume des âges et des familles catholiques, que cette commune éducation donnée à ceux dont la vie devait être toujours commune; inspiration bienfai-

sante qui confondait dans le cœur de l'homme le pur nom de sœur avec le nom sacré d'épouse; qui faisait que rien n'était perdu dans la vie; qui utilisait toutes les fraîches et fugitives émotions de la fraternité au profit des graves et longs devoirs du mariage; qui s'emparait tout d'abord de ce qu'il y a d'impétueux et d'ardent dans le cœur humain pour le calmer et le sanctifier; enveloppant ainsi dans les liens d'un seul et même amour ce que la vie a de plus pur et ce qu'elle a de plus intime, ses souvenirs les plus doux et ses affections les plus saintes!

CHAPITRE II

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH HONORAIT DIEU DANS SON ENFANCE.

Elegit eam Deus et præelegit.
OFF. DES SAINTES FEMMES.

V ans avoit d'aage droit
Sainte Ysabiaux la Dieu aimée,
La fille le roi de Hongrie,
Quant a bien faire commensa.
RUTEBEUF, *Mss. Bibl. roy.* 7633.

Du sein de la même famille dont la Providence éloignait ainsi la petite Élisabeth, deux causes vinrent contribuer à développer de bonne heure dans son âme les précieuses dispositions que l'on y avait reconnues dès le berceau. Elle avait en premier lieu un exemple illustre de l'union de toutes les vertus chrétiennes avec la majesté souveraine dans sa tante maternelle, Hedwige, duchesse de Pologne, qui devait mériter plus tard le culte des fidèles, et

dont la piété austère et fervente était dès lors un titre de gloire pour sa famille, et un sujet d'édification qu'Élisabeth sut comprendre et imiter.

Mais, outre l'influence de cet exemple, Dieu permit qu'un malheur imprévu vînt jeter une ombre de tristesse sur les premiers jours de sa vie, et lui faire comprendre tout d'abord la fragilité des grandeurs mondaines. Deux ans après qu'elle eut été transportée de Hongrie en Thuringe, sa mère, la reine Gertrude, périt de la mort la plus cruelle, assassinée à la fleur de l'âge par les sujets de son époux. La cause de sa mort est diversement racontée : selon quelques-uns, elle fut immolée par le Ban de Croatie et de Dalmatie, qui voulut venger ainsi l'honneur de sa femme, outragée par le patriarche Berchtold, frère de la reine[1]; mais, selon une version beaucoup

[1] Bonfin. Dec. IV, lib. VII, p. 284. — Dlugosz. — Engel, *Geschichte Ungarns.*

Le comte Jean Mailath, au tome I[er] de son *Histoire des Magyars*, p. 266 (édition de 1828), a démontré dans une dissertation spéciale que la tradition relative à la cause du meurtre de la reine Getrude était dépourvue de l'ombre même d'un fondement. En la relatant Bonfinius a commis un anachronisme ridicule, en attribuant au règne d'André II un événement qui s'est passé un siècle plus tard, sous Charles Rob. Selon Mailath, ce n'est pas pour avoir favorisé l'attentat commis sur la comtesse Bankban par son frère, l'archevêque Berchtold, que Gertrude a été assassinée ; c'est pour avoir donné au roi André le conseil d'appeler beaucoup d'Allemands dans le pays, afin de dompter par leur secours les barons rebelles. Ces Allemands reçurent du roi les charges les plus considérables. Ce qui n'est que trop vrai, c'est que Gertrude obtint du roi la nomination de son frère, le

plus authentique, elle fut victime d'une conspiration dirigée contre les jours de son mari, et, pour lui donner le temps de fuir, elle se livra aux coups des conjurés[1]. Cette funeste nouvelle parvint bientôt aux oreilles d'Élisabeth, et tous les historiens s'accordent à regarder l'impression qu'elle en reçut comme une des principales sources des graves pensées et de la profonde piété qui se faisait jour dans toutes les actions de cette enfant.

prévôt de Bamberg, à l'archevêché de Kotocza, et que ses instances triomphèrent de la résistance prolongée d'Innocent III, qui se plaignit trop tard d'avoir cédé en faveur d'un ignorant et d'un étourdi. Après la mort de Gertrude, tuée en 1214, l'archevêque se sauva en Allemagne, emportant 7,000 florins, que sa sœur avait déposés chez un bourgeois de Presbourg.

[1] Elle dit au roi, en lui conseillant de fuir :

Et iou en la garde de Dieu
Remanrai, qui garde est de tous.
De moi ne me chaut, fors de vous.
Le moine ROBERT, *Mss. Bibl. roy.* 1862.

Cette seconde version est celle des écrivains contemporains, notamment de Cæsarius de Heisterbach, qui écrivait du vivant même des deux frères de la reine, mais bien loin de leur influence, et qui s'exprime ainsi : « Quorum sororem rex Ungariæ matrimonio sibi junctam dum plurimum amaret, et ejus gratia Teutonicos quorum multitudo in regno Ungariæ est, foveret et exaltaret, Ungari zelo ducti et invidiæ stimulis agitati, ipsum regem cum omni domo sua, uxore scilicet et liberis, gladio exstinguere conati sunt. Quod ubi regina reperit, magis de viro quam de se sollicita, præparatas insidias per fugam illum evadere hortabatur. Ipsa vero se gratiæ Dei committens, ab Ungaris coronam martyrii innocentia sua promeruit. »

Dès qu'elle fut arrivée, le landgrave choisit sept demoiselles des plus nobles familles de sa cour et à peu près du même âge que sa future belle-fille, parmi lesquelles était sa propre fille Agnès, pour la faire élever avec elle. Une d'elles, Guta, qui n'avait que cinq ans, un an de plus qu'Élisabeth, resta à son service jusqu'à peu de temps avant sa mort; et, lorsque Dieu l'eut rappelée à lui et que le bruit de sa sainteté eut attiré l'attention de l'autorité ecclésiastique, cette même Guta, interrogée publiquement, raconta les souvenirs de son enfance. C'est à sa déposition, soigneusement conservée et transmise au Saint-Siége, que nous devons la connaissance des détails que nous allons donner sur l'emploi des premières années de notre Élisabeth.

Dès cet âge si tendre, toutes ses pensées, toutes ses émotions paraissent s'être concentrées dans le désir de servir Dieu et de mériter le ciel. Toutes les fois qu'elle le pouvait, elle entrait dans la chapelle du château, et là, en se couchant au pied de l'autel, elle faisait ouvrir un grand psautier, bien qu'elle ne sût pas encore lire; puis, pliant ses petites mains et levant les yeux vers le ciel, elle se livrait avec un recueillement précoce à la méditation et à la prière.

En jouant avec ses compagnes, et par exemple en sautant sur un pied, elle faisait en sorte que toutes fussent obligées de se diriger vers la chapelle; et quand elle la trouvait fermée, elle en baisait avec

ferveur la serrure, la porte et les murs extérieurs, par amour pour le Dieu voilé qui y reposait. Dans tous ses jeux, c'était toujours la pensée de Dieu qui la dominait : elle espérait gagner pour lui, car elle donnait tout ce qu'elle gagnait à de pauvres filles, en leur imposant le devoir de réciter un certain nombre de *Pater* et d'*Ave*. Elle y cherchait sans cesse des occasions de se rapprocher de Dieu ; et lorsqu'elle avait éprouvé quelque obstacle à faire autant de prières et de génuflexions qu'elle aurait voulu, elle disait à ses petites compagnes : « Couchons-nous par terre, pour voir qui de nous est la plus grande. » Puis, s'étendant successivement à côté de chacune des petites filles, elle profitait de ce moment pour s'humilier devant Dieu et réciter un *Ave*. Devenue épouse et mère, elle se plaisait à raconter ces innocentes ruses de son enfance.

Souvent aussi elle conduisait ses amies au cimetière, et leur disait : « Souvenez-vous que nous ne serons un jour que poussière. » Puis, arrivant devant le charnier, elle disait : « Voici les os des morts : ces gens ont été vivants comme nous le sommes, et sont maintenant morts comme nous le serons ; c'est pourquoi il faut aimer Dieu. Mettons-nous à genoux, et dites avec moi : Seigneur, par votre mort cruelle et par votre chère mère Marie, délivrez ces pauvres âmes de leur peine ; Seigneur, par vos cinq plaies sacrées, faites-nous sauves. » C'étaient là, dit un

auteur, ses danses et ses jeux[1]. Ces enfants récitaient la prière avec elle, et bientôt, éblouis par l'ascendant qu'elle prenait sur eux, ils racontèrent que l'enfant Jésus venait souvent la trouver, la saluait tendrement, et jouait avec elle. Mais elle leur défendit sévèrement de dire de pareilles choses.

Hors de ses récréations, elle cherchait à apprendre le plus de prières qu'elle pouvait. Tous ceux qui voulaient lui parler de Dieu et de sa sainte loi lui devenaient chers par cela seul. Elle s'était assigné un certain nombre d'oraisons à réciter par jour ; et, lorsqu'elle avait été empêchée de remplir cet engagement volontaire avant la nuit et que ses suivantes l'obligeaient de se mettre au lit, elle ne manquait jamais de s'en acquitter tandis qu'on la croyait endormie, se souvenant, comme David, du Seigneur sur sa couche. Elle sentait déjà le prix de la modestie qui est ordonnée aux vierges chrétiennes, et arrangeait toujours son voile de manière qu'on vît le moins possible ses traits enfantins.

La charité sans bornes qui devait plus tard s'identifier avec sa vie même enflammait déjà son âme pré-

[1] Sachiez ia ne fust en ce leu
Cele ioast a queilque geu
Que sesperance et sa mémoire
Ne fust à Dieu, le roi de sa gloire;
Car se li içoit le fuer
A Dieu avoit fichiè le cuer.

RUTEBEUF.

destinée. Elle distribuait aux pauvres tout l'argent qu'elle recevait de ses parents adoptifs, ou qu'elle pouvait leur dérober sous un prétexte quelconque. Elle allait sans cesse dans les offices et dans les cuisines du château pour y ramasser quelques restes qu'elle portait avec soin aux pauvres affamés, ce qui ne laissait pas que d'éveiller déjà contre elle le mécontentement des officiers de la maison ducale[1].

Plus elle grandissait, et plus elle croissait en vertu et en piété, plus elle vivait en elle-même, recueillie en la présence de Dieu, qui se plaisait dès lors à la parer de ses grâces.

L'usage voulait à cette époque que les princesses et les jeunes filles de haut parage tirassent au sort parmi les saints apôtres un patron spécial. Élisabeth, qui avait déjà choisi la sainte Vierge pour sa protectrice et son avocate suprême, avait aussi une vénération, et, comme le dit un manuscrit, une amitié singulière pour saint Jean l'Évangéliste, à cause de la pureté virginale dont cet apôtre était le type. Elle se mit donc à prier avec chaleur Notre-Seigneur de faire en sorte que le sort lui assignât saint Jean : après quoi elle alla humblement avec ses compagnes à l'élection. On se servait à cette fin de douze cierges, sur chacun desquels était écrit le nom d'un

[1] Les manuscrits de Heidelberg racontent à cet endroit de sa vie le miracle des roses, que des autorités plus sûres nous portent à ne placer que plusieurs années plus tard. Voyez chapitre VIII.

apôtre, et que l'on mêlait ensemble sur l'autel, où chaque postulante allait en choisir un au hasard. Le cierge qui portait le nom de saint Jean échut tout d'abord à Élisabeth : mais, ne se contentant pas de ce premier accomplissement de ses vœux, elle fit renouveler deux fois l'épreuve, et toujours avec le même résultat. Se voyant ainsi comme recommandée à son apôtre bien-aimé par une manifestation spéciale de la Providence, elle sentit accroître sa dévotion envers lui, et fut fidèle à ce culte pendant toute sa vie : jamais elle ne refusait ce qu'on lui demandait au nom de saint Jean, qu'il s'agît ou de pardonner une injure ou de conférer un bienfait.

Placée sous ce patronage sacré, la pieuse enfant y vit un nouveau motif de se rendre digne du ciel et de redoubler par conséquent de pratiques chrétiennes et de privations volontaires. Elle ne négligeait jamais de sanctifier le nom du Seigneur par une grande réserve dans ses paroles. Les dimanches et les fêtes, elle laissait de côté quelque partie de ses ornements, préférant honorer Dieu par l'humilité de son esprit plutôt que par l'éclat de sa parure. Guta nous apprend qu'en ces occasions elle ne mettait ni gants, ni manchettes lacées comme on en portait alors, si ce n'était après la fin de la messe.

Tous les jours elle cherchait quelque moyen de briser sa volonté dans les petites choses, pour s'habituer aux grands sacrifices. Dans ses jeux, quand

elle gagnait et que le succès la rendait toute joyeuse, elle cessait tout à coup en disant : « Maintenant que je suis en veine de bonheur, je vais m'arrêter pour l'amour de Dieu. » Elle aimait à danser, selon la coutume universelle du pays où elle était élevée; mais, lorsqu'elle avait fait un tour, elle disait : « C'est assez d'un tour pour le monde; je me priverai des autres en l'honneur de Jésus-Christ. »

Cependant le jeune Louis, son fiancé, était sans cesse auprès d'elle, et Élisabeth se trouvait avec plaisir auprès de lui : elle l'appelait *mon cher frère;* et lui l'appelait *ma mie* et aussi *ma chère sœur.*

Telle fut la première enfance de cette jeune fille [1] : le Seigneur lui réservait une destinée pure et éclatante devant lui; mais il avait compté le nombre de ses jours, et il voulait bientôt l'appeler à prendre place dans le ciel. Aussi daigna-t-il lui ouvrir tout d'abord le trésor de ses grâces spéciales. Sa vie devait être trop courte pour laisser place à ces grandes révolutions intérieures qui ont signalé la vie et la conversion de quelques-uns des Saints les plus illustres. Aucun orage de cœur ne vint obscurcir le rayon céleste qui la conduisit du berceau à la tombe. Tout devait se répondre et se suivre dans sa carrière

[1] Cil bién de cele douce enfance
Faisoient au monde demontrance
De plus grans biens a en avant
Ki puis li sont venu devant.

Le moine Robert. *Mss*, 1862.

bénie. Ce n'est pas la seule des servantes du Seigneur qui ait rendu un témoignage précoce à sa miséricorde et à sa puissance : et certes il n'y a point, pour des yeux chrétiens, de clarté plus douce que l'aube de ces grandes lumières dont la destinée est d'éclairer le ciel et la terre.

CHAPITRE III

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH EUT A SOUFFRIR POUR DIEU AVANT SON MARIAGE.

Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos.
Ps. cxxv, 7, 8.

Élisabeth avait à peine atteint sa neuvième année, lorsque le père de son fiancé, le landgrave Hermann, vint à mourir (1216). Une nuit, il avait vu en songe que les cadavres des suppliciés exposés aux lieux des exécutions hors la porte d'Eisenach s'étaient tout à coup transformés en vierges blanches, et que ces vierges s'étaient dirigées vers son lit, ayant à leur tête Notre-Dame et sainte Catherine, qu'il chérissait particulièrement, lesquelles lui avaient dit : « Il faut que sur ce site même tu nous bâtisses une

maison, et que tu y mettes des vierges qui nous appartiendront, et alors nous te réunirons à nous sous peu. » Le duc exécuta fidèlement ce mandat. Il fonda au lieu indiqué un couvent de femmes sous l'invocation de sainte Catherine, y installa pour première abbesse une jeune veuve, Imagina, duchesse de Brabant[1], et désigna ce sanctuaire pour être le lieu de sa propre sépulture et de celle de ses descendants [2]. Après quoi il mourut, et fut enterré comme il l'avait ordonné. Le jeune Louis, à peine âgé de seize ans [3], hérita de son père dont il était le fils aîné; ses deux frères puînés, Henri Raspon et Conrad, reçurent chacun un apanage et le gouvernement d'une partie des États du landgrave, selon l'usage de la maison de Thuringe.

La mort de Hermann fut un malheur pour Élisabeth. Ce prince illustre et pieux avait continué à l'aimer avec tendresse, à cause de sa piété précoce : il l'avait toujours traitée comme sa propre fille, et personne de son vivant n'eût osé porter obstacle aux

[1] Rothe rapporte que comme cette première abbesse, étant veuve, ne pouvait plus, en prenant le voile, recevoir la couronne des vierges, toutes les religieuses qui firent leurs vœux en même temps y renoncèrent par amour d'elle, et que cet usage se maintint depuis. Cet auteur ajoute qu'Élisabeth assista à cette cérémonie à l'âge de huit ans.

[2] Ce couvent, sépulture de la majeure partie des souverains catholiques du pays, fut supprimé à la réformation, puis changé en théâtre par le duc Jean-Georges II. Aujourd'hui ce site est occupé par l'auberge *zum Stern*. Thon Schloss Wartburg, § 72.

[3] Il était né le 28 octobre 1200. Galletti, *Hist. Thur.*, II.

pratiques religieuses de la jeune princesse. Mais après sa mort il n'en fut plus de même. Bien que Louis, qu'elle regardait comme son fiancé et son seigneur, fût devenu souverain du pays, sa jeunesse le laissait encore en quelque sorte sous la dépendance de sa mère, la duchesse Sophie, fille du célèbre Otton de Wittelsbach, duc de Bavière. Cette princesse voyait avec déplaisir l'extrême dévotion d'Élisabeth, et lui en témoignait souvent son mécontentement. La jeune Agnès, sœur de Louis, qui était élevée avec sa future belle-sœur, et que son éclatante beauté avait rendue plus facile à séduire par les vanités du monde, lui reprochait avec amertume ses habitudes humbles et retirées. Elle lui disait sans détour qu'elle n'était faite que pour devenir une femme de chambre ou une servante. Les autres jeunes filles de grande maison, qui étaient les compagnes des deux princesses, voyant qu'Élisabeth prenait chaque jour moins de part à leurs jeux, à leurs danses et à leur vie gaie et frivole, répétaient ce qu'elles entendaient dire à Agnès, et se moquaient ouvertement d'elle. Enfin les officiers les plus influents de la cour ducale, sans égard pour sa royale naissance, son sexe et son extrême jeunesse, ne rougissaient pas de la poursuivre par des dérisions et des injures publiques. Tous s'accordaient à dire qu'il n'y avait rien en elle qui ressemblât à une princesse.

En effet, Élisabeth montrait une sorte d'éloigne-

ment pour la société des jeunes comtesses et des nobles demoiselles qu'on élevait avec elle : elle recherchait beaucoup plus celle des humbles filles de quelques bourgeois d'Eisenach, et même celle des filles attachées à son service. Elle aimait surtout à s'environner des enfants des pauvres femmes à qui elle distribuait ses aumônes. Les injures dont elle était l'objet ne servirent qu'à lui rendre plus doux et plus cher cet humble entourage. Du reste, elle ne laissa surnager dans son cœur aucun sentiment d'orgueil ou d'amour-propre blessé, ni même d'impatience. Ce premier essai de l'injustice des hommes et des misères du monde devint comme un nouveau lien entre Dieu et elle : elle y puisa de nouvelles forces pour le servir et l'aimer. Comme le lis entre les épines, dit un de ses historiens, l'innocente Élisabeth fleurissait et germait au milieu des amertumes et répandait autour d'elle le doux et fragrant parfum de la patience et de l'humilité [1].

Elle donna vers ce temps un exemple de cette humilité, que tous les narrateurs de sa vie ont soigneusement rapporté. C'était le jour de l'Assomption, jour où il y avait de grandes indulgences dans les églises consacrées à la sainte Vierge, et où on lui faisait l'offrande des fruits et des grains de l'année.

[1] Velut lilium inter spinas, innocens Elisabeth florens et germinans pungebatur aculeis, sed humilitatis ac sapientiæ fragrans suavitatis diffundebat odorem. — Theod., I, 5.

La duchesse Sophie dit à Agnès et à Élisabeth : « Descendons dans la ville, à Eisenach ; allons à l'église de notre chère Dame entendre la belle messe des chevaliers Teutoniques, qui l'honorent spécialement. Peut-être y entendrons-nous prêcher sur elle. Mettez vos plus beaux habits et vos couronnes d'or. » Les deux jeunes princesses s'étant parées comme elle l'avait ordonné [1], descendirent avec elle à la ville, et, étant entrées dans l'église, allèrent s'agenouiller devant un prie-Dieu en face d'un grand crucifix. A la vue de cette image du Sauveur mourant, Élisabeth ôta sa couronne, et, la posant sur son banc, elle se prosterna par terre sans autre ornement que ses cheveux. La duchesse, en la voyant ainsi, lui dit brusquement : « Qu'avez-vous donc, mademoiselle Élisabeth ? Qu'allez-vous faire de nouveau ? Voulez-vous encore faire rire tout le monde de vous ? Les demoiselles doivent se tenir droites, et ne pas se jeter par terre comme des folles, ou de vieilles nonnes qui se laissent tomber à la manière des rosses fatiguées. Ne pouvez-vous pas faire comme nous, au lieu de faire comme les

[1] Le Mss. de Darmstadt décrit à ce propos en détail le costume que portaient Élisabeth, Agnès et deux autres demoiselles élevées avec elle. « Toutes les quatre, » y est-il dit, « avaient la même parure, des vêtements d'une même couleur, des bandeaux dans les cheveux, des bracelets, des ornements sur la poitrine, une tunique et un surcot ou manteau, un bandeau et un voile. »

enfants mal élevés? Est-ce que votre couronne est trop lourde? A quoi sert de rester ployée en deux comme un paysan? » Élisabeth se leva et répondit humblement à sa belle-mère : « Chère dame, ne m'en voulez pas. Voici devant mes yeux mon Dieu et mon roi, ce doux et miséricordieux Jésus, qui est couronné d'épines aiguës; et moi qui ne suis qu'une vile créature, je resterais devant lui couronnée de perles, d'or et de pierreries! ma couronne serait une dérision de la sienne. » Et aussitôt elle se mit à pleurer amèrement, car l'amour du Christ avait déjà blessé son tendre cœur [1]. Elle se recoucha sur son banc comme auparavant, laissa parler Sophie et Agnès tant qu'elles voulurent, et continua à prier avec tant de ferveur, qu'ayant mis un pan de son manteau devant ses yeux, elle le trempa de ses larmes. Les deux princesses, pour éviter aux yeux du peuple un contraste fâcheux, se virent obligées de faire comme elle, et de se tirer le manteau devant les yeux : ce qu'il leur aurait été tout aussi agréable de ne pas faire, ajoute le chroniqueur.

De pareils traits ne pouvaient servir qu'à envenimer la haine qu'elle inspirait déjà aux âmes profanes. Cette haine semble s'être propagée de plus en plus, à mesure qu'elle grandissait; et, lorsque enfin

[1] Vulneraverat jam tunc charitas tenerum cor, gladiusque dominicæ passionis pertransierat animam ejus delicatam. — Theod., I. c.

elle eut atteint l'âge nubile, ce fut comme une explosion générale de persécutions et d'injures de toute la cour de Thuringe. Les parents du landgrave, ses conseillers, ses principaux vassaux, tous se déclarèrent contre elle. Ils disaient hautement qu'il fallait la renvoyer à son père, et reprendre la parole donnée; qu'une pareille béguine [1] n'était pas faite pour leur prince; qu'il lui fallait une épouse bien alliée, riche, et de mœurs vraiment royales; qu'il ferait beaucoup mieux de se marier à la fille d'un prince voisin qui pourrait lui donner des secours en cas de besoin, tandis que le père d'Élisabeth était trop éloigné pour cela, de même que pour venger l'injure faite à sa fille, s'il la ressentait : mais que, du reste, il paraissait déjà l'avoir oubliée, et ne lui avait point envoyé le supplément de dot que sa mère avait promis. Les compagnons intimes du jeune duc profitaient de toutes les occasions pour l'exciter à laisser là Élisabeth, à la renvoyer dans sa Hongrie, parce qu'elle

[1] Dans la première moitié du treizième siècle, présisément au temps d'Élisabeth, on vit naître dans la plupart des villes de France et d'Allemagne des associations de vierges ou de veuves sous le nom de *béguines*, qui faisaient les vœux de religion et s'astreignaient à toutes les pratiques de la vie monastique, sauf la clôture. Elles restaient dans leurs familles ou dans des quartiers qui leur étaient spécialement réservés sous le nom de *béguinages*, comme ceux qu'on voit encore aujourd'hui à Gand et à Bruges. Elles prirent bientôt sainte Élisabeth pour patronne, et transformèrent ainsi en titre de gloire pour l'humble princesse le nom que lui appliquaient ses ennemis comme une injure.

était trop timide et réservée. La duchesse mère faisait tous ses efforts pour qu'elle fût obligée de prendre le voile dans quelque couvent de femmes. Agnès surtout la poursuivit de ses mépris et de ses injures : elle lui répétait sans cesse qu'elle avait manqué sa vocation en ne devenant pas servante. « Mademoiselle Élisabeth, lui dit-elle un jour, si vous vous figurez que monseigneur mon frère vous épousera, vous vous trompez fort ; ou bien il faudra que vous deveniez tout autre que vous n'êtes. »

C'étaient de pareils propos qu'il lui fallait entendre chaque jour. Elle sentit profondément toute l'amertume de sa position ; elle se voyait à peine sortie de l'enfance, et déjà sans soutien, sans amis, sans consolation humaine, exilée en quelque sorte de sa patrie, privée de la protection paternelle, au milieu d'une cour étrangère, exposée sans défense aux insolences et aux persécutions des ennemis de Dieu et des siens. Elle en reconnut d'autant mieux que sa vie ne devait être qu'un pèlerinage dans ce monde instable. Elle eut recours à son Dieu : elle lui confiait sa douleur en silence et lui ouvrait tout son cœur. Elle cherchait à confondre sa propre volonté avec celle de ce Père céleste, et le suppliait d'accomplir cette très-aimable volonté en elle par toutes les épreuves qu'il jugeait convenables. Puis, quand elle avait retrouvé sa paix et sa résignation au pied du crucifix, elle venait re-

joindre ses femmes de chambre et les pauvres filles qu'elle s'était choisies pour compagnes, et redoublait de caresses envers elles, ce qui, d'un autre côté, faisait redoubler les invectives et les moqueries des deux princesses et des courtisans.

Ici, un de ses biographes interrompt son récit pour adresser à la sainte cette prière :

« O très-chère sainte Élisabeth ! j'honore ta vertueuse jeunesse, et je m'afflige avec toi de tes mépris et de tes persécutions. Que n'ai-je passé aussi saintement que toi mes premières années ! que n'ai-je souffert aussi patiemment que toi toutes mes contrariétés ! Je te supplie, par ton enfance bienheureuse, d'anéantir ma malice enfantine ; et, par ton héroïque patience, de m'obtenir le pardon de mon impatience et de toutes mes fautes. »

CHAPITRE IV

COMMENT LE JEUNE DUC LOUIS FUT FIDÈLE A LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH ET COMMENT IL L'ÉPOUSA.

Lætare cum muliere adolescentiæ tuæ...,
In amore ejus delectare jugiter.
Prov., v, 18, 19.

Le Dieu juste qui avait accueilli les prières et les larmes de sa fille Élisabeth ne tarda pas à la récompenser de sa soumission et de sa patience. Seul, au milieu de toute sa cour, le jeune duc Louis ne s'était pas laissé prévenir contre elle ; et, trompant l'espoir et l'attente de tous, il resta fidèle à celle qu'il avait regardée, dès son enfance, comme sa fiancée. Son amour pour elle augmentait chaque jour ; et, bien que, probablement par égard pour sa mère, il ne jugeât point à propos de la manifester publiquement, cette pure et sainte affection n'en

jetait pas moins les plus profondes racines dans son cœur. Les sarcasmes et les exhortations de sa mère le trouvèrent aussi sourd que les conseils de ses faux amis et la voix des passions. Il voyait avec joie et admiration ce qui attirait à Élisabeth les injures du monde, sa modestie extrême, l'absence de toute pompe dans ses vêtements, sa piété, sa charité : il pensait en lui-même qu'il serait heureux d'apprendre d'elle ces vertus. Son chapelain Berthold, qui écrit sa vie, ne doute pas que Dieu, par une inspiration secrète, n'eût tourné son cœur vers la royale exilée. Car ce n'était pas seulement comme son épouse et d'un amour humain et conjugal qu'il l'aimait, mais comme une sœur en Jésus-Christ, et avec une affection qui semblait versée dans son cœur par la main du Très-Haut. Plus les méchants l'obsédaient de conseils perfides, et plus il se sentait l'âme pénétrée de fidélité et de tendresse pour cette innocente étrangère; plus il la voyait haïe par les autres à cause de sa vertu et de sa piété, et plus il éprouvait le besoin de l'aimer et de la défendre. Bientôt il profita de toutes les occasions qui s'offraient à lui pour pouvoir, sans offenser sa mère, aller la consoler secrètement dans ses moments de tristesse. Dans cette solitude, sans autre témoin que Dieu, qui avait déjà béni cette sainte union, ils se parlaient de leur secret et mutuel amour ; et le prince cherchait, par ses paroles tendres et encou-

rageantes, à adoucir les blessures que d'autres avaient faites à cette jeune âme. Aussi trouvait-elle dans ces douces relations un inexprimable soulagement. Toutes les fois qu'il faisait des courses un peu lointaines et qu'il passait par des villes marchandes, il y achetait quelque objet qui lui paraissait rare ou précieux, pour en faire présent à sa fiancée. Jamais il ne revenait les mains vides : c'était, ou un chapelet de corail, ou un petit crucifix, ou une image pieuse, ou bien un couteau, une bourse, des gants, des bijoux pour orner la poitrine, des chaînes ou des épingles d'or, quelque chose enfin qu'elle n'avait point encore. A son retour, elle allait joyeusement au-devant de lui pour le saluer ; alors il la prenait dans ses bras et la caressait avec tendresse; puis il lui donnait ce qu'il lui avait apporté, comme un gage de son amour et un signe qu'il avait pensé à elle en route.

Une fois cependant que le duc avait été accompagné dans sa course par plusieurs seigneurs étrangers, qui ne le quittèrent pas jusqu'à son retour, il oublia d'apporter à Élisabeth son présent accoutumé. La princesse, rendue défiante par la persécution et l'injustice, ressentit vivement cet oubli, que ses ennemis remarquèrent aussi avec joie et dont ils se vantèrent comme d'un symptôme de changement dans les dispositions de Louis. Ayant rencontré le sire Gaultier de Varilla, grand échanson, qui l'avait ramenée de Hongrie, à qui le roi son père l'avait spé-

cialement confiée, et qui avait toujours combattu de son mieux les intrigues des autres courtisans, elle ne put s'empêcher de découvrir sa peine à ce vieil ami. Le bon chevalier se montra touché de son affliction, et lui promit d'en parler à son seigneur. Il en eut bientôt l'occasion, le duc l'ayant pris avec lui à une partie de chasse dans les environs de la Wartbourg. Comme ils se reposaient ensemble couchés sur l'herbe dans un certain bois d'où l'on voyait devant soi l'Inselberg, la plus haute montagne de Thuringe, le sire Gaultier dit au duc : « Vous plait-il, monseigneur, de répondre à une question que je vais vous faire ? » A quoi le bon prince répondit : «Parle en toute confiance, et je te dirai tout ce que tu voudras.— Or donc, reprit le chevalier, que pensez-vous faire de mademoiselle Élisabeth que je vous ai amenée ? La prendrez-vous pour épouse, ou bien vous dégagerez-vous de votre parole et la renverrez-vous à son père ? » Alors Louis se leva aussitôt, et étendant la main vers l'Inselberg : « Vois-tu, dit-il, cette montagne qui est devant nous? eh bien, si elle était d'or pur depuis la base jusqu'au sommet, et que tout cela dût m'appartenir à condition de renvoyer mon Élisabeth, jamais je ne le ferais. Qu'on pense et qu'on dise d'elle tout ce qu'on voudra, moi je dis ceci : Je l'aime, et je n'aime rien de plus ici-bas. Je veux avoir mon Élisabeth. Elle m'est plus chère, par sa vertu et sa piété, que toutes les terres

et toutes les richesses du monde. — Je vous supplie, monseigneur, dit alors Gaultier, de me permettre de lui redire ces paroles. — Dis-les-lui, répondit le duc, dis-lui que jamais je n'écouterai ce qu'on me conseillera contre elle, et donne-lui ceci comme un nouveau gage de ma foi. » Ce disant, il fouilla dans son aumônière et en tira un petit miroir à double fond, monté en argent, où se trouvait au-dessous de la glace une image de Notre-Seigneur crucifié [1]. Le chevalier se hâta d'aller retrouver Élisabeth, lui répéta ce qu'il avait entendu, et lui remit le miroir. Elle se mit à sourire avec une grande joie, et remercia beaucoup le sire Gaultier de ce qu'il lui servait ainsi de père et d'ami ; puis elle ouvrit le miroir, et, ayant vu l'image de Jésus-Christ, elle le baisa avec amour et le pressa contre son cœur.

Le moment allait, du reste, bientôt arriver où Louis tiendrait sa parole de chrétien et de prince, et où Élisabeth serait récompensée de sa patience et consolée de ses épreuves. En 1218, le jour de Saint-Kilian, le duc, ayant accompli sa dix-huitème année, se fit armer chevalier dans l'église de Saint-Georges d'Eisenach, avec plusieurs autres jeunes seigneurs ; l'évêque de Naumbourg vint y bénir leurs épées. Il n'y eut pas de prince étranger : Louis avait déclaré

[1] Les miroirs de cette sorte ont été usités en Allemagne jusque dans les derniers temps. Selon Raumer, *Hist. des Hohenstaufen*, t. V, ce miroir etait monté en ivoire, et venait d'Orient.

qu'il ne voulait tenir sa chevalerie que de Dieu et de ses féaux. L'année suivante fut occupée en partie par une guerre qu'il eut à soutenir contre l'archevêque Sigefroy de Mayence, qui, par suite de certains démêlés avec le duc Hermann, avait excommunié son fils. Mais celui-ci, étant entré inopinément en Hesse, y ravagea les possessions du prélat et de ses amis, et l'obligea à demander la paix. Une conférence eut lieu à Fulde le jour de Saint-Boniface de l'année 1219 ; le landgrave y fut formellement absous, et une réconciliation complète eut lieu. De retour de cette première campagne, Louis proclama son intention d'épouser sa fiancée, et imposa en même temps silence à toutes les injures, à tous les conseils pervers dont elle avait été victime. Nul n'osa plus combattre une volonté aussi décidée, et l'astuce des hommes se trouva désormais impuissante pour séparer plus longtemps deux âmes que Dieu avait unies dans ses conseils éternels. Admirez, dit leur historien, admirez comment cet heureux jeune homme et ce chaste époux, en se mariant, reste sourd aux conseils des impies et étranger à la soif de l'or, sachant que c'est une bonne épouse qui est cette bonne part promise par le Seigneur à l'homme qui a fait le bien sur la terre.

Ce fut en 1220 que le mariage fut célébré au château de Wartbourg, avec beaucoup de pompe. Le duc y invita tous ses comtes de Hesse et de Thu-

ringe, et une foule de chevaliers et d'écuyers. Tous les convives furent logés à ses frais dans la ville d'Eisenach. D'un commun accord, les seigneurs remirent l'honneur de conduire la mariée à l'église au comte Meinhard de Mühlberg et au sire de Varilla, qui l'avaient été chercher, neuf ans auparavant, en Hongrie, et qui devaient maintenant mettre en quelque sorte le sceau à leur voyage. Elle fut en outre accompagnée par toutes les nobles dames et demoiselles du pays. Les chroniqueurs ne parlent pas des sentiments avec lesquels toute cette noblesse vit le triomphe de celle qui avait été si longtemps l'objet de ses dédains et de ses persécutions. Ils nous vantent en revanche l'harmonieuse musique de la messe, le luxe des festins et des danses, et l'éclat du tournoi, qui dura trois jours, et où se distinguèrent plusieurs jeunes chevaliers. Après ces trois jours de fête, les seigneurs et leurs dames reprirent successivement la route de leurs châteaux, et l'ordre habituel recommença à régner dans le vaste manoir de Wartbourg. Les deux jeunes époux se retrouvèrent appartenant désormais l'un à l'autre [1]. Louis avait

[1] Quelques auteurs, et notamment les manuscrits de Heidelberg, racontent qu'Élisabeth ne se résolut qu'avec beaucoup de peine au mariage; qu'elle désirait consacrer sa virginité au Seigneur, et qu'il fallut pour vaincre sa résistance l'avis de plusieurs prêtres savants, qui lui prouvèrent qu'elle ne pouvait rompre l'engagement contracté par son père. Cette version est contredite par celle de la plupart des auteurs les plus avérés et les plus rapprochés des événements. Ce ne fut que

vingt ans, Élisabeth n'en avait que treize ; tous deux innocents par le cœur encore plus que par l'âge, tous deux unis par l'esprit et la foi encore plus que par la chair, ils s'aimèrent en Dieu, nous dit-on, d'un incroyable amour, et c'est pourquoi les saints anges demeuraient autour d'eux[1].

plus tard qu'elle manifesta à son confesseur des idées de cette nature. Voyez chapitre XIII.

[1] Sanctus cum sancta, innocens cum innocente, et non tam carnale quam spirituale connubium sortiti, invicem se in caritate Domini, supra quam credi valeat, dilexerunt. Theod., I, 8.

CHAPITRE V

COMMENT LE DUC LOUIS, MARI DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH, ÉTAIT AGRÉABLE A DIEU ET AUX HOMMES.

Erat vir ille simplex et rectus, ac timens Deum, et recedens a malo.
JOB, I, 1.

L'époux que Dieu avait destiné dans sa miséricorde à sa pieuse servante, et qu'elle aimait avec une tendresse si profonde et si réservée à la fois, était assurément digne d'elle et de son amour. Tous les historiens de Thuringe et de notre sainte sont d'accord pour tracer de lui le portrait le plus attrayant; et, à l'exception de son glorieux homonyme saint Louis de France, l'histoire de son siècle n'offre pas un prince qui, si jeune encore, ait possédé à un si haut point toutes les vertus du chrétien et du souverain.

La noblesse et la pureté de son âme se manifestaient à tous dans son intérieur. Sa mâle beauté était célèbre parmi ses contemporains. Tous les auteurs vantent la parfaite proportion de sa taille, la fraîcheur de son teint, ses blonds et longs cheveux, l'expression sereine et bienveillante de son visage. Plusieurs croyaient voir en lui une ressemblance frappante avec le portrait que la tradition avait conservé du Fils de Dieu fait homme. Le charme de son sourire était irrésistible. Sa démarche était noble et digne; sa voix, d'une extrême douceur. Nul ne pouvait le voir sans l'aimer. Ce qui le distingua surtout dès ses plus jeunes années, ce fut une pureté d'âme et de corps à laquelle il ne laissa jamais porter la plus légère atteinte. Il était modeste et pudique comme une jeune fille : il rougissait facilement; il observait dans ses paroles la plus grande réserve. Ce ne fut pas seulement dans ses premières et innocentes années qu'il sut préserver le trésor de cette pureté; elle n'était pas chez lui le fruit d'une jeunesse dérobée à tout danger, ou bien d'émotions fugitives, de résolutions sincères, mais destinées à s'évanouir avec le premier orage des sens : c'était une volonté ferme et enracinée qui devint la règle de sa vie entière; c'était une résistance inflexible aux tentations les plus fréquentes et les plus dangereuses. Livré à lui-même au moment d'entrer dans l'adolescence, maître à seize ans d'une des

principautés les plus riches et les plus puissantes de l'Allemagne, entouré de tous les prestiges du pouvoir, du luxe, de la vie agitée de cette époque, entouré surtout de perfides conseillers, de flatteurs avides de voir périr sa vertu, jamais il ne fléchit, jamais il ne ternit de l'ombre la plus légère la fidélité qu'il avait promise à Dieu, à lui-même et à celle qu'il aimait en Dieu. Qu'il nous soit permis à ce propos de reproduire ici deux traits que les écrivains contemporains ont racontés avec détail, et qui nous semblent de nature à édifier les âmes simples.

Peu de temps après la mort de son père, comme il était un jour avec sa mère, la duchesse Sophie, au château d'Ebersberg, un certain seigneur voulut mettre à l'épreuve sa jeune innocence. Ayant trouvé, dans le village voisin d'Auerbach, une jeune fille d'une beauté remarquable, il la fit venir au château et la conduisit à la chambre du prince. Il fallait pour cela traverser une cour où la petite Élisabeth jouait en ce moment avec ses compagnes. A la vue de cette étrangère qu'on menait chez son fiancé, elle se mit à pleurer ; et, lorsqu'on lui demanda la cause de ses larmes, elle répondit : « Parce qu'ils veulent prendre l'âme précieuse de mon frère, et la perdre. » Cependant le jeune duc reposait sur son lit pendant la chaleur du jour, quand il entendit frapper à la porte ; aussitôt, sautant en bas de sa couche et nu-pieds, il alla ouvrir. La jeune fille entra avec le che-

valier; après qu'ils se furent assis : « Damoiselle, » dit Louis, « que venez-vous faire ici? — Je n'en sais rien, monseigneur, » répondit-elle[1]. Alors le chevalier lui dit : « Je vous l'ai amenée pour que vous en fassiez votre plaisir. » A ces mots, le pieux et prudent prince appela un de ses chambellans, et lui dit d'apporter trois marcs d'argent pur. Dès qu'il les eut reçus, il les donna à la jeune fille en lui disant : « Baissez votre voile, belle jeune fille, et prenez ce faible présent en guise de bénédiction, afin que vous puissiez retourner avec joie dans votre famille. » Puis, prenant à part l'indigne chevalier, il lui ordonna de reconduire cette jeune fille à ses parents, en la préservant de toute atteinte. « S'il lui arrive la moindre chose, » ajouta-t-il, « je te promets que je te ferai pendre. » Le narrateur dit qu'il taira le nom de ce malheureux chevalier pour éviter le scandale. Élisabeth, voyant partir sitôt l'étrangère, essuya ses larmes et s'en réjouit en remerciant Dieu.

Une autre fois, comme il regardait par une fenêtre à Eisenach sur un place où l'on dansait, un des assistants lui montra la femme d'un bourgeois de la ville qui se faisait remarquer par sa beauté et sa grâce; il ajouta que si elle lui plaisait, il se chargeait

[1] Le titre de *domicellus*, *domicella*, dérivé du français, se donnait aux pages et aux filles d'honneur des grandes maisons. Voyez du Cange et Seguzius. Saint François, dans ses Opuscules, dit que Jésus-Christ sur la terre eut pour *domicella* la pauvreté.

de la rendre favorable à ses vœux. Le prince se retourna vers lui vivement irrité : « Tais-toi, dit-il; si jamais tu oses souiller mes oreilles par un pareil langage, je te chasserai de ma cour. Comment oses-tu me proposer de devenir complice d'un crime que je puis être appelé à juger et à punir tous les jours[1] ? »

Une vertu si rare et si courageuse ne pouvait avoir pour fondement que la foi la plus active, et la pratique de tous les devoirs imposés par l'Église. On célébrait chaque jour, en sa présence, les saints mystères, et il y assistait avec une dévotion exemplaire. Il était le défenseur le plus zélé des droits de l'Église et des monastères, bien qu'il sût parfaitement distinguer ces droits de l'intérêt personnel de quelques prélats, comme on l'a vu par la guerre qu'il soutint contre l'archevêque de Mayence. Mais, quand c'était l'injustice brutale ou l'avidité de ses vassaux laïques qui troublait la vie paisible et bienfaisante des ministres du Seigneur, il montait aussitôt à cheval pour aller défendre, la lance au poing, la cause de Dieu et du pauvre peuple[2]. La société dans laquelle il semblait le plus se plaire était celle des religieux; et le but ordinaire de ses courses, en temps de paix, était l'abbaye des bénédictins de Reinhartsbrunn[3],

[1] Rothe fixe la date de ce trait à l'année 1226. Plusieurs autres traits de cette nature sont rapportés par les historiens.

[2] Voyez chapitre XII.

[3] A six lieues d'Eisenach.

où il avait choisi sa sépulture. Sa première visite, en y arrivant, était à l'hospice des pauvres et des pèlerins, qui était une partie essentielle de chaque monastère. Il cherchait à consoler les malades et les infirmes par sa présence et ses douces paroles, et leur laissait toujours, comme aumône, quelque partie de son riche vêtement ou d'autres petits objets. De retour dans son château, il cherchait à reproduire dans sa vie quelques-unes des privations dont la vie religieuse lui avait donné l'exemple. Par esprit de pénitence, jamais il ne mangeait de mets salés ou épicés, et, ce qui contrastait étrangement avec les usages des princes allemands de cette époque, il ne buvait jamais de bière, et buvait du vin seulement quand il était malade.

Cette fidélité simple et naïve aux devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne ne servait qu'à rendre plus éclatantes en lui les qualités d'un preux chevalier et d'un prince sage et aimable. Aucun prince de son temps ne le surpassait en courage, ni même en force physique et en adresse dans les exercices du corps. Il déploya ce courage dans une occasion que les historiens de l'époque ont commémorée avec soin. L'empereur lui avait fait présent d'un lion; et, un matin que le duc, à peine vêtu et sans armes ni défense quelconque, se promenait dans sa cour, il vit ce lion, qui s'était échappé de sa cage, courir sur lui en rugissant. Sans s'effrayer, il attendit de pied ferme, lui

montra le poing, et le menaça de la voix en se fiant en Dieu. Le lion vint aussitôt se coucher à ses pieds en agitant la queue. Une sentinelle qui était sur le rempart, attirée par le rugissement de la bête, aperçut le danger de son maître et appela du secours. Le lion se laissa enchaîner sans résistance, et bien des gens virent dans cet empire exercé sur les animaux féroces un gage évident de la faveur céleste, méritée par la piété du prince et la sainteté de la jeune Élisabeth [1].

A ce courage, dont la suite de ce récit offrira bien d'autres preuves, il joignait, au suprême degré, cette noble courtoisie que saint François d'Assise, son sublime contemporain, a nommée la *sœur de la Charité*. Il portait à toutes les femmes un respect plein de pudeur. Il était envers tout le monde, et surtout envers ses inférieurs, d'une bienveillance, d'une affabilité qui ne se démentaient jamais. Il aimait à faire plaisir aux gens. Jamais il ne blessait ni ne repoussait personne par son orgueil ou sa froideur. Une gaieté douce et franche, une familiarité aimable, présidaient à toutes ses relations intimes et domestiques. Ses chevaliers et ses écuyers se louaient de sa générosité; les comtes et les seigneurs qui venaient à sa cour y étaient traités par lui avec les plus grands égards et tous les honneurs dus à leur rang.

[1] Rothe fixe l'époque de cet événement à l'an 1227.

A ces vertus chevaleresques il ajoutait toutes celles d'un souverain chrétien. La seule passion véhémente que tous ses historiens lui reconnaissent était celle de la justice ; il l'aimait avec énergie et dévouement, et cet amour lui donnait toute la sévérité nécessaire pour punir les violateurs de ses lois. Il éloigna de sa cour et priva sans rémission de leurs charges ou emplois les seigneurs qui opprimaient leurs vassaux, ou même qui étaient orgueilleux envers les pauvres, ainsi que tous ceux qui se laissaient emporter à des actes de violence, ou qui lui adressaient des dénonciations fausses ou malicieuses. Les blasphémateurs et les hommes qui ne rougissaient pas de faire entendre en sa présence des paroles impures étaient aussitôt condamnés à porter pendant un certain temps un signe public d'ignominie[1]. Inflexible envers ceux qui outragaient la loi de Dieu, il était indulgent et patient envers tous ceux qui lui manquaient à lui-même. Quand quelques-uns de ses serviteurs s'oubliaient avec lui, il se bornait à leur dire : « Chers enfants, ne le faites plus, car vous affligez mon cœur. » Dans toutes ses délibérations, il apportait une prudence éprouvée; ses expéditions militaires, ses actes politiques, montraient une habileté et une prévoyance qu'on n'aurait pas cru pouvoir s'unir facilement

[1] Selon quelques auteurs, c'était la figure d'un âne en bois que les écoliers portaient sur le dos, comme ils font encore aujourd'hui en Pologne.

avec sa grande jeunesse et la simplicité de son caractère. Il s'occupait avec zèle et assiduité de tous les travaux que lui imposait le gouvernement de ses États. Sa véracité était à toute épreuve, et sa moindre parole inspirait la même sécurité que le serment le plus solennel. On pouvait bâtir sur cette parole comme sur un rocher. Plein de miséricorde et de générosité envers les pauvres, il témoignait une extrême sollicitude envers toutes les classes de son peuple. Il était aussi sévère pour les comtes et les plus grands seigneurs du pays, accusés de pillage ou d'oppression, que pour le moindre paysan. Tous ceux qui se trouvaient lésés par qui que ce fût recouraient à lui en toute confiance, et ce n'était jamais en vain. Nous le verrons plus d'une fois se mettre en campagne pour venger les torts faits à ses plus humbles sujets. Sous un prince pareil, la prospérité morale et matérielle de la Thuringe ne pouvait que s'accroître; aussi les chroniques du pays ont-elles célébré avec enthousiasme le bonheur dont il jouit pendant ce règne trop court, et les fruits abondants que porta l'exemple des vertus du souverain. La noblesse imita son chef, et l'on n'entendait plus les vassaux se plaindre des habitudes oppressives et belliqueuses auxquelles quelques seigneurs s'étaient livrés. Le peuple se montrait soumis et tranquille. L'union, la paix, la sécurité, régnaient partout. Ce n'était, au dedans

comme au dehors du pays, qu'une commune voix pour vanter et envier le bonheur que devait la Thuringe aux vertus du duc Louis.

En un mot, tout son caractère et toute sa vie peuvent se résumer dans la noble devise qu'il s'était choisie dès ses premières années : *Piété*, *Chasteté*, *Justice*. Il a justifié plus que personne la glorieuse croyance des siècles catholiques, qui reconnaissait une analogie fondamentale entre la chevalerie et le sacerdoce ; pour qui les véritables chevaliers étaient les prêtres armés de la justice et de la foi, comme les prêtres étaient les chevaliers de la parole et de la prière.

CHAPITRE VI

COMMENT LE DUC LOUIS ET LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH VIVAIENT ENSEMBLE DEVANT DIEU DANS LE SAINT SACREMENT DU MARIAGE.

Pars bona, mulier bona, in parte timentium Deum dabitur viro pro factis bonis.
ECCLI., XXVI, 3.

Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa.
CANT., IV, 9.

Un prince qui offrait un si parfait modèle du preux chrétien ne pouvait recevoir ici-bas de récompense plus douce et plus belle que l'amour d'une sainte. On a vu comment notre Élisabeth n'avait conservé de lien avec la vie de ce monde que cet amour qu'elle associait à de si religieuses pensées. Louis, de son côté, ne démentit jamais la tendre fidélité de ses premières années.

Elle avait, du reste, tout ce qui peut toucher et séduire un jeune cœur. Parée devant Dieu de sa piété

et de son humilité, elle était encore parée devant les hommes de tous les attraits corporels. Les historiens qui ont conservé son portrait la représentent comme étant d'une beauté régulière et parfaite ; sa personne tout entière ne laissait rien à désirer ; son teint était brun et pur, ses cheveux noirs, sa taille d'une élégance et d'une grâce sans rivale, sa démarche grave et pleine de noblesse et de majesté[1]. Ses yeux surtout semblaient un foyer de tendresse, de charité et de miséricorde. Il est facile de voir que dans cette beauté terrestre il se peignait un reflet éclatant de l'immortelle beauté de son âme.

Mais ce n'était pas sur les sentiments éphémères d'une admiration et d'un attrait purement humain que ces deux jeunes époux avaient élevé l'inaltérable union de leurs cœurs. C'était sur une foi commune, et sur la sévère pratique de toutes les vertus que cette foi enseigne, de tous les devoirs qu'elle impose. Malgré sa grande jeunesse et la vivacité presque enfantine de son amour pour son mari, Élisabeth n'oubliait jamais qu'il était son chef, comme Jésus-Christ

[1] « La nature lui avait encore été plus libérale que la fortune. Elle était de la plus riche et de la plus belle taille du monde, et l'on voyait quelque chose de si noble, de si grand et de si majestueux dans son port, qu'il était impossible de la regarder sans l'admirer. Il n'y avait pas de plus belle personne au monde... » Le P. Archange, p. 82, d'après Jac. Montanus Spirens, cap. v. Le comte Mailath, dans l'*Hist. Taschenbuch* de 1822, répète à peu près les mêmes expressions d'après une chronique anonyme.

est le chef de l'Église, et qu'elle devait lui être soumise en tout comme l'Église à Jésus-Christ. Elle joignait donc à son ardente affection pour lui un grand respect; elle obéissait avec empressement au moindre signe, au moindre mot venu de lui; elle mettait un soin scrupuleux à ce qu'aucune de ses actions, de ses paroles les plus insignifiantes, ne pût le blesser ou même l'impatienter. Le joug auquel elle se soumettait était du reste, comme le veut l'Église, un joug d'amour et de paix; car Louis lui accordait pleine liberté dans l'exercice des œuvres de piété et de miséricorde qui seules l'intéressaient; il l'encourageait et la soutenait même dans ces salutaires exercices avec une pieuse sollicitude; il se bornait à l'arrêter quand son zèle lui semblait l'entraîner trop loin, en lui adressant des avertissements toujours dictés par une affectueuse prudence, et toujours reçus avec docilité.

Toutes les nuits la jeune épouse, profitant du sommeil vrai ou feint de son mari, ou se dérobant à ses caresses, sortait du lit conjugal et s'agenouillait à côté, priait longuement en pensant à la sainte crèche, et remerciait Dieu de ce qu'il avait daigné naître à minuit, dans le froid et la misère, pour la sauver, elle et tout le genre humain. Souvent son mari s'éveillait, et, craignant qu'elle ne fût trop délicate pour se livrer impunément à de telles pénitences, il la priait de cesser : « Chère sœur, lui

disait-il, ménage-toi, et repose-toi un peu.» Puis il lui prenait la main, et la tenait ainsi jusqu'à ce qu'elle se fût recouchée, ou que lui-même se fût endormi, laissant sa main dans celle de sa femme; et alors elle mouillait souvent des larmes de sa ferveur cette main chérie qui semblait vouloir la retenir sur la terre. Cependant jamais il n'employa la contrainte pour l'obliger de cesser ces œuvres de piété, dont il se félicitait et se réjouissait au fond du cœur. Ysentrude, la suivante la plus confidentielle d'Élisabeth, a raconté aux juges ecclésiastiques un trait qui prouve l'indulgence de Louis. La duchesse, pour ne pas s'oublier dans le sommeil, et en même temps pour ne pas troubler celui de son mari, avait chargé une de ses filles d'honneur de l'éveiller à une certaine heure, en la tirant par le pied. Il arriva une fois qu'Ysentrude se trompa et tira le pied du duc, qui se réveilla subitement, mais qui, devinant la cause de cette interruption, se recoucha sans donner le moindre signe d'impatience.

Il voyait bien, dit son historien, qu'elle aimait Dieu de tout son cœur, et cette pensée le rassurait : et elle, de son côté, se confiait en la piété et en la sagesse de son époux, et ne lui cachait aucune de ses mortifications, sachant que jamais il n'interviendrait entre elle et son Sauveur. Aux témoignages si fréquents qu'ils se donnaient de leur mutuelle tendresse, tous deux mêlaient de douces exhortations

à avancer ensemble sur le chemin de la perfection ; cette sainte émulation les fortifiait et les maintenait dans le service de Dieu ; ils savaient ainsi puiser, au sein de l'ardent amour qui les unissait, le sentiment et le charme de l'amour suprême.

Le caractère grave et pur de leur affection se révélait surtout par la touchante habitude qu'ils conservèrent toujours de s'appeler *frère* et *sœur*, même après leur mariage, comme pour perpétuer le souvenir de leur enfance passée ensemble, et pour confondre leur vie tout entière dans un seul attachement.

Le bonheur d'être ensemble était pour eux si indispensable, le chaste attrait qui les portait l'un vers l'autre si puissant, l'alliance de leurs âmes si intime, qu'ils ne pouvaient souffrir de rester séparés l'un de l'autre, même pendant l'espace de temps le plus court. Aussi, quand le duc faisait des courses qui ne fussent pas trop lointaines, il prenait toujours sa chère Élisabeth avec lui, et elle l'accompagnait avec bonheur, bien qu'elle eût souvent à parcourir ainsi des chemins âpres et dangereux, à franchir des distances considérables, à braver de violents orages. Mais ni les gelées, ni la neige, ni l'excessive chaleur, ni les inondations, ne pouvaient l'arrêter, tant elle tenait à n'être pas éloignée de celui qui jamais ne l'éloignait de Dieu.

Il arrivait cependant quelquefois que Louis était obligé, par ses devoirs de souverain, d'entreprendre

des voyages au loin, de sortir de ses États, et de ne pas emmener sa femme. Mais ces courtes absences devenaient elles-mêmes des occasions de consolider leur tendresse et leur mutuelle fidélité. C'était le moment que choisissaient les amis du mal pour suggérer au jeune prince de s'abandonner aux penchants de la chair, et pour ménager à sa pureté et à son amour pour Élisabeth d'éclatants triomphes. Un jour, quelques-uns de ses chevaliers lui dirent : « Monseigneur, pourquoi ne faites-vous pas comme les autres princes et seigneurs? Vous ne pouvez pas être toujours avec votre dame, ni résister toujours aux exigences de votre jeunesse. » Il se tut d'abord ; mais, comme ils insistaient toujours, il leur répondit avec colère : « Messeigneurs, si vous désirez mes bonnes grâces, ayez soin de ne jamais plus me tenir un pareil langage ; j'ai une femme; et je suis tenu de lui garder ma foi. »

De son côté, Élisabeth, dès que son mari était parti, se dépouillait de ses vêtements de princesse et se revêtait du costume des veuves, en se voilant la tête comme elles. Elle restait ainsi pendant toute la durée de son absence, attendant son retour dans la prière, les veilles et les plus sévères mortifications. Mais, dès qu'on venait lui annoncer l'approche de son époux, elle s'empressait de se parer avec tout le soin et l'éclat que pouvait exiger son rang. « Ce n'est pas, » disait-elle à ses suivantes, « par com-

plaisance charnelle ou par vanité que je me pare ainsi, Dieu m'en est témoin, mais seulement par charité chrétienne, afin d'ôter à mon frère toute occasion de mécontentement ou même de péché, si quelque chose lui déplaisait en moi ; afin qu'il n'aime que moi dans le Seigneur, et que Dieu, qui a conservé notre union sur la terre, nous donne à tous deux l'union de la vie éternelle. »

Puis elle allait au-devant de lui avec la joie naïve d'un enfant, et, tant qu'ils étaient ensemble, elle faisait tous ses efforts pour plaire à ses yeux et à son cœur. Au repas, elle ne pouvait se résoudre à prendre une place loin de son époux, et allait toujours s'asseoir à ses côtés, ce qui était déjà alors expressément contraire à l'usage observé par les dames du haut parage. En cela elle ne satisfaisait pas seulement au besoin d'être le moins possible éloignée de lui, mais elle sentait que, par sa présence, elle mettrait un frein aux discours légers des jeunes chevaliers. Rien ne pouvait, en effet, être plus propre à imposer aux âmes mondaines que la vue de tant de vertu dans deux êtres si jeunes. Unis ainsi par une concorde sainte, pleins d'humilité et de pureté devant Dieu, pleins de charité et de bonne volonté envers les hommes, pleins d'amour l'un envers l'autre, mais d'un amour qui les entraînait tous deux vers Dieu, ils offraient au ciel et à la terre le plus doux et le plus édifiant spectacle, et d'avance ils réalisaient

le charmant tableau que le plus grand poëte catholique a tracé d'un mariage céleste :

La lor concordia e i lor lieti sembianti,
Amore e maraviglia e dolce sguardo
Faceano esser cagion de' pensier santi.

DANTE, *Parad.*, c. XI.

CHAPITRE VII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH MORTIFIAIT SON CORPS.

Or a la dame ainsi vescu
Et de sa vie a fait escu
Por l'ame deffendre et couvrir,
Et por saint paradix ouvrir.
RUTEBEUF, *Mss.* f. 34.

Voilà donc notre jeune princesse en possession de ce bonheur des premiers ans, de ces douces joies du matin de nos jours, qu'aucune joie plus tardive ne peut remplacer, qu'aucune douleur aussi ne peut faire oublier. Dans nos faibles cœurs, leur absence obscurcit toute la vie, et leur mémoire suffit pour adoucir les plus cruelles misères. Aussi Dieu donne-t-il le plus souvent à sa créature cette rosée matinale, pour qu'elle sache résister au poids et à la chaleur du jour. Mais Élisabeth, dont les yeux intérieurs étaient fixés sur le ciel, tout en acceptant ce bonheur avec un tendre abandon, en comprenait le danger; et, pour cette âme d'élite, c'était une sorte d'épreuve dont il lui fallait triompher.

Elle sentait que la grâce que Dieu lui avait accordée en l'unissant à celui qu'elle avait tant aimé ici-bas l'obligeait à une fidélité d'autant plus zélée, à une reconnaissance d'autant plus ardente envers son bienfaiteur céleste. Bien qu'assurément sa jeune conscience ne dût pas être chargée de très-graves reproches, elle ne se rappelait pas moins que, devant la stricte justice de Dieu, les âmes les plus fidèles ne sont que des serviteurs inutiles, et qu'on ne peut s'imposer assez de sacrifices pour mériter le salut. Dès lors elle commença, dans l'humilité de son âme à amasser cette surabondance de grâces et de mérites qui est, selon la douce et consolante doctrine de l'Église, pour les saints de Dieu une gloire si éclatante, pour les fidèles un trésor si riche et un refuge si sûr.

Elle chercha d'abord à dompter sa chair par les veilles. Nous avons vu avec quelle sévérité persévérante elle savait se mortifier sur ce point, et avec quel mélange de sollicitude et d'indulgence son pieux époux la voyait se lever d'auprès de lui pour se rapprocher de Dieu. Mais souvent, malgré sa bonne volonté, Élisabeth, au milieu de ses prières, ne pouvait résister au sommeil, et s'endormait sur le tapis à côté du lit, sa main dans la main de son mari ; ses femmes, en la trouvant ainsi étendue lorsqu'elles entraient le matin, lui faisaient des reproches, et lui demandaient si elle ne ferait pas tout aussi

bien de dormir dans son lit qu'au pied de son lit : « Non, » disait-elle ; « si je ne puis pas prier toujours, je puis du moins me mortifier en m'éloignant de mon bien-aimé. Je veux que ma chair soit domptée; elle ne peut que gagner à faire ce que l'âme veut [1]. »

Quand son mari était absent, elle veillait toute la nuit avec Jésus, l'époux de son âme. Mais ce n'était pas seulement des pénitences de ce genre que s'infligeait la jeune et innocente princesse. Sous ses plus beaux habits, elle portait toujours contre sa peau un cilice. Tous les vendredis, en memoire de la Passion douloureuse de Notre-Seigneur, et pendant le Carême tous les jours, elle se faisait donner en secret la discipline avec sévérité, afin, dit un historien, « de rendre à Nostre-Seigneur, qui fut flagellé, aulcune recompensation, » et reparaissait ensuite devant sa cour avec un visage joyeux et serein. Plus tard même, ce fut la nuit que, se levant d'auprès de son époux, elle entrait dans une chambre voisine, où ses suivantes étaient obligées de la frapper durement; puis, rassurée contre elle-même et sa propre faiblesse par ces austères pénitences, elle revenait auprès de son mari, avec qui elle redoublait de gaieté et d'amabi-

[1] Je veux que la chair ait dammage
En ce quele soffrir ne puet
A faire ce que l'âme escluet.
RUTEBEUF, *Mss.* f. 32.

lité[1]. C'est ainsi, dit un poëme contemporain, qu'elle cherchait à s'approcher de Dieu et à briser les liens de sa prison de chair, comme une valeureuse guerrière de l'amour du Seigneur. Mais elle avait pour règle de ne pas souffrir que ces secrètes austérités exerçassent une influence fâcheuse sur ses relations habituelles, ou la rendissent triste et morose. Elle ne faisait même nulle difficulté de prendre part aux fêtes et aux réunions mondaines où sa position lui assignait en quelque sorte un rôle ; et, comme l'a dit un grand et aimable saint, digne à tous les égards de la juger et de la comprendre, « elle jouoit et dansoit parfois, se trouvant ès assemblées de passe-temps, sans intérêt de sa dévotion, laquelle étoit bien enracinée dedans son âme ; si que, comme les rochers qui sont autour du lac de Riette croissent étant battus des vagues, ainsi sa dévotion croissoit parmi les pompes et les vanités auxquelles sa condition l'exposoit [2]. » Elle détestait toute espèce d'exagération extérieure dans les œuvres de piété, toute affectation de douleur, et disait de ceux qui prenaient en priant un visage triste ou sévère : « Ils ont l'air de vouloir épouvanter le bon Dieu ; qu'ils lui donnent donc ce qu'ils peuvent gaiement et de bon cœur. »

[1] Lacerabat duris verberibus carnem puella innocens et pudica. Lætam coram hominibus se ostentans... Ad lectumque mariti reversa hilarem se exhibuit et jucundam. Theod., II, 1.

[2] Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chapitre XXXIV.

Elle ne négligeait, du reste, aucun moyen d'offrir à Dieu le tribut de son humilité et de son obéissance. Elle avait pour confesseur maître Conrad de Marbourg, dont nous parlerons plus tard, et envers qui son mari lui avait permis de contracter un vœu d'obéissance en tout ce qui ne serait pas contraire à l'autorité maritale : or Conrad, qui s'était élevé contre la perception de certains impôts dont le produit était destiné à couvrir les dépenses de la table royale, avait prescrit à sa pénitente de ne se nourrir que des mets qu'elle saurait positivement provenir des biens propres de son mari, et non pas des redevances de ses propres vassaux, qu'il regardait comme étant trop souvent le produit d'extorsions injustes et contraires à la volonté de Dieu. Le cœur compatissant de la jeune duchesse adopta avec empressement cette pensée, qu'elle mit à exécution avec la sévérité la plus scrupuleuse ; elle en était quelquefois embarrassée, puisque, comme nous l'avons dit, elle tenait à rester assise auprès de son mari pendant ses repas. Ce pieux prince ne mit, du reste, aucun obstacle à ses désirs, et, lorsque trois des filles d'honneur de la duchesse demandèrent la permission de suivre l'exemple de leur maîtresse, il la leur accorda sur-le-champ, en ajoutant : « Je ferais bien volontiers comme vous, si je ne craignais les médisances et le scandale ; mais, avec l'aide de Dieu, moi aussi je changerai bientôt de genre de vie. » Plein d'un tendre res-

pect pour la conscience de sa femme, il l'avertissait lui-même avec un doux et respectueux empressement quand il y avait des mets qui n'entraient pas dans sa règle; comme aussi, lorsqu'il savait que tout provenait de son propre bien, il la pressait de manger. Mais Élisabeth osait à peine toucher à un plat quelconque, craignant toujours que ce ne fût le fruit des amères sueurs du pauvre. Elle avait cependant soin de dérober aux yeux du monde ce qu'elle faisait pour l'amour de Dieu; et, lorsqu'elle était assise à la table du duc, au milieu de ses chevaliers et des officiers de sa cour, elle avait recours à mille petits manéges pour qu'on ne pût s'apercevoir de ses privations. Elle feignait de surveiller le service avec une grande sollicitude, donnait des ordres fréquents aux domestiques, parlait à chaque convive, lui offrait à boire; quelquefois même elle coupait en petits morceaux le pain ou les autres mets qu'on plaçait devant elle, et les disposait par-ci par-là pour leur donner l'air de restes. Elle se levait ainsi souvent affamée et altérée de la table la plus abondante; ses demoiselles d'honneur, compagnes de sa pénitence, racontent que quelquefois elle était réduite, pour toute nourriture, à du pain sec ou à quelques petits gâteaux qu'elle recouvrait de miel: un jour, à un très-grand festin, elle ne put se réserver que cinq tout petits oiseaux qu'elle abandonna, presque en entier, à ses suivantes, car leurs privations la préoccupaient

beaucoup plus que les siennes propres. Une autre fois, comme elle allait rejoindre son mari à la Diète de l'Empire, elle ne trouva rien dont elle pût manger en conscience qu'un morceau de gros pain noir, et si dur, qu'elle fut obligée de le faire ramollir dans de l'eau chaude; mais, comme c'était jour de jeûne, elle s'en contenta, et fit en ce même jour, avec ce seul repas, seize lieues à cheval.

Une tradition gracieuse montre combien Dieu adoucissait pour elle, et même d'une manière matérielle et sensible, ce que ces privations pouvaient avoir de rude et de pénible. Un jour, pendant l'absence de son mari, elle mangeait seule, chez elle, son pauvre repas, composé de pain sec et d'eau. Le duc, étant survenu à l'improviste, voulut, en signe d'amitié, boire dans son verre ; il y trouva, à sa grande surprise, une liqueur qui lui sembla être le meilleur vin qu'on pût boire au monde. Il demanda aussitôt à l'échanson d'où il l'avait pris, et celui-ci répondit qu'on n'avait servi à la duchesse que de l'eau. Louis ne dit plus rien ; mais, selon l'expression aussi pieuse que juste d'un narrateur, il eut *assez d'esprit* pour y voir une marque de la faveur divine, et une récompense des sacrifices que s'imposait sa femme.

Souvent elle parcourait les offices du château avec ses suivantes, et s'informait avec le plus grand soin de l'origine de tous les mets et de toutes les boissons. Quand elle avait trouvé quelque viande permise, elle

disait à ses demoiselles : « Vous ne mangerez que cela; » ou bien, quand c'était une boisson licite, comme du vin des vignes de son mari, elle disait : « Ne buvez que cela. » Mais, quand elle trouvait qu'il n'y avait rien qui pût l'inquiéter, elle se mettait à battre des mains avec une joie enfantine, en s'écriant : « Aujourd'hui cela va bien, nous pouvons manger et boire. » Elle pouvait avoir alors quinze ans, et avait conservé l'enfance de l'esprit et du cœur, tout en se rendant digne du ciel par des vertus bien au-dessus de son âge.

Un genre de vie si rigoureux et si contraire à tous les usages de son rang attira sur la duchesse l'improbation et les reproches publics de toute sa cour; le duc lui-même n'était pas épargné, à cause de sa tolérance pour ce qu'on regardait comme les extravagances de sa femme. Tous deux se résignaient avec patience et indulgence à ces jugements profanes, aimant mieux plaire à Dieu qu'aux hommes.

Cependant la jeune princesse trouva bientôt un nouveau champ pour exercer son zèle et son amour de la mortification. Un jour de grande fête, elle descendit, selon l'usage, de la Wartbourg à Eisenach, revêtue d'un costume somptueux, couverte de bijoux et la tête ceinte de la couronne ducale, accompagnée de sa belle-mère et d'une suite nombreuse, et se rendit à une des églises de la ville. Elle avait cou-

tume, toutes les fois qu'elle entrait dans une église, de porter sur-le-champ ses regards vers le crucifix; c'est ce qu'elle fit encore cette fois : et, ayant vu l'image de son Sauveur, nu, couronné d'épines, les mains et les pieds percés de clous, elle se sentit pénétrée de componction comme autrefois dans son enfance, et, rentrant en elle-même, elle se dit : « Voilà ton Dieu suspendu à une croix, et toi, créature inutile, tu es couverte de vêtements précieux. Sa tête est couronnée d'épines, et toi tu as une couronne d'or. » Et, au même moment, vaincue par sa pieuse compassion, elle s'évanouit et tomba par terre. Les assistants, effrayés, la relevèrent, la portèrent à l'entrée de l'église pour lui donner de l'air, et lui jetèrent de l'eau bénite sur le visage [1]. Elle revint bientôt à elle; mais, à compter de ce moment, elle prit la résolution de renoncer à toute parure quelconque, hormis les cas où l'exigeraient les obligations de son rang ou la volonté de son mari. Dans les dépositions de ses suivantes, on trouve le détail de plusieurs des objets qui faisaient alors partie de la toilette d'une princesse, et qu'elle ne voulut plus porter. Elle renonça, par exemple, aux étoffes teintes, aux voiles de cou-

[1] En pendet Deus tuus nudus, et tu homo inutilis vestibus pretiosis operiris. Spinis caput ejus pungitur, et tuum caput redimitur auro... Cecidit exanimis effecta... Ad ostium ecclesiæ propter refrigerium portaverunt, et reclinantes eam, faciem ejus aqua benedicta, quæ aderat, consperserunt. Theod., *l. c.*

leur éclatante pour la tête, aux manches étroites et plissées qui paraissent avoir été un grand luxe de cette époque, aux bandeaux de soie qui retenaient les cheveux, enfin aux robes trop longues et traînantes. Lorsqu'elle se trouvait dans la nécessité de revêtir ses habits de cérémonie, elle conservait sous l'or et la pourpre des vêtements de simple laine et son cilice qu'elle ne quittait jamais ; aussi, dans les solennités publiques, offrait-elle toujours l'union de la dignité et de la modestie d'une princesse chrétienne. Elle recommandait cette modestie chrétienne aux nobles dames qui venaient lui rendre visite, les exhortait instamment à renoncer au moins en cela aux vanités du siècle, et leur envoyait même des modèles de vêtements qu'elle croyait leur convenir. Ses efforts ne furent pas sans fruit ; plusieurs de ces dames, touchées par l'exemple de cette jeune femme à peine mariée, renoncèrent aux superfluités mondaines, et quelques-unes d'entre elles firent même vœu de continence perpétuelle.

O sainte simplicité, candeur des premiers âges, tendresse naïve et pure des anciens jours, revivrez-vous jamais ? Faut-il croire que vous soyez éteintes et mortes pour toujours ? Et, s'il est vrai que les siècles ne sont dans la vie du monde que comme les années dans celle des hommes, ne reviendrez-vous pas, après un si long et si sombre hiver, ô doux printemps de la foi ! rajeunir le monde et nos cœurs ?

CHAPITRE VIII

DE LA GRANDE CHARITÉ DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH ET DE SON AMOUR POUR LA PAUVRETÉ.

Da pauperi, ut des tibi : da pauperi micam, ut accipias totum panem; da tectum, accipe cœlum : da res perituras, ut accipias æternas mensuras
S. PETRUS CHRYSOLOGUS, *Sermo* VIII *de Jejun. et Eleem.*

In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate.
DANTE, *Parad.*, c. XXXIII.

Tandis qu'Élisabeth imposait un joug si rigoureux à ses sens, et se traitait elle-même avec une sévérité si soutenue, son cœur débordait de charité et de miséricorde envers ses frères malheureux. La tendre pitié qui l'avait toujours animée dès son enfance prenait chaque jour le nouveau développement qui devait en si peu de temps la conduire à mériter ce glorieux et doux surnom de *Patronne des pauvres*, sous

lequel la chrétienté la vénère aujourd'hui. La générosité envers les pauvres était un des traits les plus distinctifs de l'époque où elle vivait, notamment chez les princes; mais on remarquait que chez elle la charité ne provenait pas de l'influence de sa naissance, et moins encore du désir de mériter des éloges ou une reconnaissance purement humaine, mais bien d'une inspiration céleste et intérieure. Dès le berceau, elle n'avait jamais pu supporter la vue d'un pauvre sans que son cœur en fût comme percé de douleur; et maintenant que son époux lui avait accordé la liberté la plus entière pour tout ce qui touchait à l'honneur de Dieu et au bien du prochain, elle s'abandonnait sans réserve à son penchant naturel pour soulager les membres souffrants du Christ. C'était sa pensée de chaque jour, de chaque moment; c'était aux pauvres qu'elle consacrait tout ce superflu qu'elle refusait aux habitudes de son sexe et de son rang; et, malgré les ressources que la charité de son mari mettait à sa disposition, elle donnait si rapidement tout ce qu'elle avait, qu'il lui arriva souvent d'être réduite à se dépouiller elle-même de ses vêtements, pour avoir de quoi soulager les malheureux.

Une si touchaute abnégation de soi ne pouvait manquer de frapper le cœur et l'imagination du peuple; aussi raconte-t-on dans les anciennes chroniques qu'un jour de jeudi que la duchesse descendait en

ville, richement habillée et couronnée, elle rencontra une foule de pauvres sur son passage, et leur distribua tout ce qu'elle avait d'argent avec elle ; puis, quand elle eut tout donné, elle en vit un qui lui demanda l'aumône d'un ton plaintif ; elle gémit de n'avoir plus rien à lui donner ; mais, pour ne pas le contrister, elle ôta un de ses gants, qui était richement brodé et orné de bijoux, et le lui donna. Un jeune chevalier qui la suivait, ayant vu cela, alla aussitôt rejoindre le pauvre, et lui acheta le gant de la duchesse, qu'il attacha sur son casque en guise de cimier, comme un gage de la protection divine. Et il eut raison ; car, à dater de ce moment, il s'aperçut que dans tous les combats, dans tous les tournois, il triomphait toujours de ses adversaires et n'était jamais vaincu lui-même. Il alla plus tard à la Croisade, où ses exploits lui acquirent un grand renom. De retour dans sa patrie et sur son lit de mort, il déclara qu'il attribuait toute sa gloire et tous ses succès au bonheur qu'il avait eu de porter pendant toute sa vie un souvenir de la chère sainte Élisabeth [1].

Mais ce n'était pas par des présents ni avec de l'argent que la jeune princesse pouvait satisfaire à son amour pour les pauvres du Christ ; c'était bien plus par ce dévouement personnel, par ces soins tendres

[1] Rebhahn, *Hist. Eccles. Isenac.* Mss. — Passional, f. 59. Selon ce dernier, ce n'était pas un gant, mais une des manches de sa robe ; selon d'autres auteurs, c'était son écharpe.

et patients, qui sont assurément aux yeux de Dieu comme à ceux des malheureux la plus sainte et la plus précieuse aumône. Elle se livrait à ces soins avec la simplicité et la gaieté extérieure qui ne la quittaient jamais. Quand des malades venaient invoquer sa charité, après qu'elle leur avait donné ce qu'elle pouvait, elle s'informait de leur demeure, afin d'aller les y voir. Et alors aucune distance, aucune difficulté du chemin, ne l'arrêtait ; elle savait que rien ne fortifie le sentiment de la charité comme d'approfondir les misères humaines dans ce qu'elles ont de plus matériel et de plus positif. Elle pénétrait dans les huttes les plus éloignées de son château, les plus repoussantes par la saleté et le mauvais air ; elle entrait dans ces asiles de la pauvreté avec une sorte de dévotion et de familiarité à la fois; elle y apportait elle-même ce qu'elle croyait être nécessaire à leurs tristes habitants ; elle les consolait bien moins encore par ses dons généreux que par ses douces et affectueuses paroles [1]. Quand elle trouvait qu'ils étaient endettés et sans moyen de s'acquitter, elle se chargeait de payer leurs dettes avec ses propres deniers. Les pauvres femmes en couches étaient surtout l'objet de sa compassion;

[1] Ceulx sermonoit sainte Ysabiaux,
Les mox lor dizoit doulz et biaux
De pacience et de salut.
RUTEBEUF, *Mss.* p. 33.

toutes les fois qu'elle le pouvait, elle allait se mettre à côté de leurs misérables lits, les assistait et les encourageait; elle prenait leurs nouveau-nés entre ses bras avec un amour de mère, les couvrait d'habits qu'elle avait faits elle-même, et les tenait souvent sur les fonts baptismaux, afin que cette maternité spirituelle pût lui fournir un motif de plus pour les aimer et les soigner pendant toute leur vie. Quand un de ses pauvres mourait, elle venait, dès qu'elle le pouvait, veiller auprès du corps, l'ensevelissait de ses propres mains, souvent avec les draps de son propre lit, assistait à ses obsèques; et l'on voyait avec admiration cette noble souveraine suivre avec humilité et recueillement le pauvre cercueil du dernier de ses sujets.

Rentrée chez elle, elle employait ses loisirs, non pas aux délassements délicats de la richesse, mais, comme la femme forte de l'Écriture, à des travaux pénibles et utiles ; elle filait de la laine avec ses demoiselles d'honneur, et en faisait ensuite de ses propres mains des vêtements pour ses pauvres, ou pour les religieux mendiants qui vinrent à cette époque s'établir dans ses États. Elle se faisait souvent accommoder pour tout repas des légumes à dessein mal cuits, sans sel, sans assaisonnement quelconque, afin de savoir par expérience comment les pauvres étaient nourris ; et elle les mangeait avec une grande joie.

On a vu plus haut comment elle souffrait sans cesse la faim, pour ne pas user de la nourriture qu'elle croyait être le fruit du travail injustement exigé de ses pauvres sujets; mais elle ne bornait pas à ces scrupules purement personnels son zèle pour la justice et sa tendre sollicitude pour les malheureux. Lorsque, dans l'exercice des soins domestiques de sa maison, elle découvrait la trace de quelque violence, de quelque tort commis à l'égard des pauvres gens de la campagne, elle allait sur-le-champ le dénoncer à son mari, et cherchait elle-même à le compenser autant que le permettaient ses moyens. Comme si ces touchantes vertus étaient l'apanage imprescriptible de la maison de Hongrie, on les retrouve presque deux siècles plus tard dans une jeune et illustre souveraine, fille, comme notre Élisabeth, d'un roi de Hongrie, dans Hedwige, élue à treize ans reine de Pologne, qui effectua par son mariage avec Jagellon l'union de la Pologne et de la Lithuanie, et qui mourut à vingt-huit ans en odeur de sainteté (1399), après avoir été renommée comme la plus belle et la plus courageuse princesse de son temps. Digne d'être de la race d'Élisabeth par l'immense pitié de son cœur, elle a laissé dans les annales de son pays une des plus délicieuses paroles qui aient jamais échappé à l'âme d'une chrétienne. Des pauvres paysans étant venus tout en pleurs se plaindre à elle que les domestiques du roi leur avaient enlevé tous leurs bestiaux, elle

courut chez son époux, et en obtint la restitution immédiate ; après quoi elle dit : « Le bétail leur est rendu, mais qui rendra leurs larmes [1] ? »

Élisabeth aimait à porter elle-même aux pauvres, à la dérobée, non-seulement de l'argent, mais encore les vivres et les autres objets qu'elle leur destinait. Elle cheminait ainsi chargée par les sentiers escarpés et détournés qui conduisaient de son château à la ville et aux chaumières des vallées voisines. Un jour qu'elle descendait accompagnée d'une de ses suivantes favorites, par un petit chemin très-rude que l'on montre encore [2], portant dans les pans de son manteau du pain, de la viande, des œufs et d'autres mets, pour les distribuer aux pauvres, elle se trouva tout à coup en face de son mari qui revenait de la chasse. Étonné de la voir ainsi ployant sous le poids de son fardeau, il lui dit : « Voyons ce que vous portez ; » et en même temps ouvrit, malgré elle, le manteau qu'elle serrait, tout effrayée, contre sa poitrine ; mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie : cela le surprit d'autant plus que ce n'était plus la saison des fleurs. S'apercevant du trouble d'Élisa-

[1] Dans l'appendice n° III, nous avons cherché à tracer une esquisse de la vie de la reine Hedwige, que quelques auteurs ont nommée sainte, mais qu'il ne faut pas confondre avec sainte Hedwige, tante d'Élisabeth.

[2] Il se nomme encore, comme aux jours d'Élisabeth, du nom très-expressif de *Kniebrechen*, casse-genou.

beth, il voulut la rassurer par ses caresses; mais il s'arrêta tout à coup en voyant apparaître sur sa tête une image lumineuse en forme de crucifix. Il lui dit alors de continuer son chemin sans s'inquiéter de lui, et remonta lui-même à la Wartbourg, en méditant avec recueillement sur ce que Dieu faisait d'elle, et emportant avec lui une de ces roses merveilleuses, qu'il garda toute sa vie. A l'endroit même où cette rencontre eut lieu, à côté d'un vieil arbre qui fut bientôt abattu, il fit élever une colonne surmontée d'une croix, pour consacrer à jamais le souvenir de celle qu'il avait vue planer sur la tête de sa femme[1].

[1] Hermann de Fritzlar, le manuscrit des Franciscains, et Pelbartus de Temeswar dans son sermon XCVI, reportent ce miracle au temps de sa première enfance. Selon eux, un jour qu'elle sortait des cuisines avec des vivres qu'elle avait dérobés pour les pauvres, elle rencontra son père ou son beau-père, qui lui dit : « Chère petite, que portes-tu là ? » Elle répondit : « Des roses pour me faire une guirlande. — Voyons ces roses, » dit-il. En effet, il n'y avait que cela. Nous avons préféré suivre la majorité des auteurs et la tradition générale, qui appliquent ce miracle à sa vie conjugale, et y font intervenir son mari. C'est, du reste, le plus célèbre et le plus populaire des miracles de notre sainte : elle a été souvent représentée, par les peintres et les sculpteurs catholiques, avec des roses dans son manteau. On cultive encore des roses en grande quantité autour de son église à Marbourg, comme aussi sur la Wartbourg. Le peuple de ces deux lieux, quoique protestant, a conservé avec amour cette légende. Nous l'avons entendu raconter par un paysan des environs de Marbourg, le 29 juin 1834, avec le détail de la rose prise et gardée par le landgrave, que nous n'avions trouvé dans aucun auteur.

Le même miracle est attribué à sainte Élisabeth de Portugal, petite-nièce de notre sainte, et à sainte Rose de Viterbe.

Parmi tous les malheureux qui attiraient sa compassion, ceux qui occupaient la plus large place dans son cœur étaient les lépreux, que le caractère spécial et mystérieux de leur infortune rendit, pendant tout le moyen âge, l'objet d'une sollicitude mêlée d'affection et de frayeur[1]. Élisabeth, à l'instar de plusieurs saints et princes illustres de son temps, se plaisait à triompher de ce dernier sentiment, et à mépriser toutes les précautions qui séparaient extérieurement de la société chrétienne ces être marqués de la main de Dieu. Partout où elle en voyait, elle allait les trouver, comme s'il n'y avait aucune contagion à craindre, s'asseyait à leurs côtés, leur tenait des discours tendres et consolants, les exhortait à la patience et à la confiance en Dieu, et ne les quittait qu'après leur avoir distribué d'abondantes aumônes. « Vous devez, leur disait-elle, à bonne chère souffrir ce martyre; vous ne devez en avoir ni deuil ni colère. Quant à moi, je suis certaine que si vous prenez en patience cet enfer que Dieu vous envoie en ce siècle, vous serez sauvés et quittes de l'autre enfer. Or, sachez que c'est un grand mérite. » Ayant rencontré un jour un de ces infortunés qui souffrait en outre d'une maladie à la tête et dont l'aspect était repoussant au plus haut degré, elle le fit venir en secret dans un endroit retiré de son verger, et lui coupa elle-même ses affreux cheveux, lava et

[1] Voyez plus loin les détails à ce sujet, chapitre xxv.

pansa sa tête, qu'elle tenait sur ses genoux : ses demoiselles d'honneur l'ayant surprise dans cette étrange occupation, elle leur sourit sans rien dire [1].

Un jour de jeudi saint, elle rassembla un grand nombre de lépreux, leur lava les pieds et les mains, puis se prosternant devant eux, elle baisa humblement leurs plaies et leurs ulcères.

Une autre fois, le landgrave était allé passer quelques jours à son château de Naumbourg, qui était au centre de ses possessions septentrionales et voisines de la Saxe. Élisabeth resta à la Wartbour, et employa le temps que son mari devait être absent à soigner avec un redoublement de zèle les pauvres et les malades, à les laver elle-même, à les vêtir des habits qu'elle leur avait faits, malgré le mécontentement qu'en témoignait hautement la duchesse mère Sophie, qui était restée avec son fils depuis la mort de son mari. Mais la jeune duchesse ne tenait que fort peu de compte des plaintes de sa belle-mère. Parmi ces malades il y avait alors un pauvre petit lépreux, nommé Hélias ou Hélie, dont l'état était si déplorable que personne ne voulait plus le soigner.

[1] Mendicum horrendum aspectu capitis infirmitate laborantem, secrete assumpsit, caputque ejus in sinu suo reclinans, horridos capillos ipsius sanctis manibus totondit, etc... Supervenientibus correpta pedissequis ridebat et tacebat. Theod., II, 6. Cod. Heid.

Et elle ne savoit que dire,
Se prenoit par amours à rire.
RUTEBEUF, *Mss.*, p. 31.

Élisabeth seule, le voyant abandonné de tous, se crut obligée de faire plus pour lui que pour tout autre; elle le prit, le baigna elle-même, l'oignit d'un onguent salutaire, et puis le coucha dans le lit qu'elle partageait avec son mari. Or il arriva justement que le duc revint au château pendant qu'Élisabeth était ainsi occupée. Aussitôt sa mère courut au-devant de lui, et, comme il mettait pied à terre, elle lui dit : « Cher fils, viens avec moi, je veux te montrer une belle merveille de ton Élisabeth. — Qu'est-ce que cela veut dire? dit le duc. — Viens seulement voir, reprit-elle; tu verras quelqu'un qu'elle aime bien mieux que toi. » Puis, le prenant par la main, elle le conduisit à sa chambre et à son lit : « Maintenant regarde; cher fils; ta femme met des lépreux dans ton propre lit, sans que je puisse l'en empêcher; elle veut te donner la lèpre; tu le vois toi-même. » En entendant ces paroles, le duc ne put se défendre d'une certaine irritation, et enleva brusquement la couverture de son lit. Mais au même moment, selon la belle expression de l'historien, le Tout-Puissant lui ouvrit les yeux de l'âme, et, au lieu du lépreux, il vit la figure de Jésus-Christ crucifié, étendu dans son lit. A cette vue, il resta stupéfait ainsi que sa mère, et se mit à verser des larmes abondantes, sans pouvoir d'abord proférer une parole. Puis se retournant, il vit sa femme qui l'avait suivi tout doucement pour calmer sa colère contre

le lépreux : « Élisabeth, dit-il aussitôt, ma bonne chère sœur, je te prie de donner bien souvent mon lit à de pareils hôtes : je t'en saurai toujours bon gré ; ne te laisse pas arrêter par personne dans l'exercice de tes vertus. » Ensuite il se mit à genoux, et dit à Dieu cette prière : « Seigneur, ayez pitié de moi, pauvre pécheur, je ne suis pas digne de voir toutes ces merveilles, je ne le reconnais que trop ; aidez-moi à devenir un homme selon votre cœur et votre divine volonté. »

Élisabeth profita de la profonde impression qu'avait faite cette scène sur le duc, pour obtenir de lui la permission de construire un hospice à mi-côte du rocher que domine le château de Wartbourg, sur le site occupé depuis par un couvent de Franciscains. Elle y entretint, à dater de ce moment, vingt-huit pauvres malades ou infirmes, choisis parmi ceux qui étaient trop faibles pour grimper jusqu'au château même. Tous les jours elle allait les visiter et leur porter elle-même à manger et à boire.

Vivant ainsi avec les pauvres et pour eux, il n'est pas étonnant que Dieu lui ait inspiré ce saint amour de la pauvreté qui a illustré les âmes les plus riches de ses grâces. Tandis que, sorti du peuple, François d'Assise ouvrait au monde comme une nouvelle porte du sanctuaire par où se précipitaient avec ardeur toutes les âmes avides d'abnégation et de sacrifices, Dieu suscitait au milieu de la chevalerie allemande

cette fille de roi, qui, à quinze ans, sentait déjà le désir de la pauvreté évangélique lui brûler le cœur, et qui confondait l'orgueil et la magnificence de ses pairs par un profond et souverain mépris de tous les biens terrestres. Il semblait lui marquer ainsi la place qu'elle se hâta de prendre dans le culte de l'Église et l'amour du peuple chrétien, à côté du Séraphin d'Assise. En toute la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, elle avait su dessécher dans son cœur jusqu'aux dernières racines des gloires mondaines. « Elle, » dit un ancien écrivain, « elle qui estoit en souveraine gloire, questoit l'estat de povreté afin que le monde n'eust rien propre en elle, et qu'elle fust povre comme Jésus-Christ l'avoit esté. »

Elle ne pouvait se défendre d'associer son époux bien-aimé à toutes ses secrètes et saintes rêveries, à tous les élans de son imagination enfantine vers une vie à la fois plus simple et plus conforme à la perfection évangélique. Une nuit qu'étant couchés ensemble ils ne dormaient pas, elle lui dit : « Sire, si cela ne vous ennuie pas, je vous dirai une pensée que j'ai sur le genre de vie que nous pourrions mener pour mieux servir Dieu. — Dites-le donc, douce amie, » répondit son mari; « quelle est votre pensée à ce sujet? — Je voudrais, » dit-elle, « que nous n'eussions qu'une seule charruée de terre, qui nous fournirait de quoi vivre, et environ deux cents brebis; et alors vous pourriez labourer la terre, mener les chevaux,

et souffrir pour Dieu ces travaux; et moi, j'aurais soin des brebis et je les tondrais. » Le landgrave se mit à rire, et lui répliqua : eh! douce sœur, si nous avions tant de terre et tant de brebis, il me semble que nous ne serions guère pauvres : et bien des gens nous trouveraient encore trop riches [1]. »

Mais, charmé de la tendre simplicité de sa femme, il raconta lui-même, peu de jours après, cette causerie intime à son ami l'archevêque Théodore de Trèves, et c'est de ce prélat que la tenait l'historien qui nous l'a conservée.

D'autres fois c'était avec ses suivantes, qui étaient aussi ses amies, qu'elle parlait longuement des joies de la pauvreté ; et souvent, dans ses épanchements familiers avec elles, la jeune princesse, aussi enfant

Une nuit gisoient
Ensemble en lor lit, et villoient
Si dist : Sire, ne vous anuit.
Je dirai mon pense danuit..
Douce amie, dites le donc...
Je volroie moult doucement
Une seule kerue avoir
De terre dont nous vesquissions
Et ij cens brebis ensement;
Qu'il vous couenroit ahatier
La terre, et mener les chevaux,
Et souffrir por Dieu les travaus :
Et iou d'autre part overroie
As brebis, et les tondroie...
— Landgraue dist en riant,
Par la simplece qu'il savoit,
Que sa feme en son cuer avoit
E, douce suer, si nous aviens, etc.

Le moine ROBERT, *Mss* 1832.

par le cœur que par l'âge, cherchait à réaliser, au moins en image, ses pieux désirs. Dépouillant ses habits royaux, elle se revêtait d'un misérable manteau de couleur grise, reservé aux pauvres et aux vilains, couvrait sa tête d'un voile déchiré, et marchait devant ses compagnes comme une pauvresse, en feignant de mendier son pain ; puis, comme avertie par une inspiration céleste du sort que Dieu lui réservait, elle leur disait ces paroles prophétiques : « C'est ainsi que je marcherai lorsque je serai pauvre et dans la misère, pour l'amour de mon Dieu[1]. »

« O mon Dieu ! » s'écrie saint François de Sales en racontant ce trait à sa chère Philotée, « que cette princesse était pauvre en sa richesse, et qu'elle était riche en sa pauvreté[2] ! »

Nous l'avouons de bon cœur, dans la vie de cette sainte, que nous avons étudiée avec tant d'amour, rien ne nous semble plus touchant, plus digne d'admiration et d'envie, que cette simplicité enfantine qui pourra appeler sur quelques lèvres le sourire du dédain. A nos yeux, ce naïf abandon à toutes ses impressions, ces sourires, ces pleurs si fréquents, ces joies et ces inquiétudes de petite fille, ces jeux

[1] Coram ancillis in palatio... vili pallio se induens... processit tanquam paupercula... tanquam præsago corde sui futuri status prophetissa, dixit ad ipsas : « Sic incedam cum pro Deo meo miserias sustinebo. » Theod., II, 7.

[2] *Introduction à la vie dévote*, p. 3, c. XV.

innocents de l'âme qui se repose au sein de son Père céleste, mêlés à des sacrifices si pénibles, à des pensées si hautes, à une si fervente piété, à une charité si active, si dévouée, si ardente, offrent le charme le plus doux et le plus puissant. Dans un temps comme le nôtre surtout, où les fleurs se flétrissent sans que les fruits puissent mûrir, où la simplicité est morte dans les cœurs et dans la vie privée tout autant que dans la vie sociale et publique, un chrétien ne saurait étudier sans émotion et sans envie comment s'est développée et révélée l'âme de cette Élisabeth, dont la courte vie n'a été qu'une longue et céleste enfance, qu'une perpétuelle obéissance à la parole dite par le Seigneur, lorsque, prenant un petit enfant et l'ayant placé au milieu de ses disciples, il leur dit : *En vérité, je vous le dis, si vous ne devenez comme ces petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*[1]. »

[1] Amen dico vobis, nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. S. Matth., XVIII, 3.

CHAPITRE IX

DE LA GRANDE DÉVOTION ET HUMILITÉ DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH.

Mittet radicem deorsum, et faciet fructum sursum.
IV Reg., xix, 30.

Assez se fit dou siècle l'estrange,
A Dieu servir veut son cuer mettre,
Car si comme tesmoigne la lettre
Vertus planta dedans son cuer...
Tous vices de sa vie osta
De Dieu sest (sait) : qui tel hoste a
Ne peut ameir Dieu par amors.
Escole fu de bones mors,
Essample fu de pénitence,
Et droit miraouers d'innocence.
Rutebeuf, *Mss.*

Il était impossible qu'Élisabeth pût se livrer à l'amour du prochain avec un si merveilleux dévouement, sans que l'amour de Dieu eût inondé et maîtrisé son cœur. Pour aimer ses frères autant et plus qu'elle-même, il fallait bien qu'elle aimât Dieu par-dessus

toutes choses. Aussi la voyons-nous chaque jour faire de nouveaux progrès dans cette science sublime ; chaque jour l'humilité, qui avait été la première compagne de son enfance, croissait dans son âme, et remplissait cette sainte demeure; car elle s'y trouvait à merveille, selon l'expression d'un de ses poétiques biographes. Chaque jour, aidée par cette divine amie, elle apprenait mieux à dompter tout ce qu'il lui restait de terrestre dans le cœur; de sorte que, malgré son extrême jeunesse, malgré les devoirs de son état et les distractions de sa position, elle était parvenue à un degré de repos et de confiance en Dieu que les grands saints auraient pu envier.

Pour y arriver comme pour s'y maintenir, elle n'avait pas eu de secours plus efficace et plus constant que la pratique fidèle des commandements de l'Église et la fréquentation des sacrements que cette mère inépuisable en bienfaits offre à tous ses enfants. Elle communiait très-souvent, quoique toujours avec crainte et respect. Élisabeth comprenait avec toute l'intelligence de la foi le prix ineffable de ces trésors. Elle assistait aux offices divins avec un respect mêlé de crainte et d'amour, et avec un empressement sans égal. A peine entendait-elle sonner la cloche qui annonçait l'office, qu'elle volait en quelque sorte à l'église, et cherchait toujours à y arriver avant ses suivantes; aussitôt arrivée, elle faisait à la dérobée plusieurs génuflexions accom-

pagnées de prières ferventes, comme des confidences secrètes à son Père céleste.

Pendant la messe, elle cherchait à témoigner par des actes d'humilité extérieure la tendre reconnaissance que lui inspirait le sacrifice toujours renouvelé de la Victime innocente et suprême. Obligée, par égard pour la présence de son époux et pour ne point scandaliser les fidèles, de se revêtir d'un costume conforme à son rang, elle manifestait l'humilité de son cœur par la modestie et la réserve de sa tenue; comme aussi en se dépouillant, en présence des autels, de tous les ornements qu'elle pouvait déposer et reprendre sans gêne, comme, par exemple, sa couronne ducale, ses colliers, ses bracelets, ses bagues et ses gants. C'est ce qu'elle faisait surtout pendant la lecture de l'Évangile, et au moment de la consécration et de la communion. Or il arriva un jour que pendant le canon de la messe, comme elle priait avec ferveur, les mains modestement jointes et cachées sous son manteau, et son voile relevé afin de pouvoir contempler la sainte hostie, une lumière céleste vint l'entourer. Le prêtre qui était à l'autel, homme d'une vie et d'une renommée très-saintes, vit, au moment de la consécration, le visage de la duchesse réfléchir une splendeur si grande, qu'il en fut tout ébloui; et, jusqu'à la communion, il se trouva entouré des rayons qui jaillissaient autour d'elle, comme s'il avait été en plein soleil. Pénétré de surprise, il rendit gloire

à Dieu de ce qu'il avait manifesté par une lumière visible et merveilleuse la lumière intérieure de cette âme sainte, et raconta plus tard ce qu'il avait vu.

Elle mettait la plus grande sollicitude à observer les préceptes de l'Église sur les fêtes. Elle consacrait le saint temps de carême par le jeûne habituel, quoique son âge l'en dispensât, ainsi que par des prières et des aumônes plus nombreuses. Mais rien ne saurait exprimer la ferveur, l'amour, la vénération pieuse avec laquelle elle célébrait ces jours sacrés où l'Église rappelle aux fidèles, par des cérémonies si touchantes et si expressives, le mystère douloureux et ineffable de notre Rédemption. Le jeudi saint, imitant le Roi des rois, qui à pareil jour, s'étant levé de table, déposa ses vêtements, la fille des rois de Hongrie, ôtant tout ce qui pouvait lui rappeler les pompes mondaines, se revêtait de l'habit ordinaire des pauvres mendiants, et, chaussée d'une sorte de brodequins qui paraît avoir été réservée alors aux malheureux, allait à pied faire la visite des églises. Ce même jour elle lavait humblement les pieds de douze pauvres, quelquefois de lépreux, et leur donnait à chacun douze pièces d'argent, un habit de drap et un pain blanc.

Elle passait toute la nuit du jeudi au vendredi saint en prières, et dans la contemplation de la Passion de Notre-Seigneur. Dès l'aurore du jour de la consommation du sacrifice divin, elle disait à ses

suivantes : « C'est aujourd'hui un jour d'humiliation pour tous; je veux qu'aucune de vous ne me témoigne le moindre respect. » Vêtue du même costume que la veille, et se conformant en tout à la coutume des pauvres femmes du pays, elle mettait dans sa robe quelques petits paquets de linge grossier, un peu d'encens et de tout petits cierges ; puis se rendait nu-pieds, au milieu de la foule, dans toutes les églises ; et, s'agenouillant devant chaque autel, elle y déposait un paquet de linge, de l'encens et un cierge; après quoi elle se prosternait humblement, et passait au prochain autel. Quand elle avait ainsi achevé le tour d'une église, elle sortait sur la place, et distribuait de larges aumônes aux pauvres; mais, comme on ne la connaissait pas, on la foulait impitoyablement dans la presse, comme toute autre femme du peuple.

Des personnes de sa cour lui reprochaient de faire à l'église, en cette occasion solennelle, des offrandes si mesquines, tandis que, comme princesse et souveraine, il lui appartenait de donner l'exemple de la munificence ; mais l'instinct céleste de son cœur lui disait qu'un pareil jour était mieux fêté par l'humilité que par toute autre vertu. Elle faisait violence à la générosité excessive de sa nature, pour pouvoir d'autant plus complétement se confondre avec les petits et les humbles, et offrir à Dieu ce sacrifice d'un cœur contrit et humilié, qu'il a promis de ne jamais mépriser.

A la fête des Rogations, qui était à cette époque célébrée par des réjouissances mondaines, et surtout par un grand luxe de parure, la jeune duchesse s'adjoignait toujours à la procession, vêtue de grosse bure et nu-pieds. Pendant les sermons des prédicateurs, elle prenait toujours place parmi les plus pauvres mendiantes, et suivait ainsi en toute humilité, à travers les champs, les reliques des Saints et la Croix du Sauveur [1]. Car, dit un de ses contemporains, toute sa gloire était dans la Croix et la Passion du Christ; le monde était crucifié pour elle, et elle était crucifiée au monde.

Aussi le Dieu qui s'est lui-même nommé le Dieu jaloux ne pouvait souffrir que le cœur de sa fidèle servante fût envahi, même pour un moment, par une pensée ou par une affection purement humaine, quelque légitime qu'en pût être l'objet. Un trait remarquable, rapporté par le chapelain Berthold, et répété par tous les historiens, nous montre jusqu'où Élisabeth et son époux portaient ces saints et délicats scrupules qui sont comme le parfum qui s'exhale des âmes élues. Une fois, tous les deux s'étaient fait saigner en même temps, et, selon la cou-

[1] Cum quidam contra sanctorum decreta facientes pretiosis et delicatis vestibus decorantur, ipsa princeps regis filia laneis induta, nudis pedibus processionem Crucis et sanctorum reliquias sequebatur, et in prædicatorum stationibus semper inter pauperrimas se locabat... Theod., II, 11.

tume d'alors, le duc avait réuni à cette occasion les chevaliers des environs, pour se réjouir avec eux et leur donner des fêtes pendant plusieurs jours[1]. Un de ces jours, comme ils assistaient à une messe solennelle dans l'église Saint-Georges d'Eisenach, la duchesse, oubliant la sainteté du sacrifice, fixa ses regards et sa pensée sur son époux bien-aimé qui était auprès d'elle, et resta longtemps à le contempler, en se laissant entraîner avec abandon à l'admiration de cette beauté et de cette amabilité qui le rendaient si cher à tous. Mais, quand elle fut revenue à elle-même, au moment de la consécration, le divin Époux de son âme lui manifesta combien cette préoccupation purement humaine l'avait offensé ; car, lorsque le prêtre éleva l'hostie consacrée pour la faire adorer au peuple, elle vit entre ses mains le Seigneur crucifié et ses plaies toutes saignantes. Consternée par cette vision, elle reconnut aussitôt sa faute, et tomba le visage contre terre, toute baignée de larmes, devant l'autel, pour en demander pardon à Dieu. La messe étant finie, le landgrave, habitué sans doute à la voir

[1] Herm. Fritz. — C'était, au moyen âge, une affaire importante et solennelle que de se faire saigner; quand l'opération réussissait heureusement, on en remerciait Dieu, et on se réunissait avec ses amis dans un festin. Les princes et seigneurs en faisaient le prétexte de grandes réjouissances. Pour les époux et les fiancés, c'était l'occasion d'un usage touchant. Le jeune homme allait chez celle qu'il aimait, lui demander du bon sang. La fiancée baisait et bénissait la plaie. Le bienheureux Henri Suso demandait ce bon sang à la sainte Vierge. Voy. sa *Vie*, éd. Diepenbrok, p. 130.

ensevelie dans ses méditations, sortit avec toute sa cour ; et elle resta seule et ainsi prosternée jusqu'à l'heure du dîner. Cependant, le repas préparé pour les nombreux convives étant prêt et personne n'osant troubler la duchesse dans sa prière, le duc lui-même vint la trouver, et lui dit avec une grande douceur : « Chère sœur, pourquoi ne viens-tu pas à table, et pourquoi nous fais-tu attendre si longtemps? » A sa voix, elle leva la tête et le regarda sans rien dire ; et lui, voyant ses yeux rouges comme le sang, à cause de l'abondance et de la violence de ses larmes, lui dit, tout troublé : « Chère sœur, pourquoi as-tu tant pleuré, et si amèrement? » Et aussitôt s'agenouillant à côté d'elle, et ayant écouté son récit, il se mit à pleurer et à prier avec elle. Après un certain temps, il se leva, et dit à Élisabeth : « Ayons confiance en Dieu ; je t'aiderai à faire pénitence et à devenir meilleure encore que tu n'es. » Mais, comme il vit qu'elle était trop accablée de tristesse pour pouvoir paraître au milieu de la cour, il essuya ses propres yeux, et alla rejoindre ses convives, tandis que la duchesse continuait à pleurer sa faute.

Cette jeune et pieuse princesse avait donc reçu du ciel le *don des larmes*, de ces larmes douces et rafraîchissantes qui révèlent au fond de l'âme la présence d'un trésor inépuisable de grâces et de consolations d'en haut. Les compagnes de sa vie racontent que ses larmes, quelque abondantes qu'elles fussent,

n'altéraient en rien la beauté de son visage. Ce n'était pas, du reste, une grâce qui lui fût spéciale : c'était tout son siècle, tout le peuple catholique de ces temps heureux, qui la possédait, en même temps que sa foi ardente et simple. Elles en connaissaient la précieuse vertu, ces ferventes générations qui honoraient d'un culte si touchant la divine larme que Jésus avait laissée tomber sur le sépulcre de son ami [1]. Il y avait des larmes au fond de toute la poésie [2] et de toute la piété des hommes du moyen âge. Ce *sang de l'âme*, comme disait saint Augustin, cette *eau du cœur*, comme l'appellent nos vieux romans [3], coulait à flots de leurs yeux; c'était pour les âmes simples et pieuses en quelque sorte une formule de prières, un culte à la fois intime et expressif, une tendre et silencieuse offrande qui les associait à toutes les douleurs et à tous les mérites de Jésus-Christ et de ses Saints, à tous les hommages de l'Église. Comme la

[1] On voit encore à Vendôme, dans la belle église de la Trinité, l'autel où était vénérée la *sainte Larme*, c'est-à-dire une de celles que Jésus avait versées sur le tombeau de Lazare (*et lacrymatus est Jesus*, Joan., XI, 35), avec cette inscription : « Ad bustum amici Christus olim flens dedit testem hanc amorisque et doloris lacrymam. » L'illustre Mabillon a publié un traité spécial pour défendre l'authenticité de cette sainte relique, qui a été contestée par Thiers, écrivain presque oublié aujourd'hui, grâce au ciel, mais dont l'influence a été très-funeste.

[2] Voy. les *Contes* de Grimm, la *Légende de sainte Catherine et du chevalier*, etc., etc.

[3] *Berthe aux grands pieds*, édit. de M. Paulin Paris.

B. Dominique du Paradis, on lavait avec ses larmes les souillures de son âme; comme sainte Odile, on rachetait avec elles les péchés de ceux que l'on avait chéris en ce monde [1]; recueillies par les anges qui les portaient aux pieds du Père des miséricordes, elles étaient comptées par lui comme un don précieux de repentir et de saint amour [2].

Et ce n'était pas seulement les faibles femmes, ce n'était pas seulement le peuple ignorant qui ressentaient ainsi la douceur et la puissance des larmes : il suffit d'ouvrir au hasard un historien de ces siècles, pour voir à chaque page comment les princes, les rois, les chevaliers, les armées entières, s'épanchaient en pleurs sincères et involontaires. Tous ces hommes de fer, tous ces preux invincibles, portaient dans leur poitrine un cœur tendre et naïf comme celui des enfants. On ne leur avait point encore appris à flétrir l'innocence naturelle de leurs sentiments, ou à en rougir. Ils n'avaient point encore desséché et glacé dans leurs âmes la source des émotions simples, pures

[1] Elle racheta l'âme de son père en pleurant cinq jours et cinq nuits, au point d'en devenir aveugle. C'est pourquoi elle est la patronne des maux d'yeux. On montre encore sur le mont Saint-Odile, en Alsace, la chapelle des Larmes (Zæhren-Capelle), où elle fit ce sacrifice, et une fontaine dont les pèlerins viennent encore de bien loin chercher l'eau, souveraine pour les maux d'yeux.

[2] Une pauvre femme pleurait un jour ses péchés dans une église : l'évêque qui était à l'autel vit une colombe qui venait recueillir ses larmes et les porter au ciel. Grimm, t. III, p. 40.

et fortes, de cette rosée divine qui féconde et embellit la vie. Qui ne se souvient des sanglots et des larmes immortelles de Godefroy et des premiers croisés, à la vue de ce tombeau du Christ qu'ils avaient conquis après de si merveilleux exploits et de si dures épreuves? Plus tard, Richard Cœur de Lion pleurait amèrement à la vue de Jérusalem, qu'il ne pouvait sauver[1]; et le confesseur de saint Louis raconte de son pénitent que, « quand l'on disoit en la létanie ces mots : Biau sire Dieux, nous te prions que tu nous doignes fontaine de larmes[2]; li saint roi disoit dévotement : O sire Dieux, je n'ose requerre fontaine de larmes; ainçois me souffisent petites gouttes de larmes à arouser la sécherèce de mon cuer... Et il reconnut à son confesseur privément que aucune foiz lui donna notre Sire larmes en oraison; lesquelles quand il les sentoit courre par sa face souef (doucement) et entrer dans sa bouche, elles lui semblaient si savoureuses et très-douces, non pas seulement au cuer, mais à la bouche[3]. »

[1] Joinville, p. 116, éd. 1761. Voy. aussi l'admirable scène des Croisés et des Vénitiens en 1204, racontée par Villehardouin.

[2] Dans les anciennes litanies, à dater du neuvième siècle, et dan celles qui sont encore au Bréviaire parisien, on trouve le versets suivant : *Ut compunctionem cordis fontemque lacrymarum nobis dones, te rogamus*, etc.

[3] Le Confesseur, p. 324, ap. Michelet, *Hist. de France*. Le Bréviaire franciscain, dans l'office de saint Louis, vante aussi son assiduité à pleurer : *lacrymarum assiduitas*.

CHAPITRE X

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH
FUT CONNUE ET CHÉRIE DU GLORIEUX SAINT FRANÇOIS,
ET COMMENT ELLE EUT POUR DIRECTEUR
MAITRE CONRAD DE MARBOURG.

De paupertatis horreo
Sanctus Franciscus satiat
Turbam Christi famelicam,
In via ne deficiat;
Iter pandit ad gloriam,
Et vitæ viam ampliat.
Pro paupertatis copia
Regnat dives in patria,
Reges sibi substituens,
Quos hic ditat inopia.

Ant. du Bréviaire franciscain.

Ce que nous avons déjà raconté d'Élisabeth suffit, ce semble, pour faire comprendre la sorte de parenté qu'il y avait entre son âme et celle de ce glorieux pauvre du Christ qui illuminait alors l'Italie des rayons de sa miraculeuse puissance. Dieu ne vou-

lait pas que cette alliance intérieure restât stérile ou ignorée; elle devait, au contraire, être féconde en consolations pour sa fidèle servante, et en bénédictions pour toute la chère Allemagne. Une remarquable analogie existait déjà dans leur vie extérieure. L'année 1207, celle-là même qui avait vu naître Élisabeth au sein des grandeurs souveraines en Hongrie, avait vu renaître à Dieu saint François; au moment où elle, fille d'un roi puissant et petite-fille de Charlemagne, venait au monde environnée de tout l'éclat de la royauté, lui, fils du marchand Bernardone, renonçait à son pauvre avoir, à sa famille, à son honneur, pour l'amour de Dieu; et, battu, emprisonné par son père, délivré de ses liens par l'amour de sa mère, couvert de boue et de huées par ses concitoyens, il se dépouillait de son dernier vêtement pour aller seul et nu à la conquête du monde. Élisabeth n'avait pas eu besoin de cette seconde naissance; elle s'était trouvée tout d'abord préparée pour le ciel, et, dès le berceau, son cœur innocent avait pu offrir un champ fertile et pur à ces semences de force et de vie que la main de François allait répandre sur l'univers chrétien, et dont Dieu lui réservait le privilége d'être une des premières et des plus illustres dépositaires.

Il ne nous appartient pas de raconter ici la merveilleuse histoire des triomphes de saint François en Italie, à dater du moment où il commença ses prédi-

cations; il faut nous borner aux faits qui se lient directement à la destinée d'Élisabeth. Au bout de quelques années, la commotion imprimée par la parole du nouvel apôtre aux âmes endormies et attiédies devint si générale, le bouleversement qu'elle opérait dans toutes les relations sociales et privées si violent, qu'il lui fallut aviser aux moyens de régulariser et de modérer la force dont Dieu lui permettait de disposer. A chaque pas, il rencontrait une foule de maris qui voulaient abandonner leurs femmes et leurs enfants pour se consacrer avec lui à la pauvreté et à la prédication évangélique, et de femmes qui se montraient prêtes à renoncer à leurs devoirs d'épouses et de mères, pour peupler les monastères où Claire, sa rivale et sa sœur, présidait aux austérités des pauvres Clarisses. Placé dans la pénible alternative ou d'étouffer les germes salutaires qui se développaient dans tous ces cœurs, ou d'entretenir une révolte dangereuse contre des liens consacrés par Dieu même, il eut recours à un moyen terme que le ciel devait bénir comme toutes ses autres œuvres : à cette foule avide de lui obéir il promit une règle de vie spéciale qui associerait à ses religieux, par une communauté de prières, de bonnes œuvres et de pénitence, les chrétiens engagés dans la vie domestique, sans rompre des liens consacrés par Dieu même. Il donna d'abord cette règle de vive voix à plusieurs fidèles des deux sexes qui s'empressèrent de la

mettre en pratique, surtout à Florence et dans les villes voisines. Chaque jour ils se félicitaient d'avoir trouvé le moyen de renoncer, même hors de l'enceinte des monastères, aux joies dangereuses et aux superfluités du monde. François, voyant la ferveur et le nombre toujours croissant des membres de cette association, leur donna le nom de *Pénitents du Tiers-Ordre*, comme formant la troisième branche de sa famille, où figuraient déjà les Frères Mineurs, dont il était le chef direct, et les religieuses de sainte Claire. En 1221, il écrivit et publia la règle qu'il leur avait prescrite. D'après ses principales dispositions, il fallait, pour être admis dans l'ordre, si l'on était marié, le consentement de l'époux conjoint; il fallait, en outre, avoir réparé les torts de toute nature qu'on avait pu commettre, et s'être réconcilié publiquement avec tous ses ennemis. Tout en ne quittant ni sa famille, ni son état, on ne devait se vêtir que d'habits d'une couleur grise et obscure, et ne point porter d'armes, si ce n'était pour la défense de la patrie ou de l'Église[1]. On devait s'abstenir d'assister aux fêtes, aux danses, à toute réjouissance profane; outre les abstinences et les jeûnes prescrits par l'Église, ne pas manger de chair le lundi ni le mercredi, et jeûner depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël, ainsi que tous les mercredis et vendredis de l'année; en-

[1] On pouvait être dispensé de ces deux articles, lorsque des devoirs de position y autorisaient.

tendre la messe tous les jours; communier aux trois grandes fêtes de Pâques, de Pentecôte et de Noël; réciter chaque soir quelques prières spéciales, visiter les frères et les sœurs de l'Ordre dans leurs maladies, et assister à leurs obsèques. Cette règle, comme on le voit, n'établissait qu'une sorte d'association ou de confraternité pieuse, et nullement un ordre monastique. Ce ne fut que plus tard que le Tiers-Ordre, en adoptant l'usage des vœux solennels, prit cette dernière forme, qu'il conserve encore aujourd'hui dans les pays où il existe.

L'immense et rapide propagation de l'Ordre de Saint-François est un des faits les plus remarquables, les mieux constatés de cette époque; et l'on peut croire que l'Église fut surtout redevable de ces progrès à l'association du Tiers-Ordre. Un nombre infini de chrétiens s'y affilièrent chaque jour; l'Italie, la France et l'Allemagne furent successivement envahies par cette armée nouvelle. Il fallut en tenir compte dans les affaires du siècle, car les ennemis de l'Église s'aperçurent bientôt des puissants obstacles qu'ils allaient rencontrer dans une organisation qui embrassait des fidèles de tout âge, de tout rang et de toute profession, le guerrier comme le marchand, le prêtre comme le juriste, le prince comme le paysan : et où l'obligation d'une pratique sévère et minutieuse des devoirs de la religion resserrait nécessairement le lien d'affection et d'obéissance qui les

unissait à l'immortelle épouse du Christ, tout en les laissant au milieu de la vie sociale et mondaine, pour y développer à leur aise ce dévouement et cet amour fraîchement rallumés dans leurs cœurs. Aussi entendit-on l'empereur Frédéric II se plaindre publiquement qu'il trouvait dans ce Tiers-Ordre une entrave à l'exécution de ses projets contre le Saint-Siége; et son chancelier Pierre des Vignes raconte dans ses lettres que la chrétienté tout entière semblait y être entrée, et que, grâce à cette institution et à ses progrès, le pouvoir du ciel était devenu dès ce monde plus redoutable et plus avantageux que celui de la terre.

Ce fut en 1221, l'année même où saint François publiait la règle du Tiers-Ordre, que ces religieux s'établirent définitivement en Allemagne[1]. Ils ne

[1] La première tentative des Franciscains en Allemagne, qui eut lieu en 1216, ne fut pas heureuse. Le grave Wadding, historien officiel de l'Ordre, raconte à ce sujet une histoire extraite des chroniques manuscrites des provinces de Saxe, de Strasbourg et de basse Germanie, qu'il avait sous les yeux. « Les premiers religieux, dit-il, qui furent chargés de cette mission ne savaient de la langue allemande qu'un seul mot, *ja* (oui). Dans la première ville où ils entrèrent, et où leur costume étrange attira une grande foule autour d'eux, on leur demanda s'ils voulaient un gîte et quelque nourriture; ils répondirent *ja*, et se voyant très-bien traités par suite de cette réponse, ils résolurent de l'employer dans toutes les occasions. (*Præfatam responsionem cuicunque interrogationi accommodare statuerunt.*) Malheureusement, quelqu'un s'avisa de leur demander si par hasard ils étaient hérétiques, et s'ils venaient prêcher en Allemagne une autre foi que la foi catholique; à quoi ils s'empressèrent

pouvaient certes trouver nulle part plus de sympathie et d'encouragement que chez la jeune et pieuse duchesse de Thuringe. Aussi leur donna-t-elle bientôt toutes les marques d'un dévouement zélé, et tout l'appui qui était en son pouvoir. Elle commença par fonder au sein même de sa capitale, à Eisenach, un couvent de Franciscains avec une église, dès les premiers temps de leur introduction en Allemagne. Elle choisit ensuite pour confesseur le frère Rodinger, l'un des premiers Allemands qui eussent embrassé la règle séraphique, religieux distingué par son zèle, et qui lui conserva pendant toute sa vie un attachement sincère. Par suite de ces relations nouvelles, tout ce qu'elle entendait raconter sur François lui-même enflamma son jeune cœur d'une ardente affection pour lui, et une sorte d'entraînement irrésistible l'excitait à marcher sur les traces de ce modèle suprême de toutes les vertus qu'elle estimait le plus. Elle le choisit dès lors pour son patron et son père spirituel. Ayant connu par ses nouveaux hôtes l'existence du Tiers-Ordre en Italie et dans les autres pays où la famille de saint François

de répondre : *Ja*, *ja*. Aussitôt on les chargea de liens et on les jeta en prison ; et, après avoir été accablés de coups et de mauvais traitements de toute sorte, ils furent chassés ignominiensement du pays. Ils retournèrent immédiatement en Italie, où leur récit inspira une telle frayeur aux autres frères, qu'ils suppliaient le Seigneur, dans leurs prières, de les délivrer de la barbarie des Teutons : « Ut illos a sævitia Teutonicorum liberare dignaretur. » Wadding, 1216, IX.

s'était déjà étendue, elle fut frappée à son tour des avantages qu'offrait à une chrétienne fervente cette affiliation. Elle pouvait y voir une sorte de consécration spéciale donnée aux mortifications et aux pieuses pratiques qu'elle s'était imposées de son propre mouvement : elle demanda donc humblement à son mari la permission de s'y faire agréger ; et, l'ayant obtenue sans peine, elle s'empressa de contracter ce premier lien avec le saint qui devait bientôt la voir venir régner à côté de lui dans le ciel. Elle fut la première en Allemagne qui s'associa au Tiers-Ordre : elle en observa la règle avec une scrupuleuse fidélité; et l'on peut croire que l'exemple d'une princesse si haut placée par son rang et si renommée par sa piété ne fut pas sans influence sur la rapide extension de cette institution.

François fut bientôt informé de la précieuse conquête que ses missionnaires avaient faite en la personne d'Élisabeth. Il apprit en même temps et son affiliation à son Ordre, et l'attachement qu'elle lui portait, et les touchantes vertus par lesquelles elle édifiait et bénissait la Thuringe. Il en fut pénétré de reconnaissance et d'admiration, et en parlait souvent avec le cardinal protecteur de son Ordre, Hugolin, neveu d'Innocent III, et depuis pape lui-même, sous le nom de Grégoire IX. Celui-ci, qui devait plus tard veiller à la sécurité d'Élisabeth sur la terre et consacrer sa gloire dans le ciel, lui portait déjà un affec-

tueux intérêt; et ce sentiment ne pouvait qu'être augmenté par la sympathie qu'il trouvait chez la duchesse pour cet apôtre, dont il était le principal soutien, ainsi que l'intime et tendre ami. Il ne put donc que fortifier François dans ses sentiments affectueux envers elle.

L'humilité exemplaire dont cette princesse si jeune encore offrait le modèle, son austère et fervente piété, son amour de la pauvreté, formaient souvent le sujet de leurs conversations familières. Un jour, le cardinal recommanda au saint de faire passer à la duchesse un gage de son affection et de son souvenir ; et en même temps il lui enleva des épaules le pauvre vieux manteau dont il était couvert, en lui enjoignant de l'envoyer sur-le-champ à sa fille d'Allemagne, à l'humble Élisabeth, comme un tribut dû à l'humilité et à la pauvreté volontaire dont elle faisait profession, et en même temps comme un témoignage de reconnaissance pour les services qu'elle avait déjà rendus à l'Ordre. « Je veux, dit-il, que, puisqu'elle est pleine de votre esprit, vous lui laissiez un pareil héritage qu'Élie à son disciple Élisée. » Le saint obéit à son ami, et envoya à celle qu'il pouvait nommer à si bon droit sa fille ce modeste présent, accompagné d'une lettre où il se réjouissait avec elle de toutes les grâces que Dieu lui avait conférées, et du bon usage qu'elle en faisait.

Il est facile de concevoir la reconnaissance avec

laquelle Élisabeth reçut ce don si précieux à ses yeux; elle le prouva par le prix qu'elle attacha toujours à sa possession; elle s'en revêtait toutes les fois qu'elle se mettait en prières pour obtenir du Seigneur quelque grâce spéciale; et, lorsque plus tard elle renonça sans réserve à posséder quoi que ce soit en propre, elle trouva moyen de conserver ce cher manteau de son pauvre père jusqu'à sa mort. Elle le légua alors, comme son plus précieux bijou, à une amie. Il fut depuis conservé avec le plus grand soin, comme une relique doublement sainte, par les chevaliers teutoniques à Weissenfels, au diocèse de Spire; et le frère Berthold, célèbre prédicateur de ce siècle, raconta aux juges du procès d'Élisabeth qu'il l'avait souvent vu et touché avec vénération, comme la glorieuse bannière de cette pauvreté qui avait vaincu le monde et toutes ses pompes dans tant de cœurs.

C'est à l'ombre de cette bannière qu'Élisabeth va recueillir dans le secret de son âme les forces requises pour remporter plus tard sur le monde et sur son propre cœur les victoires éclatantes que Dieu lui réserve; ce sera désormais unie par un lien intime et filial à l'homme séraphique qu'elle va faire de nouveaux pas dans cette voie étroite et épineuse qui conduit à l'éternelle gloire, et qu'il lui faudra franchir en si peu d'années.

Cependant, à peine âgée de dix-sept ans, elle vit s'éloigner son confesseur franciscain, le P. Rodin-

ger, qui avait guidé ses premiers pas sur la trace de saint François.

Il fallut songer à le remplacer; et le duc, qu'Élisabeth consulta dans cet embarras, et qui était affligé de ce qu'elle ne lui paraissait pas assez instruite dans l'Écriture sainte et la science de la religion, écrivit au Pape, et lui demanda un guide savant et éclairé pour sa femme. Le souverain pontife lui répondit qu'il ne connaissait nul prêtre plus pieux ni plus docte que maître Conrad de Marbourg, qui avait étudié à Paris, et qui exerçait alors les fonctions de commissaire apostolique en Allemagne. En effet, maître Conrad jouissait alors de la plus haute estime parmi le clergé et les fidèles. Il brillait en Allemagne, disent les contemporains, comme un astre éclatant. Il joignait à une vaste science des mœurs d'une pureté exemplaire, et une pratique constante de la pauvreté évangélique. Il avait renoncé non-seulement à tous les biens temporels auxquels sa noble naissance lui donnait des droits, mais encore à toute dignité et à tout bénéfice ecclésiastique; ce qui l'a fait ranger par plusieurs historiens dans l'un des ordres mendiants qui se propageaient alors dans le monde chrétien, mais il paraît plus probable qu'il resta toujours prêtre séculier[1]. Son extérieur était simple, modeste, et même

[1] Voy. dans Justi, *Élisabeth die heilige*, p. 126, 129, de longues recherches sur cette question, ainsi que sur la famille dont on le croit issu.

austère; son costume, strictement clérical; son éloquence exerçait une puissante influence sur les âmes. Monté sur un petit mulet, il parcourait toute l'Allemagne. Partout où il portait ses pas, une foule immense de prêtres et de laïques le suivaient, pour recueillir de sa bouche le pain de la divine parole. Il inspirait partout l'amour ou la crainte, selon qu'il s'adressait à des chrétiens fervents ou à des populations déjà infestées par l'hérésie. Le grand Innocent III lui avait confié les fonctions de commissaire du Saint-Office en Allemagne, avec la mission spéciale de combattre les progrès menaçants de l'hérésie des Vaudois, des pauvres de Lyon et autres analogues, qui s'étaient introduites dans les pays d'outre-Rhin, et promettaient à l'Église les mêmes malheurs que dans la France méridionale. Il était en même temps chargé de prêcher la croisade, et sut plus d'une fois réchauffer la tiédeur germanique pour ces expéditions sacrées, avec une ardeur et une constance dignes d'Innocent lui-même. Les deux successeurs de ce pontife, Honorius III et Grégoire IX, lui continuèrent ses fonctions; et il se rendit digne de toute leur confiance par la persévérance, le zèle et l'indomptable courage qui présidèrent à sa carrière. Pendant les vingt années qu'elle dura, il ne recula devant aucun obstacle, devant aucune opposition, quelque redoutable qu'elle pût être; les princes et les évêques eux-mêmes n'échappèrent pas plus que

les pauvres laïques à sa sévère justice, lorsqu'ils lui parurent le mériter; et l'on peut attribuer à cette impartialité absolue la grande popularité qu'il sut acquérir dans l'exercice de ses pénibles fonctions. Il était, dit un contemporain, le dénonciateur redoutable de tous les vices, la terreur de tous les tyrans, et l'infatigable persécuteur des hérétiques. Il finit par être victime, comme nous le verrons, de sa sévérité: mais la mort violente qui lui fut infligée par ceux qu'il avait poursuivis ne lui valut pas les honneurs suprêmes décernés par le Saint-Siége à saint Pierre Parentice et à saint Pierre de Vérone, morts comme lui, vers la même époque, martyrs de la foi.

Conrad, qui était probablement déjà connu du duc Louis avant de lui avoir été spécialement recommandé par le Pape, lui inspira bientôt tant de confiance et de vénération, qu'il investit, par un acte solennel scellé par lui et ses frères, ce simple prêtre du soin de conférer aux sujets les plus dignes tous les bénéfices ecclésiastiques sur lesquels il exerçait le droit de patronat ou de collation. C'était la meilleure réponse qu'il pût faire aux exhortations que Conrad lui avait adressées sur la sollicitude scrupuleuse qu'il devait mettre à l'exercice d'un droit si important pour le salut des âmes: « Quand vous conférez, » lui avait dit le zélé prédicateur, « une église ou un autel (c'est-à-dire un bénéfice attaché à la desserte d'un autel) à un prêtre ignorant ou indigne,

vous faites un plus grand péché que si dans un combat vous tuiez cinquante ou soixante hommes de vos propres mains. » Louis le pria ensuite de se charger de la direction spirituelle de sa femme, et Conrad y consentit, autant par égard pour la piété du prince que pour la recommandation du Souverain Pontife.

Quand la jeune duchesse, qui n'avait encore, comme nous l'avons dit, que dix-sept ans, sut qu'un homme si renommé par sa sainteté et sa science allait lui consacrer ses soins spéciaux, elle en fut pénétrée d'humilité et de reconnaissance. Elle se prépara à ce qu'elle regardait comme une faveur céleste par des jeûnes et des mortifications nouvelles. Elle disait souvent : « Pauvre femme pécheresse que je suis, je ne suis pas digne que ce saint homme ait soin de moi. Mon Dieu! combien je vous remercie de vos grâces! » Lorsqu'on l'avertit de l'approche de Conrad, elle alla au-devant de lui et se jeta à genoux, en disant : « Mon père spirituel, daignez me recevoir pour votre fille en Dieu! Je suis indigne de vous ; mais je me recommande à vous pour l'amour de mon frère. » Conrad, voyant dans cette humilité si précoce et si profonde chez une jeune et puissante princesse le présage de la gloire future de son âme, ne put s'empêcher de s'écrier : « O Seigneur Jésus, que de merveilles vous faites dans les âmes qui sont à vous! » et il témoigna à plusieurs re-

prises la joie que lui faisait éprouver cette rencontre. Il devint son confesseur à dater de cette époque, et se dévoua avec son zèle accoutumé à la culture de cette plante précieuse qu'il était chargé de faire croître pour le ciel. Bientôt l'instinct de la vie spirituelle se développa avec tant de force dans l'âme d'Élisabeth, ses élans vers la perfection de la vie chrétienne devinrent si fréquents et si vifs, que Conrad la trouva un jour, à ce qu'il écrivit lui-même au Pape, tout en larmes, et se plaignant amèrement de ce que ses parents l'avaient destinée à l'état du mariage, et de ce qu'elle n'avait pu traverser cette vie mortelle en conservant la fleur de sa virginité pour l'offrir à Dieu.

Cependant, a remarqué un de ses historiens, malgré ces regrets inspirés par sa ferveur, elle n'en témoignait pas un amour moins tendre ni moins ardent à son mari. Celui-ci, en revanche, bien loin de gêner ses progrès dans la voie où Conrad l'engageait, y coopérait de son mieux. Il n'hésita pas à lui permettre de faire un vœu d'obéissance complète à tout ce que son confesseur lui prescrirait, et qui ne serait pas contraire aux droits et à la juste autorité du mariage. Elle ajouta le vœu de continence absolue, dans le cas où elle deviendrait veuve. Elle fit ces deux vœux en 1225, étant âgée de dix-huit ans, avec une certaine solennité, entre les mains de maître Conrad, dans l'église des religieuses de Sainte-Catherine à Eisenach, qu'elle affectionnait particulièrement. Elle

mettait dans l'observation de ce vœu d'obéissance la plus grande fidélité, et cette humilité sans réserve qu'elle ne démentait jamais, en offrant à Dieu tous les sacrifices qui pouvaient le plus lui coûter. Nous avons vu plus haut avec quelle délicatesse et quelle scrupuleuse exactitude elle se conformait à la prohibition que Conrad lui avait faite relativement à l'usage des mets de la table ducale, dont l'origine lui paraissait entachée d'injustice envers le pauvre peuple. Fidèle à l'inflexible rigidité de son caractère, et ne voyant en elle qu'une simple chrétienne, il ne tempérait par aucun ménagement le joug volontaire qu'elle s'était imposé, et la traitait dès lors avec une sévérité qui ne pouvait qu'augmenter ses mérites devant Dieu. Un jour il la fit appeler, pour qu'elle l'entendît prêcher; mais elle se trouva en ce moment retenue par sa belle-sœur, la margravine de Misnie, qui était venue lui faire visite, et ne se rendit pas à son invitation. Irrité de sa désobéissance, et de ce qu'elle avait ainsi manqué de gagner l'indulgence de vingt jours que le Pape avait accordée à tous ceux qui assisteraient à ses sermons, il lui fit dire que désormais il renonçait à avoir soin de son âme. Mais le lendemain matin elle courut auprès de lui, et le conjura avec les plus vives instances de revenir sur cette cruelle résolution, et de lui pardonner sa faute. Il la refusa d'abord avec dureté; enfin elle se prosterna à ses pieds, et, après l'avoir longtemps sup-

plié dans cette posture, elle obtint enfin sa grâce, moyennant une sévère pénitence qui lui fut imposée, ainsi qu'à ses filles d'honneur, auxquelles Conrad imputa une portion de sa désobéissance, et qui reçurent une rude discipline.

Il nous est resté un monument précieux de la direction spirituelle que Conrad exerçait sur son illustre pénitente, dans les douze maximes qu'il lui avait données comme résumé de sa règle de conduite, et que les chroniqueurs ont soigneusement conservées. Nous les transcrivons textuellement :

1. Souffrez patiemment les mépris au sein de la pauvreté volontaire.

2. Donnez à l'humilité la première place dans votre cœur.

3. Renoncez aux consolations humaines et aux voluptés de la chair.

4. Soyez miséricordieuse en tout envers le prochain.

5. Ayez toujours la mémoire de Dieu au fond de votre cœur.

6. Rendez grâces à Dieu de ce que, par sa mort, il vous a rachetée de l'enfer et de la mort éternelle.

7. Puisque Dieu a tant souffert pour vous, portez aussi patiemment la croix.

8. Consacrez-vous tout entière, corps et âme, à Dieu.

9. Rappelez-vous souvent que vous êtes l'œuvre

des mains de Dieu, et agissez par conséquent de manière à être éternellement avec lui.

10. Pardonnez et remettez à votre prochain tout ce que vous désirez qu'il vous remette ou pardonne; faites pour lui tout ce que vous désirez qu'il fasse pour vous.

11. Pensez toujours comme la vie est courte, et que les jeunes meurent comme les vieux; aspirez toujours à la vie éternelle.

12. Déplorez sans cesse vos péchés, et priez Dieu de vous les pardonner [1].

[1] 1. Contemptum in spontanea paupertate patienter ferto. 2. Humilitatem tibi cordi esse sinito. 3. Missum fac humanum solatium et carnis voluptates. 4. Esto misericors erga proximum. 5. Semper Deum in pectore tuo habeto, et ejus memento. 6. Gratias Deo agito quod morte sua te ab inferis et æterna morte redemit. 7. Quia Deus multa pro te passus est et tu crucem patienter ferto. 7. Totam te, corpus et animam tuam, Deo consecrato. 9. Ad animum sæpe revocato et manuum Dei opus esse, et propterea operam dato, ut in æternum cum Deo esse possis. 10. Quidquid volueris ut faciant tibi homines, et tu eis facito. 11. Semper cogitato quam brevis sit humana vita, quodque tam juvenes, quam senes moriantur. Ideoque, semper ad cœlestem vitam aspirato. 12. Semper doleto de peccatis tuis, Deumque rogato, ut illa tibi remittat. Toppius, *Beschreibung der Stadt Eisenach*. Rebhahn, *Hist. Isen. Eccl.* Mss. f. 56, etc., etc.

CHAPITRE XI

COMMENT LE SEIGNEUR SE PLUT A MANIFESTER SES GRACES EN LA PERSONNE DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH.

Sancti tui, Domine, florebunt et sicut odor balsami erunt ante te.

Ant. du Commun des Apôtres et Martyrs. — Brev. romain.

Après avoir ainsi tracé les traits généraux de la vie d'Élisabeth pendant toute la durée de son union avec le duc Louis, il faut nous retourner aux premiers temps de son mariage, pour raconter quelques-uns des incidents qui ont varié l'uniformité de cette vie, et qui ont été en même temps des preuves touchantes de la faveur de Dieu envers son humble servante.

En 1221, peu de temps après les noces de la duchesse, le roi André son père, qui s'était croisé quelques années auparavant, et qui revenait d'une expé-

dition glorieuse en Égypte [1], apprit de bonne source que le mariage de sa fille s'était accompli, et qu'elle était devenue réellement duchesse de Thuringe. Pour mieux s'assurer du fait, il chargea quatre magnats de sa cour, qui allaient en pèlerinage à Aix-la-Chapelle [2], de passer à leur retour par la Thuringe, et de lui apporter des renseignements précis sur sa fille, sur son genre de vie, sur l'état de sa cour et du pays qu'elle habitait, et pour l'inviter en même temps à venir, accompagné de son mari, en Hongrie, pour réjouir les vieux jours de son père, car il avait grande envie de les voir tous deux. Les magnats, après avoir accompli leur pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, prirent en effet pour revenir la route de Thuringe, au lieu de

[1] Elle avait duré trois ans (1218-1221), pendant lesquels les croisés avaient pris Damiette, Héliopolis, etc. Bonfin. *Decad.* lib. VII.

[2] Depuis le règne du roi saint Étienne, les Hongrois avaient coutume de se rendre en très-grand nombre au pèlerinage d'Aix-la-Chapelle, pour y vénérer les grandes reliques que Charlemagne y avait déposées. En 1374, ou, selon d'autres, en 1382, le roi Louis de Hongrie s'y rendit lui-même avec une suite pompeuse, et y bâtit une chapelle dite *des Hongrois*, qu'il dota richement, en l'honneur, est-il dit dans l'inscription, *de la sainte Vierge, de sainte Anne, de saint Étienne, saint Émeric, saint Ladislas, sainte Élisabeth, et des autres saints de Hongrie*. Les pèlerins de cette nation ont joui, jusqu'à la Révolution, de priviléges très-importants. On sait que, de nos jours même, ce saint pèlerinage continue à être très-fréquenté à l'époque de l'ostention des grandes reliques, qui a lieu tous les sept ans. En 1839, il y est venu cinquante-quatre mille pèlerins. Il est vrai qu'en 1496 il y en eut cent quarante-deux mille en un seul jour.

celle de Franconie, et arrivèrent un jour à la Wartbourg. Le landgrave les reçut avec empressement, mais il lui vint aussitôt à l'esprit que sa femme n'avait pas de vêtements convenables pour paraître devant ses convives; qu'elle avait déjà découpé ses habits de noces pour leur donner une forme mieux adaptée à sa modestie, et qu'il n'y avait plus le temps d'en commander de nouveaux. Plein de sollicitude à cet égard, il l'alla trouver dans sa chambre, et lui dit : « Ah ! chère sœur, voilà des gens de la cour de ton père qui arrivent; je suis sûr qu'ils viennent pour savoir quel genre de vie tu mènes avec moi, et pour voir si tu as vraiment un train de duchesse. Mais toi, comment vas-tu paraître devant eux? Tu t'occupes tant de tes pauvres, que tu t'oublies toi-même; tu ne veux jamais porter que de ces misérables habits qui nous font honte à tous deux. Quel déshonneur pour moi quand ils iront dire en Hongrie que je te laisse manquer d'habits, et qu'ils t'ont trouvée dans un état si pitoyable! Et voilà que je n'ai plus le temps de t'en faire faire d'autres qui conviendraient à ton rang et au mien. » Mais elle lui répondit doucement : « Mon cher seigneur et frère, que cela ne t'inquiète pas, car je suis bien résolue à ne jamais mettre ma gloire dans mes vêtements; je saurai bien m'excuser envers ces seigneurs, et je m'efforcerai de les traiter avec tant de gaieté et d'affabilité, que je leur plairai tout autant que si j'avais

les plus beaux habits. » Et aussitôt elle se mit en prière, et demanda à Dieu de la rendre agréable à ses amis; puis, s'étant habillée le mieux qu'elle pouvait, elle alla rejoindre son mari et les envoyés de son père. Non-seulement elle les enchanta par la cordialité de son accueil, par la douceur et l'aménité de ses manières, par sa beauté éclatante et fraîche comme l'aube du jour [1]; mais, à la grande surprise du duc et à la grande admiratien des étrangers, elle leur parut vêtue d'habits de soie magnifiques, et enveloppée d'un manteau de velours d'azur, tout parsemé de perles du plus grand prix. Les Hongrois dirent que la reine de France n'aurait pas su être aussi richement parée [2]. Après un brillant festin, le duc fit beaucoup d'instances pour engager ses convives à rester plus longtemps avec lui; mais, comme ils s'excusèrent sur ce que leurs compagnons de pèlerinage ne voudraient pas les attendre, il descendit avec eux à la ville, y défraya toute la dépense que leur suite y avait faite, et les accompagna jusqu'à

[1] Et fu tant bele et colorée
Comme rose est la matinée.
Le moine Robert.

[2] Dans tous les monuments du moyen âge, c'est toujours la reine de France qui est posée comme le type de la beauté et de la magnificence. En Italie, de même.

Ben mi rassembra reina di Franza
Poichè dell'altre mi par la più gente (gentile).
Guido Guinicelli.

une certaine distance. Puis il revint en toute hâte auprès de sa femme, et lui demanda comment elle avait fait pour se vêtir ainsi. Élisabeth lui répondit avec un pieux et doux sourire : « Voilà ce que sait faire le Seigneur quand cela lui plaît. »

Plusieurs auteurs rapportent une version différente de ce miracle. Ils disent que, comme le bruit des vertus d'Élisabeth se répandait partout, un puissant seigneur (selon quelques-uns, c'était l'Empereur lui-même) vint à traverser les États du landgrave. Celui-ci alla au-devant de lui, et voulut le recevoir dans son château. Mais l'étranger refusa d'accepter son invitation, à moins que le duc ne lui promît en même temps de lui faire voir la duchesse, et de le laisser parler avec elle. Louis y consentit volontiers, et emmena le seigneur à la Wartbourg. Après un grand festin, le seigneur rappela au duc sa promesse ; celui-ci envoya dire à Élisabeth, qui était dans sa chambre à prier, de venir lui parler. Mais elle avait, selon sa coutume, donné aux pauvres tous ses habits et toutes ses parures ; de sorte qu'elle fit répondre en secret à son mari qu'elle le priait humblement de l'excuser pour cette fois, parce qu'elle n'avait pas de costume convenable pour paraître devant ses hôtes. Mais, le seigneur insistant toujours, Louis se leva de table et alla la supplier lui-même de venir, en lui faisant quelques doux reproches de ce qu'elle ne lui avait pas obéi tout d'abord. Elle ré-

pondit qu'elle le suivrait sur-le-champ. « Beau doux sire, » ajouta-t-elle, « j'irai et je ferai votre volonté; car ce serait une grande folie à moi de vous contredire en rien. Je suis vôtre, sire, je vous suis donnée, je vous ai loyalement obéi, et dorénavant je ferai aussi toute votre volonté; car vous êtes, après Dieu, mon seigneur[1]. »

Puis, quand il fut sorti, elle se mit à genoux et dit: « Seigneur Jésus-Christ, père très-clément et très-fidèle, doux consolateur des pauvres et de tous ceux qui sont en peine, ami et auxiliaire fidèle de tous ceux qui se confient en toi, viens à l'aide de ta pauvre servante, qui s'est dépouillée de toute sa parure pour l'amour de toi. » Aussitôt un ange lui apparut et lui dit : « O noble épouse du Roi des cieux! voici ce que Dieu, que tu as tant aimé, t'envoie du ciel en te saluant avec une tendre amitié; tu te vêtiras de ce manteau et tu te couronneras de cette couronne, en signe de ta gloire éternelle. » Elle remercia Dieu, mit la couronne et le manteau, et se rendit à la salle du fes-

[1] Biau doux sire, iou irai,
Et votre volonté ferai ;
Car grant folie ie feroie
Se de riens vous contredisoie.
Vostre sui; si vous sui donée,
Et loiauté vous ai portée,
Et ferai des or én avant,
Sire, testot votre commant ;
Car ie ne te dois contredire,
Vous estes, après Dieu, me sire.

Le moine ROBERT, *Mss.*

tin. En la voyant si richement habillée et si belle, tous les convives furent effrayés, car son visage brillait comme celui d'un ange. Elle s'assit au milieu d'eux, et les salua avec cordialité et gaieté; puis elle leur tint des discours plus doux que le miel; tellement qu'ils se trouvèrent plus nourris de ce qu'elle leur disait que par tous les mets du festin. Le seigneur, enchanté d'avoir vu cette Élisabeth qu'il désirait tant connaître, prit congé; le duc l'accompagna pendant un certain temps, puis revint en toute hâte auprès de sa femme, et lui demanda d'où elle avait eu cette parure. Elle ne put le lui cacher. Alors le pieux prince s'écria : « En vérité, c'est un bien bon Dieu que le nôtre ! Il y a du plaisir à servir un maître si bon, qui vient si fidèlement au secours des siens. Moi aussi je veux dès à présent être à toujours et de plus en plus son varlet[1]. »

L'année suivante, en 1222, conformément à l'invitation que les envoyés du roi André leur avaient faite en son nom, le duc Louis conduisit Élisabeth en Hongrie. Il confia la garde de ses États, pendant son absence, aux comtes de Muhlberg, de Gleichein et autres, et se fit accompagner des comtes de Stolberg, de Schwartzbourg, de Besenbourg, de Beichlingen et d'une foule de seigneurs parmi lesquels

[1] M. Stædler, dans sa traduction allemande de notre histoire, cite plusieurs textes qui rapportent à l'impression faite sur le duc par ce miracle sa résolution de prendre la croix.

on remarquait Rodolphe de Varilla, fils du sire Gauthier, qui avait été chercher Élisabeth en Hongrie onze ans auparavant. Il avait succédé à son père, non-seulement dans ses fonctions de grand échanson, mais surtout dans son féal dévouement à la duchesse. Celle-ci avait pour compagnes dans ce voyage les épouses des comtes que nous venons de nommer, et un grand nombre de nobles dames et demoiselles. Le roi André reçut sa fille et son gendre avec une vive joie; ils restèrent assez longtemps à sa cour, et assistèrent à beaucoup de fêtes et de tournois qui furent donnés en leur honneur, et où les chevaliers thuringiens se distinguèrent particulièrement. Ils assistèrent aussi aux secondes noces du roi, qui se remaria avec Yolande de Courtenay, fille de l'empereur français de Constantinople. André, à cette occasion, les combla de présents, et leur donna surtout des pierres précieuses de la plus grande valeur. Tous les chevaliers, toutes les dames de leur suite, et jusqu'aux moindres domestiques, reçurent du roi des dons très-riches. Il fit même construire une voiture d'une forme particulière, pour contenir tout l'or et les bijoux que sa fille devait emporter avec elle. Quand le moment du départ fut arrivé, le roi les mena à une grande chasse, car le duc Louis était grand chasseur. Puis ils se séparèrent, et le duc ramena heureusement en Thuringe sa femme, sa suite et ses nouvelles richesses.

Quelque temps après son retour, le duc maria sa sœur, la belle Agnès, compagne d'enfance d'Élisabeth, à Henri, duc d'Autriche[1]; et, soit à cette occasion, soit pour fêter son retour dans ses États, il donna à la Wartbourg un grand festin, auquel il convia tous les comtes et les principaux seigneurs de son duché, avec leurs femmes. Comme on allait se mettre à table, on remarqua l'absence de la duchesse, qui n'était point venue, selon la coutume, prendre de l'eau pour se laver les mains avec les hôtes de son mari. Ils déclarèrent tous qu'ils ne voulaient point commencer jusqu'à ce que la duchesse ne fût arrivée. Cependant Élisabeth, en venant de l'église à la salle du festin, avait vu couché sur les marches de l'escalier un pauvre malheureux presque nu, et d'un air si malade et si faible, qu'elle s'étonna de ce qu'il avait pu, dans un pareil état, monter de la ville au château. Dès qu'il l'aperçut, il la conjura de lui donner quelque aumône en l'honneur du Christ. Elle lui répondit qu'elle n'en avait pas le temps, qu'elle n'avait du reste plus rien à donner, mais qu'elle lui enverrait à manger du festin. Mais le pauvre insistait toujours avec de grands cris pour qu'elle lui donnât quelque chose sur-le-champ, jusqu'à ce que la duchesse, se laissant vaincre par la pitié, ôta le précieux manteau de soie dont elle était couverte et le jeta au

[1] Agnès fut grand'mère de ce jeune Frédéric, duc de Bade-Autriche, qui mourut sur l'échafaud avec Conradin de Souabe.

mendiant. Celui-ci, l'ayant pris, le roula à la hâte et disparut subitement. Élisabeth, n'ayant plus que sa robe sans manteau, ce qui était tout à fait contraire à l'usage du temps, n'osa plus entrer dans la salle du festin, et retourna dans sa chambre, où elle se recommanda à Dieu. Mais le sénéchal, qui avait vu tout ce qui s'était passé, alla aussitôt le raconter au duc devant tous les convives, en lui disant : « Voyez, monseigneur, si ce que notre très-chère dame la duchesse vient de faire est raisonnable ! Tandis que tant de nobles seigneurs sont ici à l'attendre, elle s'occupe d'habiller les pauvres, et vient de donner son manteau à un mendiant. » Le bon landgrave dit en riant : « Je vais voir ce qui en est ; elle nous viendra tout de suite. » Quittant pour le moment ses hôtes, il monta chez elle et lui dit : « Sœur bien-aimée, ne viens-tu pas dîner avec nous ? nous serions depuis longtemps à table, si nous ne t'avions attendue. — Je suis toute prête à faire ce que tu veux, mon frère chéri, » répondit-elle. « Mais où est donc, » reprit le duc, « le manteau que tu avais en allant à l'église ? — Je l'ai donné, mon bon frère, » dit-elle ; « mais, si cela t'est égal, je viendrai comme je suis. » A ces mots, une de ses femmes de chambre lui dit : « Madame, en venant ici j'ai vu votre manteau pendu à un clou dans l'armoire ; je vais vous le chercher. » Et aussitôt elle revint avec le même manteau que le pauvre venait d'emporter. Élisabeth

se mit un instant à genoux, et remercia Dieu à la hâte. Puis elle alla au festin avec son mari. Tandis que tous les chevaliers, et notamment le duc d'Autriche et sa jeune épouse, se livraient à la joie, le landgrave Louis était sérieux et recueilli, car il pensait en lui-même à toutes ces grâces si nombreuses que Dieu conférait à son Élisabeth. « Qui pourrait douter, » ajoute un de ses pieux et naïfs historiens, « que ce ne fût un ange du ciel qui rapporta le manteau, et le Christ lui-même qui prit la figure d'un mendiant nu, pour éprouver sa bien-aimée Élisabeth, comme autrefois le glorieux saint Martin? Il avait ainsi paré sa chère fleur Élisabeth, ce lis de pureté et de foi, comme n'avait pu l'être Salomon dans toute sa gloire[1]. »

Mais Dieu réservait à ce noble et pieux couple une grâce encore plus douce et plus chère à leurs cœurs. La plus précieuse bénédiction du mariage ne pouvait être refusée par le Tout-Puissant à ces deux époux, qui offraient à tous les yeux le modèle d'une union chrétienne. Il donna donc à sa fidèle servante la grâce de la fécondité, comme pour la récompenser dès ici-bas de la pureté de son âme et de son corps.

[1] Sic Pater cœlestis suum lilium Elisabeth vestivit, quomodo nec Salomon in omni gloria sua potuit operiri. Theod., l. c. Ce manteau fut conservé jusqu'au quinzième siècle chez les Franciscains d'Eisenach, qui en avaient fait un ornement pour la messe.

En 1223, Élisabeth, étant âgée de seize ans, devint mère pour la première fois. A l'approche de ses couches, elle s'était fait transporter au château de Creuzburg, sur la Werra, à quelques lieues d'Eisenach. Elle y était bien plus tranquille qu'à la Wartbourg, et s'y trouvait encore plus rapprochée de son mari, qui était allé tenir les états de la Hesse à Marbourg. Beaucoup de nobles dames vinrent pour l'assister, et la veillèrent nuit et jour. Le 28 mars, trois jours après l'Annonciation de Notre-Dame, elle mit au monde son premier-né. Le duc n'avait pas pu quitter à temps Marbourg, ce fut là qu'on vint lui annoncer qu'il lui était né un fils. Louis, au comble de la joie, récompensa richement le messager, et partit sur-le-champ pour aller rejoindre la jeune mère. Il arriva assez à temps pour voir baptiser l'enfant, et lui donna le nom de Hermann, en mémoire de son père. Pour manifester la satisfaction que lui causait la naissance de ce fils, il fit construire en pierre le pont de bois qui conduisait à la ville de Creuzburg. Ce pont existe encore avec une belle chapelle gothique consacrée à saint Liboire, évêque du Mans.

Un an après (1224), la duchesse étant à la Wartbourg, d'où le duc n'avait pas voulu lui permettre de s'éloigner afin qu'il pût être toujours auprès d'elle, accoucha d'une fille qui fut nommée Sophie, comme la duchesse mère. Cette princesse épousa

depuis le duc de Brabant, et fut la tige de la maison actuelle de Hesse.

Élisabeth eut encore deux autres filles; la seconde fut également nommée Sophie, et la troisième, née après la mort de son père, Gertrude : toutes deux furent consacrées à Dieu dès le berceau, et prirent le voile des épouses du Seigneur.

Fidèle en tout à l'humilité et à la modestie qu'elle s'était prescrites, Élisabeth conserva scrupuleusement ces vertus au milieu des joies de la maternité, comme elle l'avait fait au milieu des magnificences souveraines. Après chacune de ses couches, quand le moment de ses relevailles était arrivé, au lieu d'en faire, comme c'était l'usage, l'occasion de fêtes et de réjouissances mondaines, elle prenait son nouveau-né entre ses bras, sortait secrètement du château, vêtue d'une simple robe de laine [1] et nu-pieds, et se dirigeait vers une église éloignée, celle de Sainte-Catherine, située hors des murs d'Eisenach. La descente était longue et rude, le chemin rempli de pierres aiguës qui déchiraient et ensanglantaient ses pieds délicats. Elle portait elle-même pendant le trajet son enfant, comme avait fait la Vierge sans tache; et, arrivée à l'église, elle le posait sur l'autel avec un cierge et un agneau, en disant : « Seigneur

[1] A son retour, elle donnait toujours la robe qu'elle avait portée à une pauvre mère récemment accouchée comme elle-même. Theod., Jean Lefèvre, etc.

Jésus-Christ, je vous offre, ainsi qu'à votre chère mère Marie, ce fruit chéri de mon sein. Voici, mon Dieu et mon Seigneur, que je vous le rends de tout mon cœur, tel que vous me l'avez donné, à vous qui êtes le souverain et le père très-aimable de la mère et de l'enfant. La seule prière que je vous fais aujourd'hui et la seule grâce que j'ose vous demander, c'est qu'il vous plaise recevoir ce petit enfant, tout baigné de mes larmes, au nombre de vos serviteurs et de vos amis, et lui donner votre sainte bénédiction. »

CHAPITRE XII

COMMENT LE BON DUC LOUIS PROTÉGEAIT SON PEUPLE.

> Liberabit pauperem a potente, pauperem cui non erat adjutor.
>
> Ps. LXXI, 12.
>
> Indutus est justitia ut lorica, ut galea salutis in capite ejus : indutus est vestimentis ultionis, et opertus est quasi pallio zeli...
> Quia ego Dominus diligens judicium, et odio habens rapinam.
>
> Ps. LXI, 17 ; LIX, 8.

Dans la vie de ces deux saints époux, tout démontre la profonde sympathie qui les unissait, et à quel point ils étaient dignes l'un de l'autre. Nous avons vu la duchesse employer toute l'énergie et l'ingénieuse tendresse de son âme au soulagement des malheureux qui se trouvaient à sa portée; il nous reste à montrer comment le duc Louis consacrait son courage et ses talents militaires à la défense des intérêts du peuple que Dieu lui avait confié. Cet amour inné de la justice, que nous avons signalé déjà

comme sa principale vertu, lui donnait un sentiment si profond des droits de ses sujets, et une sympathie si généreuse pour leurs injüres, que ces motifs seuls le déterminaient à des expéditions lointaines et coûteuses, dont la cause étonnait profondément ses voisins et ses vassaux.

Ainsi, en 1225, le duc apprit que quelques-uns de ses sujets, qui trafiquaient avec la Pologne et les autres pays slaves, avaient été volés et dépouillés auprès du château de Lubantsk ou Lubitz, en Pologne. Il demanda au duc de Pologne, pour ces infortunés, une réparation qui lui fut refusée. Alors il convoqua, pour le jour de la Dispersion des Apôtres [1], une armée considérable de Hessois, de Thuringiens et de Franconiens, en y comprenant les chevaliers de l'Osterland. Il la conduisit secrètement jusque sur les bords de l'Elbe, sans annoncer le but de sa marche. Arrivé à Leipzig, il s'y adjoignit les chevaliers saxons de son palatinat, et beaucoup d'hommes d'armes de la Misnie, car il était tuteur du jeune margrave de cette province, son neveu. Alors seulement il déclara qu'il comptait aller jusqu'en Pologne, pour assiéger le château de Lubantsk, et venger l'injure faite à ses

[1] Cette fête, qui se trouve dans les anciens calendriers dès le neuvième siècle, était fixée au 15 juillet. Elle avait pour but de célébrer le départ des apôtres pour leurs différentes missions après l'ascension de Notre-Seigneur et la descente du Saint-Esprit. Elle se célèbre encore en Allemagne et dans les diocèses de la Lorraine.

pauvres sujets. Ce fut un étonnement général parmi les chevaliers, qui ne pouvaient concevoir qu'il voulût aller si loin pour une simple affaire de négociants. Comme il ne se laissait ébranler par aucune de leurs remontrances, beaucoup d'entre eux eurent envie de se retirer; mais la honte, et peut-être la crainte de sa sévérité, les retint. Force leur fut donc de le suivre jusqu'en Pologne, où il entra à la tête de son armée, et précédé d'une avant-garde de trois mille cinq cents hommes d'élite, qui arrivèrent trois jours avant lui devant Lubantsk. Ils brûlèrent la ville et investirent le château en l'attendant. Le duc de Pologne fut extrêmement surpris d'apprendre qu'un landgrave de Thuringe était venu de si loin envahir son pays, à la tête d'une si puissante armée, et lui envoya des offres de satisfaction pécuniaire; mais Louis les repoussa, en lui disant qu'il aurait dû les faire lorsqu'il lui écrivit à l'amiable, avant de se mettre en campagne; et qu'il ne voulait pas avoir fait une si longue route pour rien. Puis, étant arrivé devant Lubantsk, il en pressa vivement le siége. Le prince polonais lui envoya alors un évêque, pour lui adresser de nouvelles et plus fortes représentations. Cet évêque lui dit qu'il ne devait pas oublier que les Polonais étaient aussi de fameux guerriers, et que, s'il ne s'en retournait pas sans délai, le duc de Pologne viendrait le lundi d'ensuite avec toute son armée, et exterminerait tous ces Allemands. A quoi

le landgrave reprit qu'il serait charmé de faire la connaissance du duc, et qu'il resterait huit jours après le lundi fixé, afin de voir un peu quelle sorte de gens c'étaient que les Polonais. Mais ni le duc ni ses Polonais ne parurent. Après quelques assauts, le château se rendit; et Louis, après l'avoir rasé, s'en retourna chez lui, en laissant dans toute l'Allemagne orientale l'opinion la plus favorable sur sa justice, son courage et son amour du pauvre peuple.

Quelque temps après, le duc se mit en campagne pour une cause qui parut encore plus insignifiante; mais cet incident donne une idée si juste de la bonté et de la popularité de son caractère, ainsi que des mœurs de cette époque, que nous le raconterons en détail. Deux ou trois ans auparavant, à la foire annuelle d'Eisenach, comme le duc était descendu dans la ville et s'amusait à regarder les boutiques et les étalages, il vit un pauvre colporteur qui n'avait qu'une fort petite pacotille, et qui vendait des dés, des aiguilles, des cuillers, des images de plomb et de petits bijoux de femme. Le duc lui demanda s'il avait de quoi se nourrir avec ce petit négoce : « Eh ! monseigneur, répondit le colporteur, j'ai honte de mendier, et je ne suis pas assez fort pour travailler à la journée; mais, si je pouvais seulement aller en sûreté d'une ville à l'autre, je pourrais, avec la grâce de Dieu, gagner ma vie avec ce petit magot, et même faire en sorte qu'au bout de l'année il vaudrait une

fois de plus qu'au commencement. » Le bon duc, touché de compassion, lui dit : « Eh bien, je te donnerai mon sauf-conduit pendant un an ; tu ne payeras ni octrois ni péages dans toute l'étendue de mon domaine. Combien estimes-tu ton paquet ? — Vingt schellings, » répondit le colporteur. « Donnez-lui dix schellings, » dit le prince à son trésorier qui l'accompagnait, « et faites-lui expédier un sauf-conduit avec mon sceau. » Puis, se retournant vers le colporteur : « Je veux me mettre de moitié dans ton commerce ; promets-moi que tu seras fidèle compagnon, et moi je te tiendrai quitte de tout dommage. » Le pauvre colporteur fut au comble de la joie, et se remit en course avec confiance et succès. Au nouvel an, il revint trouver son noble associé à la Wartbourg, et lui montra tout son paquet, qui s'était beaucoup accru. Le landgrave y prit quelques petits objets, qu'il donna à ses domestiques. A chaque premier jour de l'an, le colporteur revenait à la Wartbourg, pour faire part au prince des accroissements de son petit fonds, qui devint bientôt si considérable, qu'il ne put plus le porter sur le dos. Aussi acheta-t-il un âne, fit deux ballots de sa marchandise, et se mit à faire des tournées de plus en plus longues et productives.

Or il arriva que, vers la fin de l'année 1225, le colporteur avait été à Venise, où il avait acheté une foule d'objets étrangers et précieux : force bagues,

bracelets et broches pour la poitrine des femmes, des couronnes et des diadèmes en pierres précieuses, des coupes et des miroirs en ivoire, des couteaux, des langues de couleuvres, des chapelets de corail, etc. Comme il se disposait à regagner la Thuringe, afin de se trouver à la Wartbourg pour la nouvelle année, selon sa coutume, il arriva à Wurtzbourg en Franconie, où il exposa en vente sa marchandise. Certains Franconiens qui vinrent la voir y trouvèrent plusieurs bijoux fort à leur gré, et qu'ils auraient bien voulu donner à leurs femmes ou à leurs amies, mais sans les payer cependant. C'est pourquoi ils firent guetter le départ du colporteur, et se mirent en embuscade pour l'attendre à quelque distance de la ville, puis fondirent sur lui comme il passait, et lui enlevèrent son âne et toute sa marchandise. Il eut beau leur montrer le sauf-conduit du landgrave de Thuringe, ils s'en moquèrent, et voulurent même le lier et l'emmener avec eux. Ce ne fut qu'avec peine qu'il s'échappa de leurs mains. Il s'en vint tout triste à Eisenach trouver son seigneur et associé, et lui raconta son malheur. « Mon cher compère, lui dit en riant le bon prince, ne te mets pas tant en peine de la perte de notre marchandise ; prends un peu de patience, et laisse-moi le soin de la chercher. » Aussitôt il convoqua les comtes, les chevaliers et les écuyers des environs, et même les paysans, qui combattaient à pied, se mit à leur tête, entra sans

délai en Franconie, et dévasta tout le pays jusqu'aux portes de Wurtzbourg, en s'enquérant partout de son âne. A la nouvelle de cette invasion, le prince-évêque de Wurtzbourg lui envoya demander ce que voulait dire une semblable conduite. A quoi le duc répondit qu'il cherchait un certain âne à lui, que les hommes de l'évêque lui avaient volé. L'évêque fit aussitôt restituer l'âne et son bagage, et le duc s'en retourna tout triomphant chez lui, à la grande admiration du pauvre peuple, dont il prenait ainsi la défense.

Mais, pendant qu'il était ainsi occupé, il reçut de l'empereur Frédéric II l'invitation de venir le rejoindre en Italie. Il partit aussitôt, et franchit les Alpes avant la fin de l'hiver. Il fit avec l'Empereur toute la campagne contre les Bolonais et les autres villes insurgées, et se trouva à la grande diète de Crémone à Pâques 1226. L'Empereur fut si satisfait de son courage et de son dévouement, qu'il lui accorda l'investiture du margraviat de Misnie, dans le cas où la postérité de sa sœur Judith, veuve du dernier margrave, s'éteindrait, et en même temps celle de tout le pays qu'il pourrait conquérir en Prusse et en Lithuanie, où il nourrissait le projet d'aller porter la foi chrétienne[1].

[1] Ce projet fut exécuté peu d'années plus tard par l'ordre Teutonique, dont Conrad, frère du duc Louis, était l'un des principaux chefs; on peut donc croire que les plans de l'époux d'Élisabeth n'ont pas été sans quelque influence sur cet événement, l'un des plus importants du moyen âge par ses suites. — Berthold. Mss. Goth. Sagittarius, etc.

CHAPITRE XIII

COMMENT UNE GRANDE DISETTE DÉVASTA LA THURINGE,
ET COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH
PRATIQUA TOUTES LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

Esurivi, et dedistis mihi manducare : sitivi, et dedistis mihi bibere : hospes eram, et collegistis me : nudus, et cooperuistis me : infirmus, et visitastis me : in carcere eram, et venistis ad me.
S. MATTH., XXV, 34-36.

A peine le duc fut-il parti pour aller se ranger sous la bannière impériale, qu'une affreuse disette se déclara dans toute l'Allemagne, et ravagea surtout la Thuringe. Le peuple affamé fut réduit aux plus dures extrémités : on voyait les pauvres se répandre dans les campagnes, dans les bois et sur les chemins pour arracher les racines et les fruits sauvages qui servaient ordinairement à la nourriture des animaux. Ils dévoraient les chevaux et les ânes morts,

et les bêtes les plus immondes. Mais, malgré ces tristes ressources, un grand nombre de ces malheureux moururent de faim, et les routes étaient jonchées de leurs cadavres.

A la vue de tant de misères, le cœur d'Élisabeth s'émut d'une pitié immense. Désormais son unique pensée, son unique occupation, nuit et jour, fut le soulagement de ses infortunés sujets. Le château de Wartbourg, où son mari l'avait laissée, devint comme le foyer d'une charité sans bornes, d'où découlaient sans cesse d'inépuisables bienfaits sur les populations voisines.

Elle commença par distribuer aux indigents du duché tout ce qu'il y avait d'argent comptant dans le trésor ducal, ce qui se montait à une somme énorme, pour cette époque, de soixante-quatre mille florins d'or, lesquels provenaient de la vente récente de certains domaines. Puis elle fit ouvrir tous les greniers de son mari, et, malgré l'opposition des officiers de sa maison, elle en fit distribuer tout le contenu au pauvre peuple, sans en rien réserver. Il y en avait tant, que, selon les récits contemporains, pour racheter seulement le blé qu'elle abandonna aux pauvres, il aurait fallu mettre en gage les deux plus grands châteaux du duché et plusieurs villes. Elle sut cependant unir la prudence à cette générosité sans bornes. Au lieu de donner le blé par grandes quantités, qui auraient pu être inconsidérément em-

ployées, elle faisait distribuer chaque jour à chaque pauvre la portion qui pouvait lui être nécessaire. Pour leur éviter toute dépense quelconque, elle faisait cuire dans les fours du château autant de farine qu'ils en pouvaient contenir, et servait elle-même le pain tout chaud aux malheureux. Neuf cents pauvres venaient ainsi chaque jour lui demander leur nourriture, et s'en retournaient chargés de ses bienfaits.

Mais il y en avait encore un plus grand nombre que la faiblesse, la maladie ou les infirmités empêchaient de gravir la montagne où était située la résidence ducale ; et ce fut surtout pour ceux-ci qu'Élisabeth redoubla de sollicitude et de compassion pendant cette crise douloureuse. Elle portait elle-même au bas de la montagne, à quelques-uns qu'elle avait choisis parmi les plus infirmes, les restes de ses repas et de ceux de ses suivantes, auxquels elles n'osaient presque plus toucher, de peur de diminuer la part des pauvres. Dans l'hôpital de vingt-huit lits dont nous avons parlé, qu'elle avait fondé à mi-côte de la montée du château, elle plaça les malades qui réclamaient des secours particuliers, et elle l'organisa de telle sorte, que, à peine un des malades était-il mort, son lit était sur-le-champ occupé par un autre venu du dehors. Elle institua ensuite deux nouveaux hospices dans la ville même d'Eisenach, l'un sous l'invocation du Saint-Esprit, près la porte Saint-

Georges, pour les pauvres femmes[1], et l'autre, sous celle de Sainte-Anne, pour tous les malades en général. Ce dernier existe encore[2]. Tous les jours sans exception, et deux fois, le matin et le soir, la jeune duchesse descendait et remontait la longue et rude côte qui conduit de la Wartbourg à ces hospices, malgré la fatigue qu'elle en ressentait, pour y visiter ses pauvres et leur apporter ce qui leur était nécessaire ou agréable. Arrivée dans ces asiles de la misère, elle allait de lit en lit, demandait aux malades ce qu'ils désiraient, et leur rendait les services les plus rebutants avec un zèle et une tendresse que l'amour de Dieu et sa grâce spéciale pouvaient seuls lui inspirer. Elle nourrissait de ses propres mains ceux dont les maladies étaient les plus dégoûtantes, faisait elle-même leurs lits, les soulevait et les portait sur le dos ou entre les bras sur d'autres lits, essuyait leur visage, leur nez et leur bouche avec le voile qu'elle portait sur la tête; et tout cela avec une gaieté et une aménité que rien ne pouvait altérer. Bien qu'elle eût une répugnance naturelle pour le mauvais air et qu'il lui fût ordinairement impossible de l'endurer, elle restait cependant au milieu de l'at-

[1] Selon quelques auteurs, la fondation de cet hôpital remonte à la première croisade; mais dans tous les cas il fut agrandi par Élisabeth.

[2] L'inscription qu'on lit aujourd'hui sur la porte d'entrée dit qu'il a été fondé par sainte Élisabeth en 1229; c'est probablement une erreur de date.

mosphère méphitique des salles de malades, par les plus grandes chaleurs de l'été, sans exprimer la moindre répugnance, tandis que ses suivantes en étaient accablées, et murmuraient hautement.

« Pendant que le cœur bondissait d'horreur à toute sa suite, » dit à ce sujet un bon religieux du dix-septième siècle, « elle, cette princesse du paradis, se souriant, disait : « Quand je viendrai au jugement « de mon Dieu, et qu'on me demandera si j'ai servi « les pauvres : Oui, mon Seigneur, dirai-je, aux « enseignes que mes filles et servantes en ont eu « souvent mal au cœur [1]. »

Elle avait fondé dans un de ces hospices un asile particulier pour les pauvres enfants malades, abandonnés ou orphelins ; ils étaient l'objet spécial de sa tendresse ; elle les entourait des soins les plus doux et les plus affectueux. Leurs petits cœurs comprirent bientôt quelle douce mère le Seigneur avait daigné leur donner dans leur misère. Toutes les fois qu'elle venait au milieu d'eux, comme les petits oiseaux qui se cachent sous les ailes de leur mère[2], tous couraient au-devant d'elle, et s'attachaient à ses vêtements, en criant : *Maman, maman !* Elle les fai-

[1] *Les Apanages d'un cavalier chrétien*, descrits en faveur de Hermann-Philippe de Mérode, marquis de Trélon, etc., par le P. Matthieu Martin, religieux Minime. Mons, 1628.

[2] Quemadmodum pulli congregantur sub alis gallinæ, ita sub alis maternitatis ejus parvuli illi pauperes requiescentes fovebantur. Theod., l. c.

sait asseoir autour d'elle, leur distribuait de petits présents, examinait l'état de chacun d'eux; elle témoignait surtout son affection et sa pitié à ceux d'entre eux dont les maux faisaient le plus horreur, en les prenant sur ses genoux et en les accablant de caresses[1].

Elle était non-seulement la bienfaitrice de tous ces infortunés, mais encore leur amie et leur confidente. Un pauvre malade lui ayant un jour raconté secrètement qu'il avait la conscience chargée du souvenir d'une dette qu'il n'avait point acquittée, elle le tranquillisa en lui promettant de s'en charger en son lieu, et accomplit aussitôt sa promesse.

Le temps qu'elle pouvait dérober à la surveillance des hospices, elle le consacrait à parcourir les environs de la Wartbourg, à distribuer des vivres et des secours aux pauvres qui ne pouvaient monter jusqu'au château, à visiter les moindres chaumières, à y rendre les services les plus bas et les plus étrangers à son rang. Un jour qu'elle entra dans la cabane d'un pauvre malade qui était tout seul, il lui demanda plaintivement du lait, en disant qu'il n'avait pas la force d'aller traire sa vache : aussitôt l'humble princesse entra dans l'étable, et se mit en devoir de traire de ses propres mains la vache du pauvre;

[1] Sibi filialiter assidendo... scabiosos, infirmos, debiles, magis sordidos et deformes specialiter dilexit, capita eorum manibus attrectans et in sinu suo collocans. Theod., l. c.

mais l'animal, peu habitué à être manié par des mains aussi délicates, ne lui permit pas d'accomplir sa bienfaisante intention.

Elle s'efforçait de se trouver auprès du lit de mort des agonisants, afin d'adoucir leur dernière lutte, recueillait leur dernier soupir dans un baiser de fraternelle charité, et priait Dieu avec ferveur, et pendant des heures entières, de sanctifier la fin de ces infortunés, et de les recevoir dans sa gloire. Plus que jamais elle était fidèle à son habitude de veiller aux obsèques des pauvres, et, malgré l'accroissement de la mortalité, on la voyait toujours accompagner leur dépouille au tombeau, après les avoir ensevelis de ses propres mains dans la toile qu'elle avait elle-même tissue à cet effet, ou bien qu'elle prenait parmi ses vêtements. Elle découpa pour cet usage un grand voile blanc qu'elle portait habituellement. Mais elle ne pouvait souffrir qu'on employât à ensevelir les riches des étoffes neuves ou précieuses, et exigeait qu'on y en substituât de vieilles, en donnant aux pauvres la valeur des étoffes neuves.

Les pauvres prisonniers n'échappèrent pas non plus à sa sollicitude ; elle allait les visiter partout où elle savait qu'il y en eût, délivrait à prix d'argent autant qn'elle pouvait de ceux qui étaient détenus pour dettes, pansait et oignait les blessures que leurs chaînes avaient produites, puis se mettait à genoux

à leur côté, et demandait avec eux à Dieu de veiller sur eux, et de les préserver de toute peine ou de tout châtiment futur.

Toutes ces occupations, si propres à faire naître dans l'âme humaine la fatigue, le dégoût et l'impatience, produisaient en elle une paix et une joie céleste. Tandis qu'elle répandait sur tant de ses pauvres frères les trésors de sa charité, elle avait le cœur et la pensée toujours élevés vers le Seigneur, et interrompait souvent ses bienfaisantes occupations pour lui dire à haute voix : « O Seigneur ! je ne peux pas assez vous remercier de ce que vous me donnez l'occasion de recueillir ces pauvres gens qui sont vos plus chers amis, et de ce que vous me permettez de les servir ainsi moi-même. » Et un jour, comme elle faisait dans l'hôpital cette oraison jaculatoire, les pauvres crurent voir un ange qui lui apparaissait et qui lui disait : « Réjouis-toi, Élisabeth ; car toi aussi tu es l'amie du Dieu tout-puissant, et tu brilles devant ses yeux comme la lune. »

D'autres signes merveilleux semblèrent prouver aux âmes simples et fidèles combien étaient agréables à Dieu la charité et l'humilité de cette princesse. Un jour qu'elle avait été acheter à la ville quelques vases en poterie et plusieurs sortes d'anneaux et de jouets en verre pour les petits enfants pauvres qu'elle avait recueillis ; comme elle rentrait au château dans un chariot, tenant dans un pan de son

manteau ces divers objets, la maladresse du conducteur fit verser la voiture, qui tomba, du haut d'un rocher, sur un amas de pierres. Cependant Élisabeth ne fut pas blessée, et même aucun des jouets qu'elle portait ne fut brisé. Elle alla aussitôt les distribuer à ses petits pauvres pour les réjouir.

Une autre fois, comme elle portait dans son tablier des vivres à un groupe de malheureux, elle vit avec inquiétude qu'elle n'en avait pas une quantité suffisante pour en donner à chacun, car il survenait à tout instant d'autres mendiants. Elle se mit alors à prier intérieurement, tout en distribuant ce qu'elle avait dans sa robe ; et, à mesure qu'elle en retirait des morceaux, elle les trouvait toujours remplacés par d'autres, et il lui en restait encore après avoir donné à chaque pauvre sa portion. Elle s'en retourna au château en chantant avec ses compagnes les louanges du Dieu qui avait daigné lui communiquer sa vertu toute-puissante, conformément à sa promesse formelle : *En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et en fera encore de plus grandes.*

Ce n'était pas seulement aux populations voisines de sa résidence qu'elle réservait ses soins et son amour : les habitants de toutes les parties, même les plus éloignées, des États de son mari, furent également l'objet de sa souveraine et maternelle sollicitude. Elle donna des ordres exprès pour que tous

les revenus des quatre principautés que possédait le duc Louis[1] fussent exclusivement consacrés au soulagement et à l'entretien des pauvres habitants que la disette laissait sans ressources, et veilla strictement à l'exécution de cet ordre, malgré l'opposition de la plupart des officiers du duc. De plus, et comme pour tenir lieu des secours et des soins personnels que l'éloignement l'empêchait de donner elle-même à cette portion de ses sujets, elle fit vendre toutes ses pierreries, ses bijoux et autres objets précieux, et leur en fit distribuer le prix.

Ces dispositions furent continuées jusqu'à la moisson de 1226; alors la duchesse réunit tous les pauvres en état de travailler, hommes et femmes; leur donna des faux, des chemises neuves, des souliers pour que leurs pieds ne fussent pas meurtris ou déchirés par le chaume resté dans les champs, et les envoya à l'ouvrage. A tous ceux qui n'étaient pas assez forts pour travailler, elle distribua des vêtements qu'elle avait fait fabriquer ou acheter au marché à cet effet. Elle faisait toutes ces distributions de ses propres mains. A chaque pauvre qui s'en allait, elle faisait des adieux pleins d'affection, en lui donnant une petite somme; et lorsque l'argent lui manqua, elle prit ses voiles et ses robes de riche étoffe, et les partagea en leur disant: «Je ne veux pas

[1] La Thuringe, la Hesse, le Palatinat de Saxe et l'Osterland.

que vous vous serviez de ces objets comme d'une parure, mais que vous les fassiez vendre pour subvenir à vos besoins et que vous travailliez selon vos forces; car il est écrit : Que celui qui ne travaille point ne mange point. » Une pauvre vieille femme à qui la duchesse avait donné des chemises, des souliers et un manteau, en eut un tel saisissement de joie, qu'après s'être écriée qu'elle n'avait jamais de sa vie éprouvé un tel bonheur, elle tomba par terre comme une morte. La bonne Élisabeth, tout effrayée, s'empressa de la relever, et se reprocha comme un péché d'avoir compromis par son imprudence la vie de cette femme.

Nous avons visité avec un tendre respect et un soin scrupuleux, les lieux qui furent le théâtre d'une charité si inépuisable, d'un dévouement si céleste. Nous avons suivi tous ces sentiers escarpés que foulait le pied de l'infatigable amie des pauvres; longtemps nous avons promené nos regards sur le magnifique paysage que l'on contemple du haut de la Wartbourg, en songeant que les yeux bénis d'Élisabeth avaient aussi, pendant la plus grande partie de sa vie, contemplé cette vaste étendue de pays, et l'avaient embrassé tout entier d'un seul regard de cet amour qui n'a ni sa source ni sa récompense sur la terre. Hélas! les monuments fondés par la royale aumônière ont tous péri; le peuple l'a oubliée en même temps que la foi de ses pères; quelques noms seuls

ont résisté, et conservent pour le pèlerin catholique la trace de la sainte bien-aimée. Au château même de la Wartbourg, le souvenir de Luther [1], de l'orgueil rebelle et victorieux, a détrôné celui de l'humilité et de la charité d'Élisabeth; dans l'antique chapelle où elle a si souvent prié, c'est la chaire du superbe hérésiarque que l'on montre aux voyageurs. Mais le site de cet hôpital qu'elle avait élevé à la porte de sa résidence ducale, comme pour ne jamais perdre de vue le comble des misères humaines au milieu des splendeurs de son rang, ce site modeste et caché lui a été laissé, et a conservé son nom. Cent ans après sa mort, eu 1331, l'hôpital fut remplacé par un couvent de Franciscains fondé en son honneur par le landgrave Frédéric le Sérieux. A la réformation il fut supprimé, alors que dix-sept autres couvents et églises, dans la seule ville d'Eisenach, furent ruinés et pillés en un seul jour, et que les moines et les prêtres s'en allèrent deux à deux en chantant le *Te Deum*, au milieu des huées de la populace [2]. Le monument de la bienfaitrice du pays ne fut pas plus respecté que les autres, et les pierres en furent employées à réparer les fortifications du

[1] Il y fut retenu secrètement par l'électeur de Saxe, son protecteur, à son retour de la diète de Worms, pour le mettre à l'abri de la sentence prononcée contre lui. Il nommait modestement cette retraite son île de Patmos.

[2] En 1524. Voyez la touchante description qu'en fait l'historien protestant : *Bericht von der Stadt Eisenach*, p. 189 et 229.

château. Mais il y est resté une fontaine, une source d'eau pure et fraîche qui s'écoule dans un simple bassin de pierre voûté, sans ornement quelconque, si ce n'est les nombreuses fleurs et les frais herbages qui l'entourent. C'était là que la duchesse lavait elle-même le linge des pauvres [1], et cela s'appelle encore la *Fontaine d'Élisabeth*. Tout autour se trouve une plantation touffue qui cache ce lieu à la plupart des passants ; puis quelques faibles débris d'un mur d'enceinte ; c'est ce que le peuple a nommé le *Jardin d'Élisabeth*.

Plus loin, à l'orient, au bas de la montagne que domine la Wartbourg, et entre cette montagne et l'ancienne chartreuse consacrée à la sainte en 1394 [2], on voit se déployer une vallée charmante arrosée par un paisible ruisseau qui coule au milieu de prairies pleines de roses et de lis ; les flancs en sont ombragés par de vénérables chênes, débris des antiques forêts de la Germanie. Dans un de ses détours, cette vallée forme une gorge secrète et solitaire, où s'élève une pauvre chaumière qui était autrefois une chapelle. C'était là qu'Élisabeth donnait rendez-vous à ses pauvres, les amis de Dieu et les siens ; c'était là

[1] Ou, selon quelques-uns, les pauvres eux-mêmes. Limperg, *das im Jarh* 1702 *lebende und schwebende*, *Eisenach*, p. 220.

[2] Cette chartreuse, qui portait le nom d'Élisabethenhaus, a aussi été complétement rasée. Il n'en reste qu'une seule pierre, qui est un tombeau. Le site est occupé aujourd'hui par la maison de correction et le jardin botanique.

qu'elle descendait, tendre, ingénieuse et infatigable, par des sentiers cachés, à travers les bois, chargée de vivres et d'autres secours, pour leur éviter la montée pénible du château, et aussi pour se dérober aux regards des autres hommes. Cette gorge solitaire s'appelle encore aujourd'hui le *Champ des Lis*; cette humble chaumière, le *Repos des pauvres*[1]; et toute la vallée portait naguère encore le doux nom de *Vallée d'Elisabeth*.

[1] *Elisabethenthal*, *Liliengrund*, *Armenruh*. Thon, *Schloss Wartburg*, et renseignements pris sur les lieux en juin 1834. Aujourd'hui la vallée a été débaptisée et s'appelle Marienthal, en l'honneur d'une grande-duchesse de Saxe-Weimar.

CHAPITRE XIV

COMMENT LE DUC LOUIS REVINT AUPRÈS DE SA FEMME, ET COMMENT IL RENDIT BONNE JUSTICE A SES CHERS MOINES DE REYNHARTSBRUNN.

> Confidit in ea cor viri sui.
>
> *Prov.*, XXXI, 11.
>
> In tribus placitum est spiritui meo... concordia fratrum, et amor proximorum, et vir et mulier bene sibi consentientes.
>
> *Eccl.*, XXV, 1, 2.

Cependant le duc Louis, informé sans doute des maux qui affligeaient son pays, demanda congé à l'Empereur pour retourner chez lui, et l'obtint. Il partit le 22 juin 1226, et s'en vint coucher à Crémone la veille de la Saint-Jean, comme on allumait des feux sur toutes les hauteurs. Après avoir heureusement franchi les Alpes, il vint prendre gîte chez un prince que les historiens ne nomment pas,

mais qui était son proche parent et son ami [1]. Il y fut reçu avec empressement et magnificence; et après un festin abondant, embelli par la musique et le chant, on le conduisit à sa chambre à coucher, où le prince, curieux d'éprouver la vertu de son hôte, avait fait placer dans son lit une jeune femme d'une grande beauté. Mais le jeune duc dit aussitôt à son fidèle échanson, le sire de Varilla : « Éloigne tranquillement cette jeune femme, et donne-lui un marc d'argent pour s'acheter un manteau neuf, afin que le besoin ne la fasse plus s'exposer au péché. Je te dis en toute sincérité que quand même l'adultère ne serait pas un péché contre Dieu ni un scandale aux yeux de mes frères, moi je n'y songerais jamais, uniquement pour amour de ma chère Élisabeth, et pour ne pas la contrister ni troubler son âme. » Le lendemain matin, comme le prince commençait à plaisanter à ce sujet, Louis lui répondit : « Sachez, mon cousin, que pour avoir l'empire romain tout entier, je ne commettrais pas un tel péché. » Puis, ayant continué sa route, il arriva le 2 juillet à Augsbourg, où il resta quinze jours pour faire valoir la cause du jeune Henri, fils de l'Empereur, auprès du duc de Bavière, et pour obtenir de lui qu'il consentît à recevoir ce jeune prince à sa cour. Ayant réussi dans cette négociation, il repartit

[1] C'était probablement un duc de Bavière de la maison de sa mère.

pour sa Thuringe, et passa le Mein à Schweinfurt, où il fut reçu avec de grands honneurs par la bourgeoisie; mais après souper on vint l'avertir que le comte Poppon de Henneberg, son plus mortel ennemi, projetait de l'attaquer et de le surprendre pendant la nuit. Pour éviter ce danger, il repartit aussitôt, voyagea toute la nuit, et arriva à la Wartbourg le lendemain, qui était un vendredi, vers l'heure de none.

Cependant la nouvelle de l'approche du prince bien-aimé avait répandu dans toute la Thuringe une immense joie. Tous ces pauvres affamés voyaient, dans le retour de leur père et de leur généreux protecteur, comme le signal de la fin de leurs maux. Sa mère, ses jeunes frères se réjouirent aussi vivement; mais la joie d'Élisabeth surpassait celle de tous les autres. C'était la première absence prolongée qu'avait faite cet époux qui lui était si cher, et qui seul la comprenait et sympathisait avec tous les élans de son âme vers Dieu et une vie meilleure. Elle seule aussi, avec ce merveilleux instinct que Dieu donne aux âmes saintes, avait sondé toute la richesse de l'âme de son époux, tandis que le reste des hommes lui attribuait toujours des sentiments et des passions semblables à celles des autres princes de son temps.

Les principaux officiers de la maison ducale, et notamment le sénéchal et le maréchal, craignant la

colère de leur seigneur quand il apprendrait l'emploi qui avait été fait de ses trésors et de ses provisions, allèrent au-devant de lui et lui dénoncèrent les folles largesses de la duchesse, en lui racontant comment elle avait, malgré tous leurs efforts, vidé tous les greniers de la Wartbourg, et dissipé tout l'argent qu'il avait laissé à leur garde. Ces plaintes, dans un pareil moment, ne firent qu'irriter le duc, qui leur répondit : « Ma chère femme se porte-t-elle bien ? Voilà tout ce que je veux savoir; ; que m'importe le reste ? » Puis il ajouta : « Je veux que vous laissiez ma bonne petite Élisabeth faire autant d'aumônes qu'il lui plaît, et que vous l'aidiez plutôt que de la contrarier ; laissez-lui donner tout ce qu'elle veut pour Dieu, pourvu seulement qu'elle me laisse Eisenach, la Wartbourg et Naumbourg. Dieu nous rendra tout le reste quand il le trouvera bon. Ce n'est pas l'aumône qui nous ruinera jamais. » Et aussitôt il se hâta d'aller rejoindre sa chère Élisabeth. Quand elle le revit, sa joie ne connut plus de bornes ; elle se jeta dans ses bras et le baisa mille fois de bouche et de cœur. « Chère sœur, » lui dit-il aussitôt tandis qu'il la tenait embrassée, « que sont devenus tes pauvres gens pendant cette mauvaise année ? » Elle répondit doucement : « J'ai donné à Dieu ce qui était à lui, et Dieu nous a gardé ce qui est à toi et à moi. »

Une tradition ajoute que, comme le duc se promenait en long et en large avec elle dans sa grande salle,

il vit entrer le blé de toutes parts, sous les portes, tellement qu'on marchait dessus. Ayant demandé au sénéchal d'aller voir d'où cela venait, celui-ci répondit que les coffres étaient tellement pleins de blé, que le grain en débordait et ruisselait sur le plancher. Alors il remercia Dieu avec sa femme. Puis le sire de Varilla raconta à la duchesse ce qui s'était passé chez le prince, où la fidélité de son époux avait été mise à l'épreuve; et aussitôt elle se mit à genoux et dit : « Seigneur, je ne suis pas digne d'avoir un si bon mari; mais aidez-nous tous deux à observer la sainteté du mariage, afin que nous puissions vivre éternellement ensemble auprès de vous. »

A peine revenu dans ses foyers, ce noble et pieux prince recommença à s'occuper des intérêts de ses sujets. Pendant qu'il veillait avec prudence et intelligence aux importantes négociations que l'empereur lui avait confiées malgré son extrême jeunesse, il avait toujours l'épée à la main pour défendre les moines et les pauvres. Ainsi, tout en servant de médiateur entre l'Empereur et le roi Ottocar de Bohême, et en traitant du mariage de la fille de ce souverain avec le jeune roi des Romains Henri, il se mit à parcourir ses États pour découvrir et réparer tous les dommages qui avaient pu être commis pendant son absence envers le pauvre peuple. Plusieurs chevaliers de l'Osterland, qui avaient oppressé leurs

vassaux et troublé la sécurité publique, prirent la fuite en apprenant son arrivée; il fit occuper leurs châteaux et fit détruire de fond en comble ceux de Sultz et de Kalbenrück [1].

Il alla aussi le plus tôt possible visiter sa chère abbaye de Reynhartsbrunn. L'abbé se plaignit à lui de ce qu'un seigneur voisin, celui de Saltza, avait profité de son absence pour usurper un terrain appartenant aux religieux, sur la montagne dite Aldenberg, qui domine la vallée où le monastère est situé, et qu'il y avait bâti un réduit fortifié, d'où il vexait continuellement les religieux et leurs sujets. Ce fut un samedi soir que le landgrave arriva et qu'il entendit cette plainte. Il fit aussitôt écrire au bailli de la Wartbourg et à celui d'Eisenach qu'ils eussent à venir le trouver à l'abbaye le lendemain matin avant le jour, avec leurs hommes d'armes et des échelles pour escalader. Le dimanche, dès l'aube, il entendit une messe basse, dit à l'abbé de ne pas faire porter la croix ni chanter la grand'messe jusqu'à son retour, puis monta à cheval et alla au-devant de ses soldats, qu'il conduisit sur-le-champ à l'attaque du château. La surprise fut complète; les murailles furent escaladées, et le sire de Saltza lui-même fait prisonnier; le duc le fit enchaîner et mener à pied

[1] Bertold, Mss. Ce chapelain, qui évidemment accompagna son seigneur dans toutes ses expéditions, nous en a laissé un récit détaillé.

à l'abbaye : à peine arrivé, il fit sortir la croix et se mit à la suite de la procession habituelle de la messe, tandis que le chevalier usurpateur et ses soldats étaient conduits enchaînés devant la croix. Le chantre entonna le verset : *Domine, tu humiliasti sicut vulneratum superbum;* et tous les religieux répondirent : *In brachio virtutis tuæ dispersisti inimicos tuos.* Après la messe le duc fit jurer au duc de Saltza qu'il renoncerait à toute entreprise ultérieure contre le monastère, et puis le relâcha, après avoir donné l'ordre de raser immédiatement le château qui avait été pris le matin.

Le bon prince redoutait par-dessus tout d'être à charge au monastère ; il y avait établi une cuisine et une cave spéciales pour l'usage de sa maison pendant le temps qu'il y passait, et y laissait toujours en s'en allant des restes si considérables, que le couvent entier y trouvait de quoi se nourrir pendant trois jours. Mais le dimanche de l'expédition contre le sire de Saltza, l'abbé le pria de prendre son repas avec lui et lui donna un riche et abondant festin. En se levant de table, le duc prit à part son trésorier et lui ordonna de payer tout largement. Le trésorier alla trouver les moines et voulut leur donner cet argent ; mais ils refusèrent opiniâtrément de le prendre, comme il convient à des religieux bien nés, dit l'aumônier qui nous a laissé le récit de cette scène. « Cher seigneur trésorier, » dirent-ils, « tout

ce que nous pouvons faire, pauvres moines que nous sommes, est à la disposition de notre bon seigneur, et non-seulement aujourd'hui, mais toutes les fois qu'il le désirera; nous ne voulons donc pas de son argent. » Le trésorier n'insista pas, et partit avec le duc; mais celui-ci, à moitié chemin d'Eisenach, se retourna vers lui, et lui demanda s'il avait bien exécuté ses ordres. Le trésorier raconta ce qui s'était passé; à quoi le duc vivement irrité répondit : « Puisque tu n'as pas voulu payer de mon argent ce que j'ai dépensé, tu le payeras du tien. » Et le pauvre homme fut obligé de retourner à Reynhartsbrunn et de payer de sa propre bourse jusqu'au dernier liard.

Peu de temps après, l'abbé de ce même monastère fit savoir au duc que *certaines honorables gens* de Franconie lui avaient enlevé une barrique de vin et six chevaux. Le duc leur écrivit pour les sommer de restituer sans délai le bien volé; et, comme ils n'eurent aucun égard à sa réclamation, il entra aussitôt en Franconie à la tête d'une armée, ravagea les biens des coupables, et les obligea de venir nu-pieds, en chemise et la corde au cou, faire amende honorable au couvent. Il les relâcha ensuite, mais après qu'ils se furent engagés à envoyer au couvent une grande quantité de bon vin et plusieurs bons chevaux.

A peu près vers cette époque, il y eut une grande

cour ou assemblée de princes à Merseburg, où se réunirent la plupart des seigneurs de Misnie, de Saxe, et de la Marche brandebourgeoise. Ceux de Hesse et de Thuringe s'y rendirent aussi guidés par l'exemple de leur duc Louis, qui y mena son Élisabeth, accompagnée d'une cour nombreuse. Un trait qui peint bien les mœurs de l'époque signala cette réunion. Un chevalier thuringien, très-renommé par sa valeur et sa piété, le siré Gautier de Settelstædt, ami et officier de la maison du duc Louis, y suivit son suzerain; il conduisait avec lui une demoiselle d'une grande beauté, montée sur un destrier superbe, et avec un beau faucon sur le poing. Le long de sa route, il s'arrêtait de trois en trois milles pour jouter contre tout venant, à condition que, s'il était désarçonné, son adversaire victorieux lui enlèverait son armure et ses équipages, le palefroi et le faucon de la demoiselle, et que la demoiselle elle-même serait obligée de se racheter moyennant un anneau d'or. Si, au contraire, le sire Gautier avait le dessus, c'était le vaincu qui devait offrir un anneau d'or à la demoiselle. Il y eut de grandes contestations entre les chevaliers, à chaque halte du sire de Settelstædt, pour savoir qui aurait l'honneur de jouter avec lui; il fallut pour les mettre d'accord, qu'il désignât chaque fois lui-même celui d'entre les concurrents qui devait engager le combat.

Il fit ainsi le voyage de Merseburg et le retour

sans être jamais vaincu ; et, en revenant en Thuringe, sa demoiselle avait à chaque doigt de ses deux mains un anneau payé par un chevalier vaincu. Le sire Gautier fit hommage des dix anneaux aux dames et aux filles d'honneur de la duchesse Élisabeth, ce qui les réjouit fort; et toutes, ainsi que leur maîtresse, le remercièrent avec chaleur de sa générosité.

CHAPITRE XV

COMMENT LE BON DUC LOUIS SE CROISA,
ET DE LA GRANDE DOULEUR AVEC LAQUELLE IL PRIT CONGÉ
DE SES AMIS, DE SA FAMILLE
ET DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH [1].

Osculantes se alterutrum, fleverunt pariter.
I Reg., xx, 41.

Quo abiit dilectus tuus, o pulcherrima mulierum? Quo declinavit dilectus?
Cant., v, 17.

Et vous aussi, apprenez à quitter, pour l'amour de Dieu, l'homme qui vous est nécessaire et l'ami qui vous est si cher.
Imitation, l. II, ch. IX.

La Thuringe ne jouit pas longtemps de la présence de son souverain chéri après son retour d'Italie; et Élisabeth, qui avait vu revenir son époux auprès d'elle avec une joie si vive et si tendre, allait être bientôt condamnée à une séparation bien autrement longue et inquiétante. En effet, tout se préparait en Allemagne pour une croisade. L'empereur Fré-

[1] Le duc Louis avait alors vingt-sept ans, et sainte Élisabeth en avait dix-neuf.

déric II, cédant enfin aux sommations réitérées des souverains pontifes Honorius III et Grégoire IX, avait invité la noblesse et les fidèles de la chrétienté à se ranger sous la bannière de la Croix et à le suivre en terre sainte, pour l'automne de l'année 1227. L'idée et le mot seul de croisade faisaient encore alors palpiter tous les cœurs, et remuaient de fond en comble les nations entières. Ces grandes et saintes expéditions exerçaient sur les âmes un attrait si puissant, qu'aucun vaillant chevalier, aucun chrétien pieux et fervent, ne savait comment s'y dérober. Le souvenir des exploits presque fabuleux de Richard Cœur de Lion, quarante ans plus tôt, vivait encore dans la mémoire de la chevalerie et dans celle du peuple. Le succès brillant et inespéré de la quatrième croisade avait ébloui l'Europe. On avait vu s'écrouler ce vieil empire de Byzance, qui n'avait jamais fait que trahir ou abandonner les chrétiens combattant pour la foi, mais qui occupait encore une place immense dans la vénération traditionnelle des peuples ; et sur ses ruines s'était élevé en un jour un nouvel empire, fondé par quelques seigneurs français et quelques marins de Venise. C'était plus qu'il n'en fallait pour émouvoir et ébranler toutes les imaginations, à part même des inspirations de la foi. Mais celles-ci n'avaient encore rien perdu de leur force. Le treizième siècle tout entier a été pénétré d'un ardent désir de sauver le tombeau

du Christ et de courber l'Orient devant la Croix; ce désir n'est mort qu'avec saint Louis. L'Allemagne, qui jusqu'alors n'avait pas toujours été la première à se lancer dans ces nobles dangers, se sentit subitement enflammée d'un enthousiasme qui s'est fait jour dans les chants des nombreux poëtes de cette époque. Walther von der Vogelweide, celui de tous qui a le mieux réfléchi les mœurs et les passions de son temps, et qui fit partie de cette croisade, a surtout compris et exprimé cet entraînement des âmes chrétiennes vers la terre que le sang du Christ avait arrosée. « Nous savons tous, s'écrie-t-il avant de partir pour cette expédition, comme cette noble et sainte terre est malheureuse, comme elle est abandonnée et solitaire! Pleure, Jérusalem, pleure! Comme on t'a oubliée! La vie se passe, la mort nous trouvera pécheurs. C'est dans les dangers et les épreuves que se gagne la grâce! allons guérir les plaies du Christ, allons briser les chaînes de son pays. O reine de toutes les femmes, laisse-nous voir ton secours! C'est là que ton fils fut assassiné! c'est là qu'il s'est laissé baptiser, lui si pur, pour nous purifier; c'est là qu'il s'est laissé vendre pour nous racheter, lui si riche, pour nous si pauvres! c'est là qu'il a subi l'affreuse mort! Salut à vous, lance, croix, épines! Malheur à vous, païens! Dieu veut venger par le bras des preux ses injures. »

Ce sont les mêmes émotions qui dictaient à la

même époque au royal poëte de Navarre, Thibaut de Champagne, quelques-uns de ses plus beaux vers, alors qu'il s'adresse à ses chevaliers et leur dit : « Sachez-le bien, seigneurs : qui ne s'en ira pas dans cette terre, où Dieu fut mort et vif, qui ne prendra pas la croix d'outre-mer, n'entrera qu'à grand'peine dans le paradis. Tout homme qui garde en soi quelque piété, quelque souvenir du haut Seigneur, doit chercher à le venger, à délivrer sa terre et son pays. Tous les vaillants bacheliers s'en iront, tous ceux qui aiment Dieu et l'honneur de ce monde, tous ceux qui veulent aller sagement à Dieu. Il ne restera que les morveux, les cendreux (*ceux qui restent dans la cendre au coin de leur feu*). Qu'ils sont aveugles ceux qui ne donnent à Dieu, dans toute leur vie, aucun secours, et qui pour si peu perdent la gloire du monde ! Dieu, qui s'est laissé mettre à mort pour nous sur la croix, nous dira au jour où tous viendront : « Vous qui m'avez aidé à porter ma croix, vous irez là où sont les anges ; là vous me verrez, moi et ma mère Marie : mais vous dont je n'eus jamais aucun service, descendez tous au fond des enfers. Douce dame, reine couronnée, priez pour nous, Vierge bienheureuse, et alors rien ne pourra nous nuire[1]. »

[1] Ki a en soi pitié et remembrance
Au haut seignor, doit querre sa venjance,
Et délivrer sa terre et son païs...
Or s'en iront cil vaillant bacheler

De pareils sentiments ne pouvaient trouver nulle part plus d'écho que chez le duc Louis de Thuringe, dont le poëte Walther avait été le vassal ; nul ne pouvait être plus porté que lui à suivre son empereur et ses frères d'armes au secours de la terre sainte. Son éclatant courage, l'ardeur de sa foi et de sa piété, tout ce qu'il y avait dans cette âme de généreux, de fervent, de désintéressé, de chrétien en un mot, devait se réunir pour l'entraîner à prendre la croix, ou, comme on disait alors en Allemagne, à se parer de la *Fleur du Christ*. A ces motifs personnels venaient se joindre les nobles exemples qu'il trouvait dans ses souvenirs de famille. Le frère et le prédécesseur de son père, Louis le Pieux, avait accompagné Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste en Palestine, et s'y était couvert de gloire[1]. Son beau-père, le roi An-

Ki aiment Dieu, et l'onour de cest mont,
Ki sagement voelent à Dieu aler,
Et li morveus, li cendreus demourront :
Avugle sunt, de ce ne dout je mie,
Ki un secours ne font Dieu en sa vie,
Et por si pot per la gloire del mont...
Diex se laissa por nos en crois pener,
Et nous dira, au jour où tuit venront :
« Vos, ki ma crois m'aidates à porter,
Vous en irez là où li Angèle sont,
Là me verrez, et ma mère Marie ;
Et vos, par qui je n'oi onques aie,
Descendez tuit en enfer le parfont... »
Douce Dame, Roine corenée,
Proiez pour nos, Virge bien curée,
Et puis après ne nos puit mescheoir.

Poésies du Roy de Navarre, chans. 54.

[1] Un poëme allemand très-intéressant sur la croisade de ce prince

dré de Hongrie, avait passé plusieurs années de sa vie, sous le ciel de l'Orient, à combattre les infidèles. C'eût été déroger à sa noblesse que de rester dans ses foyers ; aussi ne balança-t-il pas longtemps. S'étant rencontré, dans une de ses courses, avec le vénérable évêque Conrad de Hildesheim, il lui confia son dessein ; et, ayant reçu son approbation, il fit vœu de s'adjoindre à l'expédition qui se préparait, et prit la croix des mains de ce prélat.

Cependant, en revenant à la Wartbourg, il lui vint à l'esprit la pensée de la douleur et de la cruelle anxiété que sa bien-aimée Élisabeth ressentirait en apprenant sa résolution ; et, comme elle était d'ailleurs grosse de son quatrième enfant, il ne se sentit pas le courage de lui en parler. Il se décida à cacher son projet jusqu'au moment même de son départ, pour ne pas affliger d'avance celle qui l'aimait si ardemment, et ne pas compromettre sa santé; et, au lieu d'attacher à découvert sur ses vêtements la croix qu'il avait prise, il se borna à la porter secrètement sur lui, tant qu'il lui fut possible de ne point publier son prochain départ.

Mais, un soir qu'il se trouvait seul avec la duchesse et qu'ils étaient assis tout à côté l'un de l'autre, dans un moment de cette tendre et intime familiarité qui régnait entre eux, Élisabeth s'avisa de détacher le

se trouve dans l'histoire des croisades de Wilken, supplément n° II du t. IV.

ceinturon de son mari, et se mit à fouiller dans l'aumonière qui y était attachée. Tout à coup elle en retira la croix que l'on fixait habituellement sur les habits des croisés: à cette seule vue, elle comprit le malheur qui la menaçait, et, saisie de douleur et d'effroi, elle tomba par terre sans connaissance. Le duc désolé la releva, et chercha à la rappeler à elle et à calmer sa douleur par les paroles les plus douces et les plus affectueuses; puis lui parla longuement, en empruntant la voix de la religion et les expressions mêmes des saintes Écritures, qui ne la trouvaient jamais insensible. « C'est pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lui dit-il, que je le fais; tu ne voudras pas m'empêcher de faire pour Dieu ce que je serais obligé de faire pour un prince temporel, pour l'Empereur et l'Empire, s'ils le voulaient.« Après un long silence et beaucoup de larmes, elle lui dit : « Cher frère, si ce n'est pas malgré Dieu, reste avec moi. » Mais il lui répondit : « Chère sœur, permets-moi de partir, car c'est un vœu que j'ai fait à Dieu. » Alors, rentrée en elle-même, elle immola sa volonté à celle de Dieu, et lui dit : « Contre le gré de Dieu, je ne veux pas te garder. Que Dieu t'accorde la grâce de faire en tout sa volonté; je lui ai fait le sacrifice de toi et de moi-même. Que sa bonté veille sur toi ; que tout bonheur soit avec toi à jamais ; ce sera ma prière de chaque instant. Pars donc au nom de Dieu. » Après un nouveau silence,

ils parlèrent de l'enfant dont elle était enceinte, et ils résolurent tous deux de le consacrer à Dieu dès sa naissance. Dans le cas où ce serait un fils, ils convinrent qu'on le ferait entrer à l'abbaye de Ramersdorf; mais, si c'était une fille, dans le monastère des Prémontrées d'Altenberg près Wetzlar.

Le duc n'ayant plus de motif pour garder le secret de sa décision, la fit connaître à tous ses sujets. Il annonça en même temps que cette expédition aurait lieu à ses propres frais, et qu'il ne ferait aucune levée extraordinaire d'argent sur son peuple, heureux de voir restituer ainsi au Seigneur une partie des bienfaits qu'il en avait reçus. Après avoir pourvu aux préparatifs militaires qu'exigeait son projet, il convoqua les états du pays à une assemblée solennelle qui se tint à Creutzburg. Il leur exposa en détail son projet, et prit avec eux les mesures nécessaires pour la bonne administration du pays en son absence. Il exhorta vivement les seigneurs à gouverner le peuple avec douceur et équité, et à faire régner la justice et la paix entre eux et leurs vassaux. Avant de quitter l'assemblée, il lui adressa les paroles suivantes, qu'il prononça d'un voix très-douce[1] : « Chers et féaux frères d'armes, barons et nobles chevaliers, et vous, tout mon peuple

[1] Ce discours nous a été conservé par son aumônier Bertold, qui ne quitta pas le prince pendant les dernières années de sa vie. V. le Mss. de Gotha. — Theod. et Winkelmann le donnent en l'abré-

fidèle, vous savez que du vivant de mon seigneur père, de pieuse mémoire, notre pays a eu des guerres cruelles et de longs troubles à subir. Vous savez tous combien mon seigneur père a enduré de peines, de traverses et de fatigues, pour se défendre contre les ennemis puissants qu'il s'était faits, et pour préserver ses États d'une entière ruine. Il a réussi à force de courage et de générosité, et son nom est devenu redoutable à tous. Mais à moi, Dieu m'a accordé, comme à Salomon, fils de David, la paix et des jours tranquilles. Je ne vois autour de moi aucun voisin que j'aie à craindre, comme aussi chacun d'eux n'a à redouter de ma part des violences illégitimes. Si j'ai eu quelques démêlés par le passé, je suis maintenant en paix avec tout le monde, grâce au Seigneur qui donne la paix. Vous devez tous reconnaître ce bienfait, et en remercier Dieu; quant à moi, par amour de ce Dieu qui m'a comblé de ses grâces, pour lui en témoigner toute ma gratitude et pour le salut de mon âme, je veux maintenant aller dans le pays d'Orient pour y consoler la chère chrétienté qui y est opprimée, et pour la défendre contre les ennemis du nom et du sang de Dieu. Je ferai cette expédition lointaine à mes propres dépens, et sans vous imposer à vous, mes chers sujets, aucune charge

geant. Son authenticité ne peut être suspecte. On ne connaissait pas assez alors les classiques pour songer à imiter leurs harangues.

nouvelle. Je recommande à la protection du Très-Haut ma bonne et bien-aimée épouse, mes petits enfants, mes chers frères, mes amis, mon peuple et mon pays, tout ce que je quitte enfin de bon cœur pour l'honneur de son saint nom. Je vous recommande fortement de garder la paix entre vous pendant mon absence ; je veux surtout que les seigneurs se conduisent chrétiennement envers mon pauvre peuple. Enfin, je vous demande en grâce de prier beaucoup Dieu pour moi, qu'il me défende de tout malheur pendant ce voyage, et qu'il me ramène sain et sauf au milieu de vous, si toutefois telle est sa très-clémente volonté ; car, avant tout, je me soumets, moi et vous, et tout ce que j'ai, à la volonté de sa divine majesté. » Dans ces touchantes paroles se révèlent à nous toutes les profondeurs de ce qu'on nommait alors le *Mystère de la Croisade* [1] mystère de foi, de dévouement et d'amour, qui sera toujours impénétrable pour les froides intelligences des siècles sans foi. En entendant cette harangue, si digne d'un prince chrétien, toute l'assemblée fut profondément émue ; l'on vit les plus vaillants chevaliers accablés de douleur ; des pleurs et des soupirs nombreux exprimèrent l'anxiété que causait le départ du jeune et bien-aimé souverain.

[1] Le *Chronicon Halberst* nomme la croisade *mysterium*. Hurter, *Hist. d'Innocent III*, liv. VI, note 213.

Le duc choisit ensuite avec une grande prudence les divers officiers qu'il voulait mettre à la tête de ses provinces, et désigna les magistrats de ses villes parmi les bourgeois les plus sages et les plus sûrs. Il mit ordre à toutes les affaires particulières de sa maison et recommanda spécialement sa chère Élisabeth à la sollicitude de sa mère, de ses frères et de tous ses officiers. « Je sais bien, lui dit alors le cellérier, que madame la duchesse donnera tout ce qu'elle trouvera, et qu'elle nous réduira à la misère. » A quoi Louis répondit que cela lui était égal, et que Dieu saurait bien remplacer tout ce qu'elle donnerait.

Pour mieux associer son peuple aux impressions qui lui dictaient sa résolution de partir, il fit représenter à ses frais à Eisenach, par des acteurs pris parmi le clergé, un drame qui reproduisait toutes les scènes de la passion et de la mort de Notre-Seigneur. On conçoit l'enthousiasme que devait produire sur les imaginations pures et vives de cette époque un tel genre de solennités dramatiques. Celle-ci fut si frappante par son exactitude, qu'il jugea à propos de la faire répéter une seconde fois [1].

[1] Bis in signum suæ magnæ devotionis in castra Isennacka per clericos traditionem Salvatoris, passionem et mortem, ac si ea oculis præsentialiter intuerentur, præsentari fecit, ejusdem ludi omnes expensas solvens, sicut ab illis didici, qui præsentes erant. Cæsar. Heisterb. ap. Mss. Boll. — Nous n'avons pas besoin de nous étendre sur l'importance de ce fait pour l'histoire dramatique du moyen âge. On sait que des représentations dramatiques du même genre ont

Il alla aussi visiter tous les couvents d'Eisenach, même ceux de religieuses, leur demanda leur bénédiction, leur distribua de riches aumônes, et se recommanda à leurs prières. Puis il partit d'Eisenach, accompagné de sa femme, de sa mère, de ses enfants et de ses frères, et alla d'abord à Reynhartsbrunn, au monastère qu'il chérissait par-dessus tous, et auquel il était attaché par les liens d'une dévotion spéciale et de la plus douce familiarité. Après y avoir assisté à l'office, comme les moines sortaient du chœur à la fin de complies, pour recevoir selon l'usage l'eau bénite, le bon prince se plaça à côté du prêtre qui aspergeait, et, à mesure que chaque religieux passait, il l'embrassait affectueusement; il n'y eut pas jusqu'aux tout petits enfants de chœur qu'il ne soulevât dans ses bras pour imprimer sur leurs fronts innocents un baiser paternel. Pénétrés de tant de bonté, les religieux fondirent en larmes, et pendant un temps on n'entendit que le bruit étouffé des sanglots et des soupirs que leur arrachait la pensée de l'absence de leur protecteur. Le duc se laissa gagner par l'émotion, et versa lui-même des pleurs; une sorte de pressentiment funèbre vint

encore lieu dans la haute Bavière. Tous les sept ans, on joue la passion de N. S., devant une foule nombreuse et très-recueillie, dans le canton dit *Ammergau.* Nous avons nous-même assisté en 1834 à une *Passion* jouée en plein air, par les habitants de Mittewald. La représentation dura toute une grande journée d'été.

s'emparer de lui, et il leur dit : « Ce n'est pas sans raison que vous pleurez, très-chers amis ; car je sais que, quand je serai parti, des loups rapaces fondront sur vous et que leur dent meurtrière vous tourmentera cruellement. Quand vous serez malheureux, appauvris, vous verrez que vous avez perdu en moi un défenseur et un souverain comme il s'en trouve peu. Mais je sais aussi pour sûr que le Très-Haut, se souvenant de mon pèlerinage, vous ouvrira les entrailles de sa miséricorde ; et je le lui demande pour maintenant et toujours de tout mon cœur. » Puis il les quitta, et eux le suivirent de leur pieuse affection et de leurs regards pleins de larmes.

Le duc, toujours accompagné de toute sa famille, se rendit de Reynhartsbrunn à Schmalkalde, où il avait donné rendez-vous aux chevaliers et autres qui allaient le suivre en terre sainte. C'était là qu'il devait prendre congé de ses proches, de sa femme, de tous ceux qu'il portait dans son cœur. Dès qu'il y fut arrivé, il prit à part son frère Henri, et lui dit : « J'ai fait tout ce que je pouvais, avec l'aide de Dieu, pour marcher dans les voies du salut de mon âme ; et je ne me souviens de rien qui puisse le compromettre, si ce n'est de n'avoir pas encore détruit, comme mon père me l'avait ordonné, le château d'Eyterburg, qui a été construit au préjudice du monastère voisin. Je te supplie donc, très-doux frère, de ne pas oublier de le renverser de fond en

comble, dès que je serai parti ; cela profitera au salut de ton âme. »

Enfin, le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste fixé pour le départ, étant arrivé, il fallut se séparer. Ce fut au milieu des chevaliers venus des extrémités de ses domaines, et du peuple qui se pressait pour voir une dernière fois son prince chéri, que Louis dut s'arracher des bras de tous ceux qu'il aimait. Il commença par bénir affectueusement ses deux frères, qui pleuraient tous deux ; il leur recommanda avec ferveur sa mère, ses enfants, et son Élisabeth. Ses petits enfants le tenaient par ses habits, l'embrassaient en pleurant, et lui faisaient leurs adieux en langage enfantin : « Bonsoir, cher père ; mille fois bonsoir, cher bon père au cœur d'or. » Il ne pouvait retenir ses pleurs en les embrassant ; et, quand il se retourna vers sa bien-aimée Élisabeth, les sanglots et les larmes étouffèrent tellement sa voix, qu'il ne sut lui rien dire. Alors, l'entourant d'un de ses bras et sa mère de l'autre, il les tint ainsi toutes deux contre son cœur sans pouvoir parler, en les couvrant de ses baisers et en versant d'abondantes larmes pendant plus d'une demi-heure. A la fin il dit : « Ma mère chérie, il faut que je te quitte ; je te laisse au lieu de moi tes deux autres fils, Conrad et Henri ; je te recommande ma femme, dont tu vois l'angoisse. » Mais ni la mère ni l'épouse ne voulaient se détacher de l'objet de leur amour, et le retenaient chacune

de son côté. Ses frères et les autres chevaliers se pressaient confusément autour de ce groupe douloureux. Tous les cœurs étaient émus, tous les yeux humides, en voyant ce fils si pieux, cet époux si tendre et si fidèle, cherchant à se dérober aux derniers embrassements des êtres qu'il aimait le plus au monde, pour aller si loin servir Dieu au péril de sa vie. Le pauvre peuple mêlait sa douleur sincère et bruyante à celle des princes et des guerriers[1]. Ce n'était pas, du reste, la seule famille que déchirait la douleur de l'absence : il y avait là, parmi la foule des croisés qui devaient accompagner le duc, bien des pères, des maris, des frères, qui pleuraient et luttaient comme leur seigneur pour s'arracher à leurs familles et à leurs amis. Chacun semblait avoir réservé pour ce lieu ce moment de cruelle épreuve. Les Thuringiens, les Hessois, les Saxons, y étaient tous réunis par leur affliction comme par l'objet de leur expédition. Tant de liens ne pouvaient être brisés sans un effort surnaturel ; l'on entendait de

Mater tenens filium, uxorque maritum
In diversa pertrahunt et tenent invitum.
Fratres cum militibus velut compeditum
Stringunt...
Erat in exercitu maximus tumultus,
Cum carorum cernerent alternari vultus;
Flebant pariter senex et adultus,
Turbæ cum militibus, cultus et incultus.

Theod., l. c. — Il y a beaucoup plus de détails encore dans le manuscrit de Darmstadt.

tous côtés des gémissements et des sanglots, des bruits confus et sourds, qui se confondaient dans une angoisse commune[1].

Cependant plusieurs, plus maîtres de leurs cœurs, ou bien qui s'étaient plus tôt éloignés de leurs proches, ou enfin assez isolés dans la vie pour n'avoir ni famille ni liens quelconques à briser, n'étaient dominés en ce moment solennel que par le caractère sacré de l'entreprise qu'ils allaient commencer. Ceux-ci, croisés et pèlerins avant tout, pendant que les autres pleuraient et se lamentaient, entonnèrent un hymne pour remercier Dieu, qui daignait les faire combattre en l'honneur de son saint nom. Le son de ces cantiques d'actions de grâces allait se mêler aux cris de deuil et aux gémissements qui retentissaient partout; et ainsi se trouvaient réunis par un contraste sublime l'exaltation de la joie qu'inspirait l'amour du Seigneur, et l'épanchement des intimes douleurs que ce même amour savait braver et vaincre.

Quand le duc put enfin se dégager des embrassements de sa mère, il se vit comme emprisonné par

[1] Tot honestos nobiles, tam diversas gentes
Cum Thuringis, Saxones illuc venientes,
Ut videntes socios suos abscedentes.

Erat ibi tunc mœstitudo maxima, luctus et planctus ingens, voces miserabiles, larga lacrymarum effusio cum rugitu anxio et clamore. Theod. ex Bertold. — Mss. de Darmstadt.

les chevaliers qui restaient et par ce pauvre peuple auquel il était, à juste titre, si cher; chacun voulait le retenir, l'embrasser encore, lui prendre la main, ou au moins toucher ses vêtements : mais lui, étouffé par les larmes, ne répondait à personne[1]. Ce ne fut qu'après maint effort qu'il put se frayer un chemin vers l'endroit où l'attendait son coursier : s'étant jeté dessus, il se plaça au milieu des croisés, et partit en mêlant sa voix aux chants sacrés qu'ils répétaient en chœur.

Sa bien-aimée Élisabeth était encore auprès de lui, car elle n'avait pu se résigner à recevoir ses adieux en même temps que tous les autres, et elle avait obtenu de pouvoir l'accompagner jusqu'à la frontière de Thuringe. Ils chevauchaient ainsi à côté l'un de l'autre, le cœur accablé de tristesse. Ne sachant plus comment parler, la jeune duchesse ne faisait que soupirer. Arrivée à la frontière du pays, elle n'eut pas le courage de le quitter là, et fit encore une journée de route à ses côtés, puis une seconde, vaincue et entraînée par la douleur et l'amour[2]. A la

[1] Amico luctamine cuncti certavere,
Quis eum diutius posset retinere.
Quidam collo, brachiis, quidam inhærere
Vestibus ; nec poterat cuiquam respondere.
Theod., l. c. *Vita Rhyt.*

[2] Tunc reversuram vis amoris et separationis dolor retinuit, et ad iter unius dici progredi compulit; sed nec ista suffecit progressio,

fin de cette seconde journée, elle déclara qu'elle ne savait pas si elle pourrait le quitter jamais, ou si plutôt elle n'irait pas avec lui jusqu'au bout. Cependant il lui fallut enfin céder; et cet amour divin qui est fort comme la mort, vainquit dans ces deux tendres et nobles cœurs l'amour de la créature[1]. Le sire de Varilla, grand échanson, s'approcha du duc, et lui dit : « Monseigneur, il est temps; laissez partir madame la duchesse : il faut bien que cela soit. » A ces mots, les deux époux fondirent en larmes, et s'embrassèrent en palpitant, avec des sanglots et des gémissements qui émurent tous les assistants[2]. Cependant le sage sire de Varilla insistait et cherchait à les séparer; mais ces deux âmes, qui s'étaient si tendrement et si intimement aimées, adhéraient l'une à l'autre avec une invincible force dans ce moment suprême. A la fin Louis se surmonta, et donna le signal du départ. Il montra à la duchesse un anneau qu'il portait au doigt, et qui lui servait de cachet pour ses lettres secrètes. « Élisabeth, lui dit-il, ô la plus chère des sœurs! regarde bien cet anneau que j'emporte avec moi, et où est gravé, sur un saphir,

processit adhuc discessionis impatiens, diei alterius iter complens. Theod., l. c.

[1] Rupit tamen moras affectionis fortis ut mors dilectio conditoris. Theod. ex Berth.

[2] Quis gemitus, quæ suspiria, qui singultus, quæ lacrymæ, quis motus vel strepitus cordis, ubi tam importuna et vehemens scissio etc. Theod. ex Berth.

l'Agneau de Dieu avec sa bannière : que ce soit à tes yeux un signe sûr et certain pour tout ce qui me regarde. Celui qui t'apportera cette bague, chère et fidèle sœur, et qui te racontera que je suis en vie ou bien mort, crois à tout ce qu'il te dira [1]. »

Puis il ajouta : « Que le Seigneur te bénisse, chère petite Élisabeth, sœur bien-aimée, mon doux trésor! que le Seigneur très-fidèle garde ton âme et ton courage! qu'il bénisse aussi l'enfant que tu portes sous ton cœur! nous en ferons ce dont nous sommes convenus ensemble. Adieu; souviens-toi toujours de notre vie commune, de notre tendre et saint amour; ne m'oublie jamais dans aucune de tes prières; adieu, je ne puis plus rester. » Et il partit, laissant sa bien-aimée entre les bras de ses dames. Elle le suivit longtemps de ses regards; puis, à demi-morte, tout inondée de larmes, et au milieu des lamentations de ses compagnes, s'en retourna vers la Wartbourg, portant dans son cœur le pressentiment qu'elle ne le reverrait plus [2].

Revenue dans ses tristes foyers, elle se dépouilla

[1] Selon le Passional et plusieurs auteurs, au lieu d'emporter l'anneau avec lui, il le donna à Élisabeth; la pierre n'était pas un saphir, mais une hyacinthe qui avait la propriété de s'échapper de sa monture et de se briser lorsqu'il arrivait un malheur à la personne qui l'avait donnée.

[2] Cette scène si touchante est représentée parmi les vieilles peintures sur bois de l'église de Marbourg avec beaucoup de naïveté et de grâce.

sur-le-champ de son costume royal, pour prendre, avec un trop juste désespoir, les habits de veuve, qu'elle ne devait plus quitter[1].

« Aujourd'hui, dit un pieux franciscain qui a écrit la vie de sainte Élisabeth au temps de Louis XIV, aujourd'hui où on trouve si peu de véritable amitié entre les personnes mariées, entre celles même qui paraissent avoir de la piété... on s'étonnera peut-

[1] Nous ne pouvons nous défendre de rapprocher de ces adieux si touchants ceux d'un autre Louis, saint Louis de France, partant vingt ans plus tard pour la même sainte destination. M. P. Paris nous en a révélé le récit admirable qu'on lit dans la Chronique de Reims (que son frère a depuis publiée) : « Quand li rois ot atourné sa voie, si prist s'eskerpe et son bourdon à Nostre-Dame à Paris; et li canta sa messe li evesque. Et se mut de N. D. entre lui et la roïne et ses frères et lor femmes, deschaus et nus piés; et toutes les congrégations et li peuples de Paris les convoièrent jusques à S. Denis, en larmes et en plours. Et là prist li roi congiet à eux et les renvoia à Paris, et plora assés au départir. — Mais la roïne, sa mère, domonra avec lui, et le convoia trois jours, maleoit gré le roi, et li dist adont : « Biele très douce mère, par celle foi que vous me devez, retournez dès ore mais. Je vous lais mes deux enfans en garde, Loéys, Philippe et Ysabiel; et vous lais à garder le roiaume de France, et je sais de fi que il sera bien gardés et bien gouvernés. » A dont, li dist la roïne en plorant : « Biaus très dous fils, coment porra li miens cuers endurer la départie de moi et de vous? Ciertes, il sera plus dur que pierre, sé il ne fent en deus moitiés. Car vous m'avez esté li mieudres fils qui onques fust a mère. » A ce mot chéi pasmée, et li rois la redrecha et l'en leva, et prist congié à li en plorant; et la roïne se repasma, et fut une grande pièce en pamisous; et quant ele fut revenue, si dist : « Biaus tenres fius, jamais ne vous verrai; li cuers me le dist bien. » Et ele dist voir, car elle fut morte avant qu'il reveuist. » Chronique de Reims, citée dans le Romancero français, p. 203.

être de voir, en une princesse si intérieure et si austère, tant d'attachement pour le prince son époux. » Nous ne suivrons pas ce bon religieux dans la défense qu'il s'est cru obligé de faire de ce trait si prononcé de la vie d'Élisabeth. Nous pourrions dire d'elle ce que disait saint Bernard de Marie : « Ne vous étonnez pas, mes chers frères, de ce que Marie a été nommée martyre par le cœur; pour s'en étonner, il faudrait oublier que saint Paul a regardé comme un des plus grands crimes des Gentils qu'ils fussent sans affection [1]. » Mais il nous suffit de constater, d'après les nombreux détails que nous avons rapportés, que de toutes les âmes que l'Église a couronnées de sa gloire, aucune n'a offert, à un tel point qu'Élisabeth, le type de l'*épouse;* aucune n'a réalisé au même degré qu'elle l'idée qu'on peut se faire d'un mariage vraiment chrétien ; aucune n'a ainsi ennobli et sanctifié un amour humain, en le plaçant si haut dans un cœur tout inondé de l'amour de Dieu.

Ce n'était pas, du reste, un spectacle si rare dans ces temps de fortes et pures émotions, que cette union des affections légitimes de la terre avec la piété la plus fervente et la plus austère. Ce serait un doux et fécond travail, et nous le revendiquerons

[1] Non miremini, fratres, quod Maria martyr in anima fuisse dicatur. Miretur qui non meminerit se audivisse Paulum inter maxima gentium crimina memorantem, quod sine affectione fuissent. S. Bern., Serm. de 12 stellis.

peut-être un jour, que de montrer combien, pendant les âges catholiques, les sentiments les plus tendres et les plus passionnés du cœur humain étaient en même temps sanctifiés et redoublés par la foi, et combien, en s'inclinant toujours devant la croix du Sauveur, l'amour, même purement humain, puisait d'exaltation et d'énergie dans cette victoire permanente de l'humilité chrétienne sur l'orgueil et l'égoïsme. Les sentiments, moins variés, moins étendus, moins raffinés peut-être qu'aujourdhui, étaient alors bien autrement profonds; et, lorsqu'une fois la religion leur avait apposé le sceau de son immortalité, il s'y manifestait on ne sait quelle force intime et merveilleuse, et une sorte d'ineffable transfiguration, où venaient se réunir à la fois le calme de la durée et la fraîcheur de l'innocence, toute l'énergie de la passion avec toute la pureté et la simplicité de la religion. Tous ceux qui connaissent les monuments historiques et littéraires du moyen âge apprécieront la vérité de cette assertion. Aussi ce qui caractérise surtout la vie morale et intérieure de ces temps, c'est l'union inséparable des affections les plus ardentes et les plus vives avec leur consécration légitime; c'est d'y voir le devoir, l'obligation religieuse, devenir comme un élément essentiel des tendres épanchements du cœur. Ici encore, comme sous tant d'autres rapports, Élisabeth a été une personnification admirable et complète de son siècle.

N'était-ce pas celui où saint Louis conservait à travers toute sa vie, pour sa femme Marguerite, l'ingénieuse et passionnée tendresse de ses premières années [1] ; où ce grand roi et ce grand saint, montrant l'anneau qu'il portait toujours, et sur lequel il avait fait graver ces trois mots : DIEU, FRANCE ET MARGUERITE, disait avec une délicieuse simplicité : *Hors cet anel n'ai point d'amour*? N'était-ce pas encore le siècle où Édouard I[er] d'Angleterre élevait ces quinze croix de pierre, dont les restes peuvent compter parmi les merveilles de l'art chrétien, aux lieux de repos du cercueil de sa bien-aimée épouse la reine Éléonore, pendant le trajet de la ville où elle mourut jusqu'à Westminster? C'est sans doute la plus touchante et la plus magnifique pompe funèbre qui fut jamais ; mais était-ce trop pour la femme qui, vingt ans auparavant, s'en allait partager les dangers de la croisade avec son époux, suçait de ses propres lèvres le poison qu'un fer sarrasin avait fait couler dans les veines d'Édouard, et lui sauvait ainsi la vie au péril de la sienne?

Mais chose vraiment remarquable, et qui n'a pas,

[1] V. Joinville, passim. — « Le grand saint Louis, » dit saint François de Sales, « également rigoureux à sa chair et tendre en l'amour de sa femme, fut presque blâmé d'être abondant en telles caresses; bien qu'en vérité il méritât plutôt louange de savoir démettre son esprit martial et courageux à ces menus offices requis à la conservation de l'amour conjugal. » *Introduction à la Vie devote*, III[e] partie, c. XXXVIII.

que nous sachions, été justement appréciée jusqu'à présent, cette union se trouve aussi bien consacrée par la fiction que par la réalité, et les créations de l'imagination lui rendent un aussi éclatant hommage que les monuments de l'histoire. Toute la poésie contemporaine d'Élisabeth, ou antérieure à son époque, respire le même esprit. Ce ne fut que plus tard qu'un amour illégitime, ou même non consacré par l'Église, put intéresser [1]. Jusqu'alors il semble qu'il fallait toujours, dans l'histoire de deux cœurs, le mariage ou au moins les fiançailles, pour autoriser les âmes catholiques à s'émouvoir au récit des poëtes; l'amour et l'intérêt, bien loin de finir avec le mariage, comme dans les œuvres de l'imagination moderne, semblaient presque ne commencer qu'avec lui. La fidélité conjugale est en quelque sorte le pivot et le nerf de toute cette belle poésie. Les scènes les plus animées, les plus romanesques, sont celles qui se passent entre époux. Il n'en était pas seulement ainsi dans les légendes [2] et les poëmes spécialement con-

[1] Le *Tristan* est le premier grand poëme du moyen âge où l'intérêt roule sur une passion condamnée par la religion. Il ne devint populaire, surtout en Allemagne, que vers le milieu du treizième siècle.

[2] Telles sont, par exemple, la touchante légende de S. Alexis, qui se trouve en allemand comme en italien; celles aussi de sainte Nothburge de Souabe, de sainte Mathilde, et les épisodes de Faustinianus et de Crescentia dans le *Kaiser Chronik*, publié par M. Massmann.

sacrés aux sujets religieux ; les œuvres en apparence purement chevaleresques et profanes portent l'empreinte de la même consécration du sentiment par le devoir. C'est de la femme, envisagée comme épouse fidèle et pieuse, que ces poëtes chevaliers traçaient l'apothéose dans ces vers si nombreux, où elle est presque divinisée, et où elle semble entrer en partage de la tendre vénération réservée à Marie[1]. Dans notre littérature nationale, le touchant et pudique amour de Roland et de sa fiancée Aude, dans le roman de Roncevaux; l'admirable histoire des malheurs de Gérard de Roussillon, si généreusement partagés par sa femme, suffiraient pour donner une idée du parti que nos poëtes ont su tirer de cette donnée toute chrétienne. En Allemagne, dans la patrie adoptive de notre Élisabeth, on peut dire qu'elle a été bien plus féconde et bien plus goûtée que partout ailleurs. On en voit l'exemple le plus brillant et le plus populaire dans les *Nibelungen*, dans Sigefroid et Chriemhilde, ces époux si beaux de naïveté, de candeur et de dévouement. Cette étoile de pur amour, qui éclaire les plus belles traditions historiques du pays, comme celles de Henri le Lion, de Florentia, de Geneviève de Brabant, du comte

[1] Voyez, par exemple, le poëme du *Winsbeke* dans Schiller, *Thesaurus antiquit. Germ.*, ceux de Henri Frauenlob, qui dut son nom à ses beaux chants en l'honneur des femmes, plusieurs poëmes manuscrits à Heidelberg, etc.

Ulric, est encore le foyer lumineux des grands poëmes des cycles chevaleresques. Parseval est tellement absorbé par la vue de trois gouttes de sang sur la neige, qui lui rappellent le teint rose et blanc de sa femme, qu'il méprise la gloire et les combats pour les contempler. L'épouse de Lohengrin, toutes les fois que son mari s'éloigne d'elle, tombe en faiblesse et reste évanouie jusqu'à son retour. Dans le Titurel, quand deux fidèles époux se sont rejoints dans la mort, il sort de leur tombe commune deux belles vignes qui s'entrelacent et se soutiennent l'une l'autre. Doux et nobles symboles de ces saintes affections, qui ne donnaient à la terre que de charmantes fleurs, mais dont les racines et les fruits étaient ailleurs.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.